

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PARADOXES DE LA CONSTRUCTION DU SUJET FÉMININ ÉCRIVANT  
DANS LA *RELATION DE 1654* DE MARIE DE L'INCARNATION ET  
*ANGÉLINE DE MONTBRUN* DE LAURE CONAN

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAITRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ANAÏS SAVIGNAC

AOÛT 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement ma directrice de recherche Chantal Savoie pour ses conseils judicieux, sa solidité, sa confiance et sa minutie dans la lecture. Par-dessus tout, je lui offre toute ma reconnaissance pour son optimisme et son énergie communicative, qui ont maintes fois ravivé ma propre détermination.

Du fond du cœur, je remercie Michèle et Jacques, puissants et inspirants, dont les paroles et gestes d'encouragement ne se sont jamais taris.

Merci à Hugo, mon distingué frère et compagnon. Merci à Dora pour son humour, à Guillaume pour sa générosité, à Zornitsa pour sa sagesse. Merci à David, dont la délicatesse m'a aidé à garder le cap en fin de rédaction.

Enfin et surtout, j'adresse un merci immense à Virginie Fournier, qui a partagé avec moi sa *force étrange* en même temps que son infinie tendresse pour *Angéline*. Chère amie, tu as été mon plus important repère au cours de ces deux années ; merci.

## TABLE DES MATIÈRES

|   |     |
|---|-----|
| RÉSUMÉ .....  | iv  |
| INTRODUCTION.....   | 1   |
| CHAPITRE I <i>C'EST UN BEAU LIT POUR MOURIR QUE LE SOL SACRÉ DE LA PATRIE</i> : CATHOLICISME ET TERRITOIRE NATIONAL ..... | 9   |
| 1.1 <i>La nouvelle nation chrétienne</i> et le sacrifice de soi.....  | 12  |
| 1.2 <i>La refondation</i> du Canada.....  | 24  |
| 1.3 Le langage catholique .....   | 35  |
| CHAPITRE II <i>ME TOURNANT VERS LA TERRE JE PLEURAI</i> : DEVENIR SUJET DU TEXTE INTIME.....                              | 42  |
| 2.1 Écrire le deuil du patriarche.....  | 46  |
| 2.2 La construction d'un destin singulier .....   | 54  |
| 2.3 S'imposer par son parcours intellectuel.....  | 60  |
| CHAPITRE III <i>L'OBJET ET SON EFFACEMENT</i> : LA MYSTIQUE COMME OUTIL D'ÉMANCIPATION .....                              | 68  |
| 3.1 L'absent comme caution .....  | 69  |
| 3.2 La voix humaine .....   | 79  |
| 3.3 L'effacement du destinataire.....   | 86  |
| CONCLUSION.....   | 94  |
| BIBLIOGRAPHIE .....   | 100 |

## RÉSUMÉ

Ce mémoire travaille à analyser le roman *Angéline de Montbrun* au prisme de la *Relation de 1654* de Marie de l'Incarnation. Il vise à comprendre comment se construit le sujet écrivain féminin dans les deux œuvres et en quoi l'accession au statut de sujet y est instrumentalisée par un bagage culturel et littéraire catholique canadien-français. *Angéline de Montbrun*, publié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a été consacré dès sa parution comme une œuvre fondatrice; pourtant, Laure Conan y convoque un amalgame de modèles écrivains féminins. Parmi ces modèles, Marie de l'Incarnation, autrice d'une autobiographie spirituelle rédigée dans la Nouvelle-France naissante, s'impose comme figure paradoxale. Elle fournit à Angéline l'occasion d'enraciner son projet d'écriture intime dans un texte féminin ayant contribué à la fondation d'une identité canadienne-française en contexte catholique; cependant, elle performe un ethos de l'abnégation et d'effacement d'elle-même en Dieu qui contribue à nourrir les questionnements d'Angéline. Le texte du journal intime d'Angéline se configure ainsi autour d'un conflit qui procède du dogme catholique comme fond du langage et de l'identité canadiens-français.

L'analyse du rôle joué par le dogme catholique dans la constitution du langage utilisé par Laure Conan à travers le personnage écrivain d'Angéline permet d'éclairer les stratégies rhétoriques permettant de prendre la parole dans un contexte chargé de voix autoritaires. Conan emprunte au mysticisme des stratégies d'énonciation grâce auxquelles elle fictionnalise les problèmes posés par l'affirmation de soi comme sujet féminin. Poussant à sa limite la réflexion sur le paradoxe rendant la performance de l'abnégation nécessaire à l'écriture de soi dans le contexte catholique canadien-français du XIX<sup>e</sup> siècle, elle engage sa protagoniste à effacer progressivement les objets masculins de son texte, qui constituent des voix autoritaires. *Angéline de Montbrun* apparaît ainsi comme un texte charnière faisant le pont entre un héritage littéraire féminin affichant un ethos problématique et la mise en place d'un sujet écrivain qui se définirait autrement qu'en relation avec des voix autoritaires.

Mots clés : Histoire littéraire des femmes, catholicisme, Canada français, mysticisme, XIX<sup>e</sup> siècle, XVII<sup>e</sup> siècle, Nouvelle-France, sujet écrivain féminin, journal intime, autobiographie spirituelle, pratiques d'écriture des femmes, stratégies d'énonciation, littérature canadienne-française, héritage littéraire, genres de l'intime.

## INTRODUCTION

Dans ses travaux sur *Angéline de Montbrun*, Nicole Bourbonnais fait remarquer que Laure Conan travaille à faire reconnaître « son statut d'écrivaine<sup>1</sup> » en convoquant dans son texte des femmes de lettres qui la précèdent dans l'histoire. À l'instar de celles de Bourbonnais, nombre de recherches menées à la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> concernant l'histoire littéraire des femmes au Québec ont permis de considérer l'envergure du bagage littéraire de Conan et de revenir sur le mythe voulant que la « première<sup>3</sup> » écrivaine canadienne-française ait vu son talent fleurir dans l'isolement<sup>4</sup> et la supposée privation de nourritures littéraires. Ce mythe s'est

---

<sup>1</sup> Nicole Bourbonnais, « *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan : œuvre palimpseste », *Voix et images*, vol. 22, n° 1, (64) 1996, p. 82.

<sup>2</sup> Voir entre autres : Marie-Andrée Beaudet, « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété : hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle », *Voix et images*, vol. 32, n° 3, (96) 2007, p. 59-71 ; Virginie Fournier, « Mise en récit du désir, mise en abyme de l'acte d'écriture : Angéline de Montbrun au prisme des études brontiennes », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2018, 116 p. ; Valerie Raoul, « Cette autre-moi : hantise du double disparu dans le journal fictif féminin, de Conan à Monette et Noël », *Voix et Images*, vol. 22, n° 1, (64) 1996, p. 38-54 ; Lucie Robert, « D'*Angéline de Montbrun* à *La chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987, p. 99-110 ; Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », communication donnée lors du colloque *Il y a en moi une force étrange. Contemporanéités d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan*, Québec, 23 janvier 2016 ; Chantal Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XXe siècle*, Montréal, Nota Bene, 2014, 243 p. ; Daniel Vaillancourt, « De Laure à Marie : généalogie d'une figure », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2004, p. 391-411.

<sup>3</sup> L'illettré, dans *Le Droit*, 10 septembre 1961, cité dans Laure Conan, « Jugements critiques », *Angéline de Montbrun*, Ottawa, Fides Montréal-Paris, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 1967, p. 13.

<sup>4</sup> E. D. Blodgett propose un résumé assez exhaustif de la manière dont la critique au tournant du XXe siècle a attribué à Laure Conan plus ou moins toutes les caractéristiques d'Angéline (« manque de beauté physique », solitude, amours malheureuses, etc.) dans « Introduction : l'équivoque et la

construit autour de Conan dès les premières critiques d'*Angéline de Montbrun* par l'abbé Casgrain. Il s'avère symptomatique d'une manière de concevoir l'histoire littéraire des femmes qui consacre certains textes comme exceptionnels en occultant les liens que l'analyse des modes d'énonciation et des réseaux culturels permet de tisser entre eux. Dans sa thèse « Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres », Julie Roy s'appuie sur les travaux de Lori Saint-Martin pour montrer une continuité dans la prise de parole par l'écriture au féminin, et remarque

[un] désir de "filliation" [qui] traverse les textes de chacune de ces générations d'écrivaines, des premières missionnaires de la Nouvelle-France aux écrivaines contemporaines, en passant par les épistoliers du XVIII<sup>e</sup> siècle et les "premières écrivaines" de l'Histoire littéraire québécoise.<sup>5</sup>

Dans le cas du roman, largement considéré par la critique comme fondateur<sup>6</sup>, qu'est *Angéline de Montbrun*, la perspective de Roy permet d'aborder le texte en redonnant leur importance aux sources et ressources fournies à l'autrice par son « passé littéraire<sup>7</sup> ». Chantal Savoie considère quant à elle les effets des réseaux de contacts entre femmes de lettres, et écrit à propos de Conan que

---

négarion chez Laure Conan », E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2004, p. 5-17.

<sup>5</sup> Julie Roy, « Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839) », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2003, p. 27.

<sup>6</sup> Voir Henri-Raymond Casgrain cité par E. D. Blodgett, « Introduction : l'équivoque et la négation chez Laure Conan », *op. cit.*, p. 6 ; André Brochu, « Le cercle et l'évasion verticale dans *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan », *Études françaises*, vol. 1, n° 1, 1965, p. 91 ; Sœur Jean-de-l'Immaculée citée dans Laure Conan, « Jugements critiques », *Angéline de Montbrun*, Ottawa, Fides Montréal-Paris, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 1967, p. 14. Sur la manière dont s'est tissé cette singularisation de Conan par le champ littéraire, voir aussi Chantal Savoie, *op. cit.*

<sup>7</sup> Chantal Savoie, *ibid.*, p. 11.

[L]e titre de pionnière, même absolument mérité, tend cependant à accentuer le caractère inédit, l'originalité et la nouveauté, certes importants, au détriment des liens qui unissent l'auteure à un passé littéraire féminin (qu'on songe à Marie de l'Incarnation ou aux écrits des religieuses) ou des relations qu'elle entretient avec les autres femmes de lettres de son époque [...].<sup>8</sup>

Le rôle qu'ont pu jouer ces relations dans le parcours intellectuel de Conan et sa carrière littéraire se précise à la lecture de l'article que Françoise, journaliste et écrivaine, consacre aux « Femmes canadiennes dans la littérature » au sein du collectif *Les femmes du Canada, leur vie, leurs œuvres*, composé en prévision de l'envoi d'une délégation de Canadiennes à l'exposition universelle de Paris en 1900. Françoise y décrit en effet l'autrice d'*Angéline* comme la « première romancière de notre langue française, et dont les œuvres marquent une date importante dans l'histoire de notre littérature<sup>9</sup> ». Elle confirme ainsi la participation à la vie culturelle et littéraire de l'époque par Conan, qui entretenait des liens avec des membres du Conseil national des femmes<sup>10</sup> ainsi qu'une correspondance avec certains acteurs du milieu littéraire<sup>11</sup>. La romancière avait donc en main les ressources nécessaires à la convocation dans *Angéline de Montbrun* d'un solide bagage intellectuel et littéraire, sous la forme d'un « luxe de citations qui relance à l'infini l'imaginaire de l'écriture<sup>12</sup> ».

---

<sup>8</sup> Chantal Savoie, *ibid.*

<sup>9</sup> Françoise, « Les femmes canadiennes dans la littérature », dans Conseil national des femmes du Canada (dir.), « Les femmes du Canada: leur vie et leurs œuvres », *Nineteenth Century Collections Online*, 1900, <<http://tinyurl.galegroup.com/tinyurl/3pSX79>>, p. 212.

<sup>10</sup> Sa correspondance comporte des échanges avec Marie Gérin-Lajoie et Françoise (Robertine Barry). Voir Laure Conan, *J'ai tant de sujets de désespoir : correspondance, 1878-1924, recueillie et annotée par Jean-Noël Dion*, Montréal, Varia, coll. « Documents et biographies », 2002, 480 p.

<sup>11</sup> Avec Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Alfred Gameau et Lionel Groulx, par exemple. Voir *ibid.*

<sup>12</sup> Nicole Bourbonnais, *op. cit.*, p. 82.



L'inadéquation apparente entre le manifeste « désir [...] d'appartenance<sup>13</sup> » de Conan au champ littéraire et les critiques consacrant son œuvre comme fondatrice a fourni l'occasion de recherches sur les conditions ayant influencé les modes de rédaction et de publication des textes féminins. En considérant l'importance des textes intimes ou à vocation religieuse rarement destinés à être publiés<sup>14</sup>, ces analyses engagent à considérer *Angéline de Montbrun* comme un texte charnière. Ledit roman ferait le pont entre différents textes féminins de son histoire par diverses opérations lui permettant de montrer son rapport de « filiation<sup>15</sup> » avec eux. Une place toute particulière y est cependant réservée aux textes participant à un discours sur l'imaginaire de la Nouvelle-France au XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'ils répondent aux idéaux patriotiques de la protagoniste tout en lui fournissant des modèles héroïques. Bourbonnais et Savoie remarquent d'ailleurs toutes deux qu'Angéline fait mention de Marie de l'Incarnation, dite « mère par excellence de la colonie<sup>16</sup> » et peut-être première personne à s'autoproclamer « canadoise<sup>17</sup> ». La place que prend l'ursuline dans le journal intime d'Angéline va cependant au-delà de cette brève mention. En effet, la *Relation de 1654*, autobiographie spirituelle<sup>18</sup> écrite par Marie de l'Incarnation après quinze ans passés dans la Nouvelle-France naissante, crée un

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>14</sup> Voir entre autres Alessandra Ferraro, « Une voix qui perce le voile : émergence de l'écriture autobiographique dans la *Relation* de 1654 de Marie de l'Incarnation », *Ponts*, n° 9, 2009, p.57-69 ; Julie Roy, *op. cit.* ; Chantal Savoie, *op. cit.* ; Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p. ; Chantal Théry, *De plume et d'audace : femmes de la Nouvelle-France*, Montréal, Triptyque/Cerf, 2006, 262 p.

<sup>15</sup> Lori Saint-Martin citée par Julie Roy, *op. cit.*, p. 27.

<sup>16</sup> L'abbé Henri-Raymond Casgrain cité par Julie Roy, *op. cit.*, p. 53.

<sup>17</sup> Chantal Théry, *op. cit.*, p. 58.

<sup>18</sup> La *Relation de 1654* a été considérée comme témoignage mystique (Henri Bremond, Thérèse Nadeau-Lacour) aussi bien que comme autobiographie (Marie-Florine Bruneau, Patricia Smart). Nous adoptons la classification générique d'« autobiographie spirituelle » qui unit religion et écriture de soi, et ainsi épouse les nombreuses particularités de la *Relation*. La question du genre sera plus largement débattue au chapitre 2.

précèdent dans l'histoire littéraire des femmes au Canada. Bien qu'héritière elle-même d'une histoire littéraire des femmes et d'une histoire religieuse qui la précèdent, elle inaugure *dans l'espace canadien* une pratique d'écriture formée par cet héritage. C'est cette nuance qui permet de considérer le texte de Marie de l'Incarnation comme d'un intérêt particulier pour la lecture d'*Angéline de Montbrun*, puisque l'écriture d'Angéline s'organise autour de son patriotisme et d'un projet de valorisation des origines du Canada français. Angéline cherche dans ces origines une résolution à la relation problématique qu'elle entretient avec le dogme catholique. Dans ce but, elle met à contribution dans son journal intime un ensemble de stratégies et de topoï inauguré dans l'espace canadien-français par la *Relation de 1654*. Cet ensemble sert à donner au personnage d'Angéline ce que Lucie Robert a appelé une « parole féminine autonome, c'est-à-dire [une] parole qui construit son propre point de vue<sup>19</sup> ». En effet, *Angéline de Montbrun* se fait vecteur d'un mythe construit au XIX<sup>e</sup> siècle autour du fantasme de la Nouvelle-France, mythe qui véhicule l'idée d'un « messianisme<sup>20</sup> » canadien-français associé au rôle du dogme catholique dans la fondation de la colonie. Le roman propose des repères constituant un idéal de l'identité canadienne-française, dans la perspective d'une redéfinition et d'une mise en valeur de celle-ci. Angéline utilise pour ce faire une rhétorique catholique qui revêt un rôle dans ce projet politique important à l'époque de Conan. Ce langage impose pourtant à la scriptrice un lot de voix autoritaires qui l'engagent à mettre en place dans son texte une négociation rhétorique avec le dogme. Angéline accède ainsi au statut de sujet écrivant dans un espace chargé de voix autoritaires, à l'instar de Marie de l'Incarnation, et ce en se constituant un bagage fondé sur un héritage littéraire qui lui

---

<sup>19</sup> Lucie Robert, « D'*Angéline de Montbrun* à *La chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *op. cit.*, p. 99.

Nous réutiliserons l'heureuse expression de Robert et substituerons donc à l'avenir les italiques aux guillemets afin d'éviter d'alourdir le texte.

<sup>20</sup> Daniel Vaillancourt, *op. cit.*, p. 399.

fournit non seulement des références, mais aussi des modèles et des stratégies d'énonciation. La *Relation de 1654* revêt donc un rôle important dans le texte du journal d'Angéline puisqu'elle cristallise un point de rencontre entre le mysticisme, relation intime avec le divin qui n'est pas sans donner un souffle à la relation problématique qu'Angéline entretient avec sa propre foi, et l'imaginaire de la fondation héroïque d'une nation à travers son investissement par l'écriture.

Ainsi, si les récentes études conaniennes se sont chargées de recréer les réseaux sociaux et épistolaires de son autrice et d'éclairer les liens entre *Angéline de Montbrun* et un corpus d'œuvres européennes<sup>21</sup>, nous nous attellerons plutôt ici à un projet de repérage et d'analyse des modes d'expression de soi au féminin au sein du Canada français catholique. L'espace mythifié de la Nouvelle-France, dont l'investissement s'est fait au XVII<sup>e</sup> siècle autour d'une mission chrétienne d'évangélisation dictant les caractères de ses colons, a en effet fourni un espace et des modes d'énonciation aidant au développement d'une parole féminine. Celle-ci se sert du mysticisme et du langage propre au dogme catholique pour fonder un mode d'énonciation intime se légitimant par la place qu'il prend dans un projet national perçu comme d'inspiration divine. La *Relation de 1654* met en valeur le sujet écrivain, mais elle le fait en adoptant un ethos mystique d'effacement de soi. Notre projet consistera donc dans un premier temps à cerner les « conditions d'énonciation<sup>22</sup> » présidant à la rédaction de la *Relation*, afin d'être en mesure d'en évaluer ensuite les répercussions dans le roman de Laure Conan. Nous croyons que la projection de soi par l'écriture dans un territoire inhospitalier, de même que la négociation nécessaire avec une autorité surplombante, contribuent à permettre au sujet féminin de rédiger

---

<sup>21</sup> Voir entre autres Marie-Andrée Beaudet, *op. cit.* ; Nicole Bourbonnais, *op. cit.* ; Virginie Fournier, *op. cit.* ; Valerie Raoul, *op. cit.*

<sup>22</sup> Dominique Maingueneau, *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*, Academia L'Harmattan, coll. « Au cœur des textes », 2016, p. 22.

un texte qui le met en valeur. L'espace littéraire de Marie de l'Incarnation s'insère entre l'idéal du don de soi dans le cadre du projet d'évangélisation et les premiers discours sur le Canada, construits autour des topoï de l'appropriation des terres sauvages<sup>23</sup>. En outre, l'ursuline hérite d'un langage constitué moins par un bagage de textes littéraires institués que par les lectures pieuses l'ayant accompagnée dans son parcours religieux<sup>24</sup>. C'est par ce langage et par les conditions particulières de son énonciation dans l'espace de la Nouvelle-France que son texte peut être abordé comme une négociation avec la voix autoritaire divine. Nous nous servons du texte de la *Relation de 1654* pour analyser *Angéline de Montbrun* au prisme du langage et des topoï présidant à la mise en place par Angéline dans son journal d'un mode d'affirmation du sujet écrivant qui négocie avec le dogme catholique.

En s'attachant à reconnaître dans le journal intime d'Angéline les stratégies d'énonciation et les topoï montrant la parenté dudit journal avec la *Relation de 1654*, ce mémoire veut définir les modes de mise en place d'un sujet écrivant féminin dans l'espace catholique canadien-français du XIX<sup>e</sup> siècle. L'imaginaire du messianisme qui se construit à cette époque autour de mythes fondateurs catholiques donne un point de départ à l'écriture féminine de soi. Nous nous attellerons à éclairer les rapports entretenus par les textes féminins avec le langage du dogme qui paraît les étouffer. Nous voulons comprendre comment s'articule la négociation, placée au sein même du dogme, qui permet de prendre la parole et de parler de soi, et montrer comment le roman *Angéline de Montbrun* s'impose de ce fait comme œuvre charnière dans l'histoire littéraire des femmes au Québec.

---

<sup>23</sup> Voir Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, Québec, éditions du Septentrion, 1997, 299 p. ; « Nouvelle-France ou France nouvelle : les anamorphoses du désir », *Tangence*, n° 90, 2009, p. 37-55.

<sup>24</sup> Sur le parcours intellectuel de Marie de l'Incarnation, voir Amandine Bonesso, « L'autoportrait intellectuel ambigu de Marie de l'Incarnation d'après sa *Relation de 1654* », *Lumen*, Volume 36, numéro hors série, 2017, p. 113-128.

Le premier chapitre de ce mémoire travaillera à circonscrire la place qu'occupe la *Relation de 1654* dans l'histoire littéraire des femmes au Canada français, et à montrer comment s'articulent héritage catholique et idéaux patriotiques dans le texte d'Angéline. Dans le deuxième chapitre, nous aborderons le conflit, propre au langage mystique, qui consiste à écrire sur soi tout en s'effaçant soi-même comme sujet. Nous montrerons ainsi comment fait système la parenté littéraire entre la *Relation de 1654* et les « Feuilles détachées » en ce qui concerne la construction problématique du sujet écrivain. Quant au troisième et dernier chapitre, il concernera les procédés de mise en place et d'effacement de l'objet du texte. La construction d'un espace d'écriture féminin passe en effet dans les deux textes par la priorisation et l'épuisement de l'écriture de soi au détriment de l'objet. En opposant aux voix autoritaires qui environnent Angéline un texte qui ne parle que de la protagoniste elle-même, Conan amorce un questionnement sur le rapport des textes féminins aux instances légitimatrices.

## CHAPITRE I

### *C'EST UN BEAU LIT POUR MOURIR QUE LE SOL SACRE DE LA PATRIE*<sup>25</sup> : CATHOLICISME ET TERRITOIRE NATIONAL

Je ne connaissais point le Canada, et quand  
j'entendais proférer ce mot, je croyais qu'il  
n'était inventé que pour faire peur aux  
enfants.<sup>26</sup>

Marie de l'Incarnation

Pour jamais séparé des amis de mon cœur  
Hélas, oui je mourrai, je mourrai de douleur  
Non mais en expirant, ô mon cher Canada  
Mon regard languissant vers toi se portera.<sup>27</sup>

Antoine Gérin-Lajoie

---

<sup>25</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Ottawa, Fides Montréal-Paris, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 1967, p. 161.

<sup>26</sup> *Marie de l'Incarnation, Ursuline (1599-1672). Correspondance*, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, nouvelle édition par Dom Guy-Marie Oury, moine de Solesmes, 1971, p. 270.

<sup>27</sup> Antoine Gérin-Lajoie, « Un Canadien errant », dans *Chansons populaires du Canada*, recueillies et publiées avec annotations par Ernest Gagnon, Québec, Bureaux du Foyer canadien, 1865, p. 79.

Le roman *Angéline de Montbrun* de Laure Conan et la *Relation de 1654* de Marie de l'Incarnation puisent dans un fantasme commun concernant l'histoire du Canada français, fantasme qui permet dans les deux textes d'instrumentaliser la pratique de l'écriture au féminin en contexte catholique. Dans son journal intime, Angéline saisit l'occasion de « reconstruire l'histoire du point de vue des femmes<sup>28</sup> » et de légitimer ainsi la prise de parole par l'écriture, dans un élan qui se construit sur des bases posées au XVII<sup>e</sup> siècle. Ledit journal, intitulé « Feuilles détachées », forge l'imaginaire de l'histoire en parallèle avec une « idée du lieu<sup>29</sup> » concernant l'espace et l'époque de la Nouvelle-France. Daniel Chartier décrit *l'idée du lieu* en précisant qu'elle « existe d'abord et avant tout comme un réseau discursif, donc comme une série et une accumulation de discours, qui en détermine et façonne les limites, les constituantes, l'histoire, les paramètres, etc.<sup>30</sup> » En participant à cet empilement par un discours héroïsant concernant les personnages historiques et le contexte social de la Nouvelle-France, Angéline contribue à la construction d'un imaginaire du lieu et de l'époque qui se calque sur *l'idée* du Canada que Marie de l'Incarnation met en place dans sa *Relation de 1654*. La récupération d'un « réseau discursif » entourant l'espace et le temps de fondation de la patrie agit à titre de caution pour la mise en place dans le domaine de Valriant, dans lequel le patriotisme est une valeur essentielle, d'un espace d'écriture. Angéline, environnée de voix autoritaires, délimite cet espace en décrivant comme un idéal l'espace fondateur devant lequel s'était trouvée son aïeule. Pour cette dernière, l'idéal d'un territoire encore vierge de discours justifie la contribution par l'écriture au projet d'une nouvelle nation.

---

<sup>28</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 15.

<sup>29</sup> Daniel Chartier, « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphane Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », n° 34, 2013, p. 15. Pour éviter d'alourdir le texte, nous substituerons les italiques aux guillemets lors des mentions subséquentes du concept d'*idée du lieu*.

<sup>30</sup> *Ibid.*

L'*idée* du Canada dans l'imaginaire collectif de l'époque de Marie de l'Incarnation prend forme en un territoire libre à s'approprier pour la gloire de Dieu. La Nouvelle-France a été imaginée comme une « nouvelle nation chrétienne <sup>31</sup> » car l'investissement du territoire par les colons européens était motivé (dans le discours officiel de l'Église du moins) par le désir de convertir d'autres peuples. Le catholicisme est ainsi devenu un pilier des mythes fondateurs canadiens français, se faisant jusqu'à l'époque de Laure Conan – au-delà de la série de référents et de topoï qu'il représente – un « langage <sup>32</sup> ». Dans *Angéline de Montbrun* en effet, l'importance accordée à l'histoire canadienne est indissociable du dogme catholique. Dans la première partie du récit, les voix épistolaires des personnages se nourrissent d'ailleurs d'une tension entre leurs différentes manières de performer leur patriotisme et la place qu'y occupe leur foi. Dans la troisième partie, Angéline travaille à légitimer dans son journal sa prise de parole en insistant sur sa parenté avec des figures héroïques de l'histoire du Canada français. Elle problématise ainsi son rapport à la voix autoritaire de son père, dont le mode de patriotisme viserait plutôt à décourager sa prise de parole au profit de l'effacement de soi en Dieu. Ainsi, si les relations qu'ont les personnages entre eux sont conditionnées par les rapports différenciés que ceux-ci entretiennent avec l'idée de nation, la foi catholique sert de toile de fond aux discours, particulièrement à celui d'Angéline, en questionnement par rapport à sa pratique d'écriture. L'*idée du lieu* telle qu'elle se développe dès les débuts de la colonie nourrit donc jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle un langage catholique qu'Angéline utilise pour prendre la parole dans son journal.

---

<sup>31</sup> Guy-Marie Oury (dir.), *La croix et le nouveau monde : Histoire religieuse des francophones d'Amérique du Nord*, Montréal/Chambray, C.M.D./C.L.D, 1987, p. 11. Nous reparlerons fréquemment de l'idée de *nouvelle nation chrétienne* et substituerons donc à l'avenir les italiques aux guillemets afin d'éviter d'alourdir le texte.

<sup>32</sup> Louis Rousseau, « La construction religieuse de la nation », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 443.



### 1.1 La nouvelle nation chrétienne et le sacrifice de soi

Marie de l'Incarnation fournit à Angéline l'exemple d'un héroïsme qui, sous couvert de performer l'abandon de soi à une voix divine autoritaire, montre la possibilité de l'écriture de soi sous certaines conditions propres au contexte catholique. Dans les « Feuilles détachées », Angéline se sert d'un projet d'écriture qui s'enracine dans son domaine de Valriant pour montrer le caractère problématique de sa foi. Demeurée seule après la mort de son père dont la voix englobante la contraignait au silence, elle choisit ses modèles dans un « passé littéraire féminin<sup>33</sup> » reconnu en vertu de sa contribution à la construction du Canada français comme projet chrétien. La diariste écrit la douleur de l'amour perdu, et y adjoint un questionnement sur l'abandon de soi à la consolation divine. Elle performe donc une culpabilité liée à la conscience de décrire avec exhaustivité sa propre peine plutôt que d'effacer sa subjectivité dans le divin. Son texte porte pourtant un amalgame d'idéaux patriotiques, associé au passé et à une histoire nationale fantasmée. Se dessine ainsi dans le journal d'Angéline la silhouette de Marie de l'Incarnation, dont la *Relation de 1654* parvient à conjuguer ensemble écriture de soi sur le mode de l'auto-examen et construction de l'appartenance à la patrie nouvelle.

Angéline adopte comme modèle un héroïsme qu'elle reconnaît dans les actes du sacrifice de soi et qui justifie son patriotisme. En effet, sans s'y soumettre tout à fait elle-même, elle admire « le sentiment si français de l'honneur, l'exaltation du dévouement, la folie du sacrifice, qui font les héros et les saints<sup>34</sup> ». Elle glorifie les « exploits<sup>35</sup> » et l'abnégation de ses ancêtres, mais reconnaît sa propre résistance à

---

<sup>33</sup> Chantal Savoie, *op. cit.*, p. 11.

<sup>34</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun, op. cit.*, p. 164.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 32.

sacrifier sa voix et son projet d'écriture, ce qu'elle présente par conséquent comme une faiblesse<sup>36</sup>. Son père, patriarche tout-puissant dans son domaine, se montre farouche partisan de ce culte de l'abnégation, citant Lacordaire à son futur gendre : « Si vous voulez connaître la valeur d'un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous rend pas le son du sacrifice, [...] détournez la tête et passez<sup>37</sup> ». Angéline montre d'ailleurs après la mort de son père qu'elle associe la voix de ce dernier au discours du sacrifice de soi, puisqu'elle l'entend lui dire « que pour Dieu, il n'est pas de sacrifice trop grand<sup>38</sup> ». Après la disparition du patriarche, l'espace de Valriant se trouve débarrassé d'une voix autoritaire culpabilisante, mais demeure marqué par un langage associant effacement de soi et amour de la patrie. C'est par l'écriture qu'Angéline apprivoise l'espace laissé libre par la mort de son père, et son discours est ainsi structuré par un conflit, puisque la prise de parole subjective nie les valeurs dont naissent son langage. La diariste se prévaut donc de modèles qui réconcilient l'écriture de soi et l'abnégation chrétienne. Elle cite son aïeule Mme de Montbrun, dont elle trouve une lettre « écrite après la cession<sup>39</sup> » : « Ils ont donné tout le sang de leurs veines, dit-elle, en parlant de son mari et de ses fils, moi, j'ai donné celui de mon cœur ; j'ai versé toutes mes larmes. Mais ce qui est triste, c'est de savoir le pays perdu<sup>40</sup> », écrit la matriarche. « [F]ière lettre<sup>41</sup> », juge Angéline, qui s'empresse de renchérir en lui adjoignant les mots du chevalier de Lorimier : « "Le sang et les larmes versés sur l'autel de la patrie sont une source de vie pour les peuples", et le

---

<sup>36</sup> « Je m'enivre de ces dangereuses tristesses, de ces passionnés regrets. Insensée ! J'implore la paix et je cherche le trouble. » *Ibid.*, p. 118.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

Canada vivra<sup>42</sup> ». Les modèles dont elle se munit illustrent par leurs mots la performance du don de soi, et contribuent à construire un idéal du passé du Canada français. Ils associent en effet la fierté nationale à un enracinement dans un territoire convoité par d'autres, territoire qui demeure fantasmé dans *Angéline de Montbrun* comme l'endroit où éclot l'héroïsme.

L'*idée du lieu* telle qu'elle se construit dès le XVII<sup>e</sup> siècle entretient en effet l'idéal du sacrifice de soi. Celui-ci s'articule avec un modèle d'héroïsme procédant d'une logique chrétienne encourageant l'abnégation dans le monde temporel. La nature de l'espace canadien a incité les colons à embrasser cet héroïsme, puisque l'investissement du territoire s'est fait dans la conscience d'un danger omniprésent dû aux conditions de vie extrêmes et aux tensions entre Européens et peuples autochtones. Marie de l'Incarnation, arrivée au Canada en 1639, appréhende l'espace par la projection de l'esprit « hors de soi<sup>43</sup> », dans une terre inhospitalière qui montre la petitesse de la personne. Elle raconte dans la *Relation de 1654*, à travers son expérience spirituelle, l'arrivée sur une terre perçue comme vierge et comme le lieu de l'extension potentielle du royaume de Dieu. Elle met donc en place le topos du sacrifice de soi qui sera récupéré dans *Angéline de Montbrun* au moyen de l'idéalisation du passé. Mina Darville écrit en effet à son frère :

Pour moi, j'ai toujours regretté de n'être pas née dans les premiers temps de la colonie, alors que chaque Canadien était un héros. N'en doute pas, c'était le beau temps des Canadiennes. Il est vrai qu'elles apprenaient parfois que leurs amis avaient été scalpés mais n'importe, ceux d'alors

---

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde : essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, p. 38.

valaient la peine d'être pleurés. Là-dessus, Angéline partage tous mes sentiments [...].<sup>44</sup>

Lesdits personnages entretiennent en effet, par leur fascination pour l'époque de la Nouvelle-France, le fantasme d'un espace où le danger omniprésent incite à poser des actes héroïques. Mina écrit qu'Angéline, qui ne lit pas de romans mais que « [l]'histoire [...] distrait plus efficacement que toutes les autres lectures<sup>45</sup> », partage sa propre fascination pour l'époque de la Nouvelle-France, et va jusqu'à associer la jeune de Montbrun à « son cousin de Lévis<sup>46</sup> », auquel Angéline d'ailleurs ne songe pas sans sympathie : « Cette ville de Québec, qu'il voulait brûler s'il ne la pouvait conserver à la France, je ne la revois jamais sans songer à lui<sup>47</sup> », écrit-elle. Le caractère héroïque du personnage choisi est mis en valeur par l'esprit de sacrifice qui lui est attribué, et cet esprit de sacrifice représente une valeur chrétienne à la source de l'investissement du territoire de la Nouvelle-France, perçu à l'époque de Marie de l'Incarnation comme inhospitalier. La performance de l'abnégation désactive donc les réserves potentielles quant à la mise en valeur du sujet. L'affirmation de la subjectivité se trouve légitimée par les actes mettant le sujet au service du projet d'investissement d'un territoire qui est à la source du sentiment d'identité nationale.

Dans la *Relation de 1654*, le sentiment d'appartenance au Canada, qui se développe bien avant l'arrivée de l'ursuline en Amérique, procède de la nature religieuse du projet colonial. Dès les années 1630, cloîtrée dans sa ville de Tours, Marie de

---

<sup>44</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 161.

l'Incarnation voit la Nouvelle-France comme territoire d'accueil et d'action des « ouvriers de l'Évangile<sup>48</sup> », et écrit s'y sentir chez elle :

Je ne voyais plus d'autre pays pour moi que le Canada, et mes plus grandes courses étaient dans le pays des Hurons, pour y accompagner les ouvriers de l'Évangile, y étant unie d'esprit au Père Éternel, sous les auspices du sacré Cœur de Jésus, pour lui gagner des âmes. Je faisais bien des stations par tout le monde ; mais les parties du Canada étaient ma demeure et mon pays, mon esprit étant tellement hors de moi et abstrait du lieu où <était> mon corps, qui pâtissait cependant beaucoup par cette abstraction, que même en prenant ma réfection, c'étaient les mêmes fonctions et courses dans le pays des Sauvages pour y travailler à leur conversion [...].<sup>49</sup>

Le Canada est d'abord un lieu imaginé, qui importe en tant qu'espace discursif à investir. L'accompagnement de l'« esprit » permet de décrire l'arpentage du territoire et ainsi d'avoir une occasion d'écrire. La foi qui est à la source du projet de la Nouvelle-France agit pour l'autobiographe comme un outil, puisqu'en prenant la plume, Marie de l'Incarnation travaille au développement de l'*idée* d'un lieu qui propose un espace propice à l'écriture de l'intime. En effet, la mise en texte de l'expérience personnelle, racontée à la première personne, donne à voir des traits de caractère et un imaginaire montrés comme spécifiques à la « canadianité<sup>50</sup> », qui rapidement, souligne Julie Roy, « devient un symbole de force et de courage<sup>51</sup> ». Le récit de Marie de l'Incarnation, qui prend sa source dans l'expérience de l'espace clos et de la vie religieuse, est porteur d'une posture spécifiquement féminine : l'ethos de l'autrice est en effet modelé par des conditions d'énonciation dictées par une division genrée des espaces. L'identité collective canadienne, dont la construction s'est

---

<sup>48</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 137.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 136-137.

<sup>50</sup> Julie Roy, *op. cit.*, p. 169.

<sup>51</sup> *Ibid.*

entamée avec les textes des Jésuites et les récits des explorateurs, se complète donc avec la description incessante des mouvements de l'« âme<sup>52</sup> ». Ce projet d'écriture du « moi » fournit un pendant spirituel et personnel à la description du Canada à travers l'exploration des grands espaces et la confrontation avec un extérieur menaçant. L'image de la nature immense et inhospitalière aux portes du couvent renforce toutefois l'isolement et la nécessité d'une force morale et d'une débrouillardise hors du commun. Se complète ainsi l'imaginaire du lieu<sup>53</sup>, et se met en place la description d'un univers vécu « de l'intérieur<sup>54</sup> ». La nature religieuse du projet colonial permet ainsi la mise en place de conditions favorables à la délimitation d'un espace de l'écriture intime. En effet, les récits de l'exploration du nouveau pays par l'accompagnement de l'« esprit » divin fournissent l'occasion de mettre en place des modes d'expression plus près des « intérieurs<sup>55</sup> » de l'époque, dans lesquels se définit le « je » féminin.

Le discours de l'intime fournit donc, sous la forme de textes nés des conditions de vie féminines, un contrepoids au discours plus typiquement masculin de l'appropriation des grands espaces. Marie-Christine Pioffet, dans ses travaux sur le projet de la Nouvelle-France, remarque en effet que

[l]es écrits des explorateurs et voyageurs égrènent les toponymes de même que les considérations sur les distances. Tout leur programme expéditionnaire se ramène à une opération : traverser, prendre. Or,

---

<sup>52</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 11.

<sup>53</sup> Daniel Chartier, *op. cit.*, p. 16.

<sup>54</sup> Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 44.

<sup>55</sup> Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde : essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, 378 p.

l'Amérique est un territoire que l'on ne parvient pas à franchir ou à maîtriser.<sup>56</sup>

Cet imaginaire de l'obstacle fait d'abord de la Nouvelle-France une « fabrication spatiale, idéo-politique, mais aussi historique, voire eschatologique [nous soulignons]<sup>57</sup> ». Le territoire, dont le discours colonial français fantasme l'investissement et le modelage, sert de théâtre à la construction d'une « quasi-utopie<sup>58</sup> » ; le projet colonial est bien celui d'une *nouvelle nation chrétienne* qui procède de la pénétration du territoire inhospitalier pour l'évangélisation et la gloire de Dieu, et qui est relayé par les textes des *Relations* des Jésuites. Pioffet avance que ce projet collectif, porteur d'une « forte charge affective<sup>59</sup> », se trouve propice à la mise en place de plusieurs topoï épiques, liés au fait que les rédacteurs se sentent investis d'une mission, mandatés par Dieu : « les motifs de l'hagiographie [s'y] greffent aux traits immuables de l'héroïsme<sup>60</sup> ». Le danger omniprésent engage la nécessité d'un protagoniste à la fois « guerrier<sup>61</sup> » et « supplicié<sup>62</sup> » en même temps que la nécessité d'une conscience toujours en ordre<sup>63</sup>. L'*idée du lieu* comme obstacle et terre à pénétrer, sauvage et truffée de dangers, met en place un contexte favorable à

---

<sup>56</sup> Marie-Christine Pioffet, « Nouvelle-France ou France nouvelle : les anamorphoses du désir », *Tangence*, n° 90, 2009, p. 54.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, Québec, éditions du Septentrion, 1997, p. 236.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> Lambert Closse écrit vers 1651 : « Je ne suis venu à Ville-Marie que pour y mourir pour Dieu et si je savais que je ne dusse point y périr, je quitterais le pays pour aller contre le Turc, afin de n'être pas privé de cette gloire. » Cité par Guy-Marie Oury, *La croix et le nouveau monde : Histoire religieuse des francophones d'Amérique du Nord*, Montréal/Chambray, C.M.D./C.L.D., 1987, p. 38.

la création du personnage du « surhomme<sup>64</sup> » moral, qui performe l'oubli de lui-même au profit du bien collectif :

Voué corps et âme à sa mission, le protagoniste des *Relations* reste privé d'intimité. L'exaltation de ses prouesses ne se justifie que pour leurs retombées sur l'ensemble du pays. On ne lui reconnaît souvent aucune préoccupation propre ; en somme, il n'existe que par et pour la collectivité. Pour Paul Zumthor, « l'épopée tend à l'héroïque, si l'on entend par ce mot une sorte de surmoi communautaire ». Il y a donc un parallélisme constant entre le destin du protagoniste et celui de la nation.<sup>65</sup>

Si le héros jésuite des *Relations* fait mine de se fondre dans le groupe fondateur de la colonie naissante en effaçant ainsi les marques de sa propre singularité, Marie de l'Incarnation, formée dans son projet d'aller outre-Atlantique par sa lecture des textes des Jésuites<sup>66</sup>, parle abondamment des mouvements de son âme. L'écriture de l'intime va pourtant de pair avec l'imaginaire d'un espace discursif à remplir dans la Nouvelle-France naissante. Son texte fait office de témoin de « l'élaboration d'une *culture* conçue non pas seulement comme une manière de vivre et d'occuper l'espace, mais comme un travail psychique : rupture, privation, conscience, rapport de soi au réel, redéfinition du moi dans un lieu nouveau<sup>67</sup> ». La Nouvelle-France apparaît, pour les protagonistes jésuites et pour l'ursuline, comme un espace prêt à être investi par le discours, dont la nature déclenche la mise en place du topos de l'héroïsme tempéré par un ethos de l'abnégation. Elle rend donc possible, sous certaines conditions, l'affirmation de la subjectivité. Dans le roman de Conan, Angéline affiche sa parenté

---

<sup>64</sup> Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, *op. cit.*, p. 240.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>66</sup> « En ce temps-là, le Révérend Père Poncet m'envoya une *Relation* de ce qui se passait en Canada. Sans qu'il sût aucune de mes dispositions et sentiments touchant cette Mission, il m'écrivit la vocation que Dieu lui donnait pour y aller travailler [...]. » Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 137.

<sup>67</sup> Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 44.



avec un amalgame de figures répondant à ces critères, et elle reproduit à Valriant une partie des conditions physiques d'écriture de Marie de l'Incarnation. Elle montre ainsi sa volonté de consacrer un espace lui offrant la possibilité d'affirmer son statut de sujet écrivain.

Le dispositif permettant de s'imposer comme sujet dans l'espace de la Nouvelle-France, c'est-à-dire un héroïsme reconnu dans la performance du sacrifice de soi, se décline en harmonie avec des conditions de vie spécifiques aux rôles genrés. La *Relation* apparaît en effet porteuse d'une manière d'occuper l'espace canadien tributaire des topoï de l'écriture au féminin et forgée par des conditions de vie particulières, dont l'enfermement physique fait partie. L'expérience de la Nouvelle-France est d'abord pour Marie de l'Incarnation celle d'une confrontation à soi. Le cloître devient, plus qu'un lieu d'enfermement, un espace intouchable à partir duquel la prise de parole par l'écriture est possible :

Mon corps était dans notre Monastère, mais mon esprit qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en esprit dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus-Christ. [...] Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes et j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile [...].<sup>68</sup>

Le Canada est le « dehors nouveau et inconnu<sup>69</sup> » dans lequel la projection de l'esprit « hors de soi<sup>70</sup> » prend les dimensions d'un sacrifice. Il devient cependant aussi un espace littéraire construit de telle façon que le contact physique avec l'espace canadien apparaît comme superflu ; c'est l'écrit qui importe, et qui permet d'arpenter

---

<sup>68</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 130.

<sup>69</sup> Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 38.

<sup>70</sup> *Ibid.*

le territoire à volonté. Angéline, si elle admire les exploits guerriers et l'investissement physique du territoire dangereux, reproduit lors de son accession à l'écriture le dispositif et l'ethos de Marie de l'Incarnation. Elle se reclut dans un espace dont elle est maîtresse et se définit en relation avec une autorité engageant à l'abnégation. Le choix de reproduire ce dispositif, par la mise en place d'un idéal de l'espace vierge à investir et par l'effet de « confession<sup>71</sup> » occasionné par la négociation avec une voix autoritaire<sup>72</sup>, donne à Angéline l'occasion d'écrire un texte qui détaille sa propre subjectivité.

À l'époque de Marie de l'Incarnation, le fantasme du sacrifice de soi qui nourrit et légitime l'écriture se trouve magnifié dans le contexte de construction d'une *nouvelle nation chrétienne*. L'appartenance à la Nouvelle-France se construit donc d'abord par le fantasme relayé par l'écriture, « une découverte mentale, essentiellement imaginaire<sup>73</sup> » écrit Pierre Nepveu. L'espace canadien devient un point de départ pour l'arpentage du vécu intime, et sa valeur de nation construite sur la base de la foi catholique permet à l'autobiographe de mettre en relief ses propres péchés et sentiments :

Il me semblait que j'étais dans le paradis et dans la possession de la jouissance très familière de Dieu, qui me tenait dans ses embrassements. Mais cela se passait bientôt et servait à l'augmentation de ma croix, car je passais d'un abîme de lumière et d'amour en un abîme d'obscurité et de ténèbres douloureuses, me voyant comme plongée dans un enfer, qui portait en soi des tristesses et amertumes provenant d'une tentation de désespoir, qui était comme née dans ces ténèbres, sans que j'en connusse

---

<sup>71</sup> Alessandra Ferraro, *op. cit.*, p. 69.

<sup>72</sup> Sur la négociation comme stratégie de construction du sujet écrivain, voir chapitre 2.

<sup>73</sup> Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 35.

la cause, et je me fusse perdue dans cette tentation si, par une vertu secrète, la bonté de Dieu ne m'eût soutenue.<sup>74</sup>

Marie de l'Incarnation met en place un ethos qui se construit sur la conscience de sa propre singularité<sup>75</sup>, sans manquer toutefois de s'inscrire dans le contexte d'une *nation chrétienne* à construire. Le fait de décrire des pensées et émotions censées, selon ce qu'en dit l'autrice, ne pas avoir leur place au sein du « paradis<sup>76</sup> » canadien, sert de caution pour décrire ces sentiments de manière exhaustive, puisque l'écriture performe une volonté d'expiation<sup>77</sup>. Angéline, pour sa part, se réfère au bonheur passé et montre sa propre tristesse comme une faiblesse que condamnerait son père. L'écriture lui offre une occasion d'épanchement et performe une volonté de décrire les souvenirs des moments d'insouciance. Les « Feuilles détachées » donnent ainsi à Angéline l'occasion de s'imposer comme sujet en décrivant ses sentiments avec exhaustivité et celle de réviser de son propre point de vue les souvenirs du vivant du patriarche<sup>78</sup>.

L'espace de la *nouvelle nation chrétienne*, au-delà de l'idéal d'héroïsme qu'il introduit dans *Angéline de Montbrun*, met à disposition d'Angéline des outils qui lui

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>75</sup> Elle fait d'ailleurs paraître dans son texte la conscience de sa propre originalité : « [D]ans l'expérience de ces états d'oraison, je n'ai rien lu ni entendu de semblable. » Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 72.

<sup>76</sup> « L'on nous figuroit le Canada comme un lieu d'horreur ; on nous disoit que c'étoit les faubourgs de l'Enfer, et qu'il n'y avoit pas au monde un país plus méprisable. Nous expérimentons le contraire, car nous y trouvons un Paradis, que pour mon particulier je suis indigne d'habiter. » Marie de l'Incarnation, *Ursuline (1599-1672). Correspondance*, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, nouvelle édition par Dom Guy-Marie Oury, moine de Solesmes, 1971, p. 112.

<sup>77</sup> En effet, la *Relation* recrée à l'écrit certaines des conditions de la confession. Le texte performe un souci d'exhaustivité en ce qui concerne les rapports avec le « Bien-Aimé » ; en outre, il s'adresse à un prêtre et exhorte celui-ci au secret quant à ce qu'il lit. Pourtant, le rôle du prêtre demeure passif ; l'expiation que le texte montre ne nécessite pas d'être entérinée par lui. Voir chapitre 3 sur l'effacement de l'objet du texte.

<sup>78</sup> Voir chapitre 3.

permettent de prendre la parole. La diariste place son texte au point de rencontre entre un passé idéalisé engageant au sacrifice de soi et un héritage littéraire féminin qui se décline en conditions d'écriture spécifiques. Les « Feuilles détachées » laissent paraître un topos de l'écriture féminine remarqué par Chantal Savoie à propos des chroniques de Fadette, et qui consiste à écrire comme à « un petit secrétaire situé devant une fenêtre<sup>79</sup> », dans un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur. Ce topos, qui instrumentalise en effet les genres importants dans l'histoire littéraire féminine<sup>80</sup>, nourrit le journal d'Angéline puisque la jeune femme s'enferme à Valriant pour raconter à sa manière les événements précédant sa prise de parole et impliquant des personnages désormais extérieurs à son espace d'écriture. Jusqu'à la mort de son père, elle investit l'espace physiquement, prompte à travailler aux champs<sup>81</sup>, « première baigneuse du pays<sup>82</sup> », guide de Maurice dans les environs de Gaspé<sup>83</sup>, « aussi à l'aise à cheval que dans un fauteuil<sup>84</sup> ». Lorsqu'elle se met à écrire, elle se sert de son rapport avec le territoire qui l'entoure pour mettre en relief dans le texte sa propre peine, qui apparaît comme le déclencheur de la décision d'écrire. Elle investit la terre comme espace de la souffrance : « Un cèdre est déjà tombé, et les deux vigoureux sapins dont j'aimais à voir l'ombre dans l'eau, minés par les vagues, penchent aussi vers la terre. Cela m'a fait faire des réflexions dont la tristesse n'était pas sans

---

<sup>79</sup> Chantal Savoie, *op. cit.*, p. 178.

<sup>80</sup> Par exemple la correspondance, les journaux intimes et les chroniques, genres qui permettent de se définir comme sujet en « donn[ant] des nouvelles de soi ou de son environnement », donc de se construire en relation avec un.e destinataire. Citation de Daniel Vaillancourt, *op. cit.*, p. 405.

<sup>81</sup> « Je voudrais que vous eussiez vu Angéline dans son costume de faneuse. » Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>83</sup> « Aujourd'hui nous avons fait une très longue promenade. On voulait me faire admirer la baie de Gaspé, me montrer l'endroit où Jacques Cartier prit possession du pays en y plantant la croix. Mais Angéline était là, et je ne sais plus regarder qu'elle. » *Ibid.*, p. 29.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 132.

douceur<sup>85</sup> », écrit-elle. Plus loin, elle ajoute : « Les grandes vagues qui retentissent et qui approchent m'inondent de tristesse<sup>86</sup> ». Angéline appréhende le territoire qui l'entoure comme la matière qui fournit un langage à sa volonté d'exprimer ses sentiments<sup>87</sup>. Le territoire canadien-français est donc, dans son texte comme dans celui de Marie de l'Incarnation, abordé comme un espace littéraire, puisqu'il fournit un espace discursif à investir et permet en outre à la diariste de détailler ses sentiments en se servant des caractères de ce dernier. La mise en scène par Angéline de ses sentiments en relation avec la nature sauvage fait ainsi remarquer les dispositifs entourant sa prise de parole.

## 1.2 La *refondation* du Canada

Par l'intégration à son roman de textes décrivant l'espace « neuf » de la Nouvelle-France et l'héroïsme qu'elle associe à cette époque, Conan parvient à donner à ses personnages un commun patriotisme et un langage qui se construit autour de l'idée de la nation. Elle donne à Angéline le rêve de la reconduction d'un « référent identitaire<sup>88</sup> » évoqué par le rappel de l'époque des débuts de la colonie. Cette stratégie narrative introduit le signe d'une insatisfaction envers le présent politique canadien-français, dans lequel les référents perçus comme constituant l'identité canadienne sont moins monolithiques et plutôt objets de conflits. Le projet politique porté par le texte donne ainsi l'occasion d'une problématisation des modes de prise de

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>87</sup> Les exemples sont nombreux. Aussi : « Je regardais le pauvre arbuste, qui n'a plus, à bien dire, que ses épines, et je pensais au jour où Maurice me l'apporta si vert, si couvert de fleurs. Que reste-t-il de ces roses entr'ouvertes ? Que reste-t-il de ces parfums ? » *Ibid.*, p. 98.

<sup>88</sup> Anne Trépanier, « La permanence de la refondation dans l'imaginaire et l'identitaire politiques des Canadiens : de la Nouvelle-France au Canada moderne (1663-1867) », thèse de doctorat, Faculté des lettres de l'Université Laval, 2005, p. ii.

parole par l'écriture au Canada français. En effet, la décision de prendre la plume est nourrie pour Angéline par l'éloge du passé<sup>89</sup>. Elle ne manque pas de convoquer dans son journal des figures lui permettant de fournir des appuis à son insatisfaction face à son époque, dans laquelle lui manque l'héroïsme de la vie en Nouvelle-France. Dans le fantasme d'Angéline, la littérature canadienne-française reste à construire, et le territoire, pas encore marqué par les mots, attend d'être décrit et écrit. Le patriotisme dont Angéline fait preuve se révèle donc, plus qu'un attachement aux caractères contemporains de son pays, un enracinement dans son histoire. La jeune de Montbrun appelle donc dans son texte un fantasme de la vie en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle qui lui permet de convoquer des modèles fournissant des appuis à son projet d'écriture.

Anne Trépanier remarque, dans le contexte de construction d'un pays perçu comme neuf, géographiquement éloigné de celui qui lui donne naissance, l'un des moteurs de construction d'un fantasme de « refondation<sup>90</sup> ». Elle définit ainsi un projet de nature identitaire et politique qui se construit dans l'imaginaire collectif autour de l'idée d'une nouvelle nation. Elle avance que ce projet, amorcé à l'époque de la Nouvelle-France, se perpétue et se reproduit dans l'imaginaire social canadien-français jusqu'à l'époque de Laure Conan, revalorisant ainsi les textes témoins des origines :

Cette refondation va d'abord s'opérer, dans l'imaginaire et l'identitaire du groupe, par la situation géographique et politique de l'éloignement de la France [...]. Elle va ensuite s'introduire par la nouvelle appellation des autochtones de souche européenne : « Canadiens » plutôt que Français, rectification apparaissant assez tôt dans la correspondance avec la Mère-

---

<sup>89</sup> En ce qui concerne Conan, Marie-Andrée Beudet remarque que « [s]es aspirations la portent vers les êtres forts, ces saints et ces héros dont on publie alors les *Vies* et qui, contrairement à l'historien François-Xavier Gameau qu'elle admire, sont pour l'essentiel des figures du passé. En regard, le présent paraît privé de consistance ». *Op. cit.*, p. 67.

<sup>90</sup> Anne Trépanier, *op. cit.*, p. 88.

Patrie. La menace anglaise ou amérindienne souligne l'élément de péril, moteur d'un imaginaire social différent. [...] L'excentration de la Nouvelle-France par rapport à la terre d'origine nous semble donc être non seulement un facteur de marginalisation mais aussi une appropriation de la distance géographique, politique et sociale comme un élément précurseur de distinction légitimée [...].<sup>91</sup>

Cette « distinction » et cette appropriation des particularités du Canada sont deux des points d'appui de la *Relation*. Marie de l'Incarnation n'y tarit pas de précisions sur son pays d'adoption, et rêve de sa future patrie comme d'un « bâtiment [...] tout construit, en lieu de pierres, de personnes crucifiées<sup>92</sup> », trouvant cela « si beau et si ravissant [qu'elle] n'en [peut] ôter [sa] vue<sup>93</sup> ». Le projet de fondation d'une *nouvelle nation chrétienne* va de pair dans la *Relation de 1654* avec l'idéal du sacrifice de soi pour une nouvelle nation voulue par Dieu, plus pure que l'ancienne. Marie de l'Incarnation écrit ne désirer rien de plus que de « [s]'aller consommer là où [la] divine Majesté [l]'appellerait<sup>94</sup> », et se sent appelée « dans les pays des Sauvages<sup>95</sup> » pour aider à convertir les nations autochtones. Trépanier écrit :

Si l'utopie religieuse est dominante pendant la Nouvelle-France, l'idée de refondation ne s'entend pas autrement pour les périodes subséquentes [...]. Nous sommes donc en présence, pendant le Régime français, de ce que nous appelons les ferments de l'idée de la refondation, ferments qui se conjuguent au plan de la vertu, de la morale et de la santé spirituelle et matérielle de l'établissement communautaire.<sup>96</sup>

---

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 158.

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>96</sup> Anne Trépanier, *op. cit.*, p. 90.

Les « idées de péril, d'appartenance et d'excentration<sup>97</sup> » à la source de l'idéal de refondation n'ont pas cessé de gronder à l'époque où écrit Angéline. Ce que sème Marie de l'Incarnation germe donc dans le texte des « Feuilles détachées », et le fantasme réapparaît avec pour idéal le temps où la construction d'une nouvelle nation faisait partie des possibles. Angéline adopte pour époque de référence celle où écrivait Marie de l'Incarnation, époque associée à la possibilité de la construction d'une identité neuve et à l'imaginaire d'un espace discursif à emplir. Le rôle de la *Relation de 1654* dans le projet conanien de valorisation d'un « passé littéraire féminin<sup>98</sup> » est donc en partie celui d'un modèle de fondation d'un rapport à l'écriture en contexte canadien. Le texte de Marie de l'Incarnation est convoqué dans *Angéline de Montbrun* comme le point de rencontre entre un langage sculpté par l'histoire littéraire féminine et la construction par l'écriture d'une identité nationale. En outre, l'histoire écrite du Canada, à travers les figures qu'Angéline admire, prend une grande importance dans le parcours intellectuel de la jeune femme puisque cette dernière s'octroie le rôle d'en mettre en valeur les éléments qu'elle juge essentiels. Son enracinement dans l'histoire et son attachement à des figures de l'écrit lui permettent aussi d'affirmer le rôle de l'histoire écrite du Canada dans la construction d'une identité nationale, et ainsi de remettre en question les valeurs essentielles dans l'utopie construite par son père. Angéline trouve dans l'histoire écrite ce que son père cherche dans la foi.

Lucie Robert avance que le fait qu'Angéline s'attache à une patrie qu'elle reconnaît dans l'histoire écrite de sa construction crée un conflit avec les valeurs prônées par Charles de Montbrun. Celui-ci s'inscrit selon Robert dans une « utopie

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>98</sup> Chantal Savoie, *op. cit.*, p. 11.



ultramontaine<sup>99</sup> » hors du temps qui fait qu'« [à] Valriant, c'est la morale, et non la politique, qui constitue le fond des mœurs<sup>100</sup> », et qui se trouve résumée dans son affirmation : « j'honore la fierté nationale, mais au-dessus je mets la fierté de la foi<sup>101</sup> ». Le patriarche, dans l'amour qu'il accorde au sol même du Canada, n'oublie pas que les colons que Mina appelle des « héros<sup>102</sup> » agissaient au nom de la nécessité d'étendre le royaume divin. La foi dont il se réclame au-delà de toute autre motivation s'inscrit bien, comme l'a montré Lucie Robert<sup>103</sup>, dans la pensée ultramontaine ayant forgé le discours social de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au Québec. Se dessine dans l'œuvre un conflit propre à l'époque, et qui prend forme dans la rivalité entre Charles de Montbrun et Maurice Darville, dont les prétentions politiques paraissent suspectes à son futur beau-père. Ce dernier lui écrit : « On m'a dit que vous avez quelques beaux discours sur la conscience... [...] Non, le patriotisme, cette noble fleur, ne se trouve guère dans la politique, cette arène souillée<sup>104</sup> ». Les deux hommes cristallisent ainsi un conflit divisant l'espace social dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et que Trépanier définit en ces termes :

D'un côté, on retrouve un identitaire communautaire, fort encore de l'Acte de Québec, essentiellement défini par des pratiques culturelles – entendons la religion, la langue et les mœurs – qui ne nécessite pas d'expression politique pour sa conservation, confinant ainsi l'identité canadienne à un imaginaire culturel et territorial précis, mais sans bannière associée. [...] De l'autre côté, on a un identitaire qui se définit

---

<sup>99</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>101</sup> Laure Conan citée par Lucie Robert, *ibid.*, p. 7.

<sup>102</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>103</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*

<sup>104</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 43.

par la pratique démocratique, défendant la souveraineté populaire et la patrie nouvelle, canadienne.<sup>105</sup>

Lucie Robert ajoute que ce conflit, associé d'ailleurs à une scission dans l'Église, provoque la tentative par le diocèse de Montréal de « renouveler les conditions d'exercice de la pratique religieuse<sup>106</sup> » en rappelant les origines du pays et en ramenant son existence même à une action providentielle. C'est dans ce courant que s'inscrit Charles de Montbrun, qui refuse d'associer son « grand » et « pur<sup>107</sup> » idéal de la patrie à un projet politique. Robert soulève cependant un problème inhérent à cette logique : « sans État, comment construire la nation ?<sup>108</sup> » L'utopie de Charles de Montbrun ne se déploie en effet qu'à l'intérieur de Valriant, puisque le patriarche se refuse à montrer le moindre intérêt pour le monde extérieur. Mina écrit à propos de lui : « On l'accuse de ne pas *remplir tout son mérite*. Mais comme je lui sais gré de n'avoir jamais été ministre ! Il fait bon de voir ce descendant d'une race illustre cultiver la terre de ses mains<sup>109</sup> ». Charles de Montbrun tente de reproduire certaines conditions de vie des débuts de la colonie, d'avant la confrontation avec « le vainqueur<sup>110</sup> » anglais, dans lesquelles il trouve les caractères exemplaires d'une identité canadienne-française. Dans son utopie, il se place cependant comme maître, s'appropriant le rôle que la voix de Dieu prend dans l'espace de la Nouvelle-France. Sa voix surplombe tous ceux qui entrent dans son domaine, et par son insistance sur

---

<sup>105</sup> Anne Trépanier, *op. cit.*, p. 241.

<sup>106</sup> Lucie Robert, « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3, 2003, p. 436.

<sup>107</sup> « Que ce qui est grand reste grand, que ce qui est pur reste pur », sermonne-t-il dans une lettre à Maurice. Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>108</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 12.

<sup>109</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>110</sup> Maïr Verthuy, « Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan », dans Lori Saint-Martin (dir.), *L'autre lecture : la critique au féminin et les textes québécois, tome 1*, Montréal, XYZ, coll. « documents », 1992, p. 32.

l'importance de la foi catholique, il fonde une utopie qui recrée le fantasme de *nouvelle nation chrétienne*.

Pour sa part, Angéline introduit dans son texte des modèles qui fournissent des appuis à sa pratique d'écriture et sa valorisation du texte écrit. Elle montre ainsi qu'elle n'est pas dupe des raccourcis rhétoriques de son père, dont le patriotisme ne se déploie qu'à l'intérieur de son utopie. Elle trouve en François-Xavier Garneau, relateur des actes héroïques de la fondation du Canada français, son modèle le plus important. La diariste fait un pèlerinage sur la tombe de l'historien, où elle sent « le généreux sang de [s]es ancêtres coul[er] plus chaud dans [s]es veines<sup>111</sup> ». N'est pas à négliger le rôle de Garneau, dont Trépanier remarque qu'il

motive son public canadien, qu'il nomme, définit et glorifie, à continuer d'agir de sorte à reconnaître la pérennité de leur identité et de persévérer dans la survivance canadienne ; « À la naissante bourgeoisie en quête d'une pensée directrice, [l'*Histoire du Canada* de Garneau] apporte le viatique d'une conscience historique ». <sup>112</sup>

Si Charles de Montbrun, dans l'utopie qu'il se construit, s'exclame : « Ô mon pays, laisse-moi t'aimer, laisse-moi te servir en cultivant ton sol sacré !<sup>113</sup> », Angéline reconnaît sa patrie dans l'écrit, dans l'*Histoire du Canada* de Garneau. Son attachement à l'historien (dont elle parle d'ailleurs en héritière, regrettant de « ne l'avoir pas connu, de ne l'avoir jamais vu<sup>114</sup> ») prend les allures d'une dévotion au

---

<sup>111</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 163.

<sup>112</sup> Anne Trépanier, *op. cit.*, p. 243. Citation de Jean-Charles Falardeau, « Un annonciateur de grandeur : François-Xavier Garneau (1809-1866) », dans *L'essor des sciences sociales au Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 14-15.

<sup>113</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 163.

texte et à l'acte d'écrire<sup>115</sup>. Garneau est en effet reconnu dans le roman comme celui qui relaie l'héroïsme canadien-français en le racontant. Il a « mis tant d'héroïsme en lumière<sup>116</sup> », écrit Angéline, en « tir[ant] de l'oubli<sup>117</sup> » par ses textes des personnages essentiels au sein du mythe fondateur canadien-français. Il s'oppose ainsi comme modèle à Charles de Montbrun, dont l'utopie valorise la seule foi au détriment du patriotisme partisan, et qui, à « la science, le génie, la gloire<sup>118</sup> », préfère « la splendeur d'un cœur pur<sup>119</sup> ». *L'Histoire du Canada* de Garneau est en effet à l'époque de Conan un élément essentiel de la culture littéraire canadienne-française, lié en outre à une lutte politique :

Étranger aux plaisirs, sans ambition personnelle, cet homme admirable n'a songé qu'à sa patrie. Il l'aimait d'un amour sans bornes, et cet amour rempli de craintes, empreint de tristesse, m'a toujours singulièrement touchée. D'ailleurs, il l'a prouvé jusqu'à l'héroïsme. Dans ce siècle d'abaissement, Garneau avait la grandeur antique. [...]

Oh! qu'il a été courageux! qu'il a été persévérant! et combien de fois je me suis attendrie, en songeant à cette faible lumière qui veillait si tard, et allait éclairer notre glorieux passé.<sup>120</sup>

L'attachement d'Angéline à l'historien trahit les signes de la révolte qui la mène au statut de sujet écrivain, puisqu'il se manifeste dans la mise en valeur par la scriptrice d'un autre texte que le sien. Angéline insiste ainsi sur son propre parcours

---

<sup>115</sup> Lucie Robert écrit : « L'utopie ultramontaine du père était ainsi située hors de l'histoire, donnée comme éternelle et sans conflit, sans avenir puisque destinée à s'éteindre avec lui. L'utopie d'Angéline sera située dans le temps de l'histoire. C'est ainsi que je comprends d'abord cet enracinement dans la terre contre l'élévation verticale, comme une volonté de rester dans son temps, de s'inscrire dans le même espace-temps que son lectorat. Elle sera dans le temps de l'histoire et elle ne s'éteindrait pas avec elle. » Dans « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*, p. 13.

<sup>116</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 162.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>119</sup> *Ibid.*

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 163.

intellectuel<sup>121</sup>, mais surtout, elle met de l'avant un texte ayant eu un effet social et politique lié à la « refondation du Canada<sup>122</sup> » à sa propre époque. Garneau prend en effet sa place dans l'imaginaire collectif canadien-français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en se faisant « héraut du peuple dont il est le héros<sup>123</sup> ». Au-delà de la mention de la lueur de la lampe qui active l'image de l'historien en train d'écrire, donc de s'adonner à l'activité pour laquelle Angéline l'admire, l'extrait du journal intime reprend certaines de ses stratégies d'écriture. À l'image de Garneau qui glorifie quelques héros dont l'individualité est porteuse des caractères exemplaires de la nation, la diariste cristallise son patriotisme autour d'un individu qui devient dans son journal une allégorie de la patrie. De plus, elle utilise un lexique du grandiose et une manière toute romantique qui rappellent les textes de Garneau, comme pour montrer l'effet qu'ont eu ceux-ci sur le développement de son propre langage. Elle laisse ainsi paraître le fantasme d'assumer face à l'historien le rôle d'héritière : en plus de témoigner de son admiration pour lui, elle reprend ses stratégies d'écriture dans un semblable projet patriotique<sup>124</sup>.

En Garneau prend ainsi forme un idéal qui agit comme une alternative proposée à la jeune femme, autrement contrainte d'embrasser soit les opinions politiques de son père, soit celles de Maurice. Les travaux de Maïr Verthuy permettent en effet de voir une dramatisation des possibles du Canada français dans les enjeux sentimentaux qui structurent *Angéline de Montbrun*. Charles de Montbrun, écrit-elle, se fait dans le

---

<sup>121</sup> Voir chapitre 3.

<sup>122</sup> Anne Trépanier, *op. cit.*

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>124</sup> Sur le romantisme chez Garneau et dans la définition d'une identité canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Marie-Frédérique Desbiens, *Le premier romantisme au Canada : entre engagement littéraire et politique*, Montréal, Nota Bene, 2018, 349 p.

roman le représentant d'un « Québec traditionnel<sup>125</sup> » qui se meurt, alors que Maurice Darville, de par son nom et sa profession d'avocat, fait figure de citoyen, de « Québec nouveau [...] qui flanche devant les crises [...], qui rejette les valeurs du passé, qui fraye avec l'occupant<sup>126</sup> ». Angéline se retrouve aux prises avec une identité problématique, puisque, remarque Verthuy, elle se voit attribuer le rôle féminin de « gardienne de la foi, gardienne des valeurs<sup>127</sup> » tout en incarnant le pays « dans sa faiblesse<sup>128</sup> ». Pas étonnant alors que la jeune femme, « [f]ace à un passé mort et à un futur vicié, [pose] comme principe son autonomie et se [refuse] au jeu offert<sup>129</sup> » ; et c'est par l'écriture que passent son patriotisme et son indépendance. Angéline, à son époque, est mise devant un choix problématique entre la « rencontre avec le vainqueur<sup>130</sup> » anglais ou la reconduction des valeurs traditionnelles dans un huis clos étouffant. Garneau lui propose plutôt le fantasme d'une époque à laquelle la nature du territoire provoquait l'éclosion de l'héroïsme qu'il décrit dans ses textes. L'historien fournit donc à Angéline le modèle d'une société traditionnelle qui, tout en valorisant l'abnégation et le sacrifice de soi, donne une place de choix à l'individu. En outre, il a le mérite d'être déjà physiquement disparu ; il demeure présent uniquement à travers son œuvre, qui nécessite d'être prise en charge par la scriptrice pour exister dans son texte. L'adopter comme modèle revient donc non à se soumettre à son autorité, mais à obtenir une occasion de plus de s'exprimer par l'écriture.

---

<sup>125</sup> Maïr Verthuy, « Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan », *op. cit.*, p. 34.

<sup>126</sup> *Ibid.*

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>130</sup> *Ibid.*

Après la mort de Charles de Montbrun et l'ébranlement de son utopie<sup>131</sup> s'amorce donc le projet d'Angéline, décrit par Robert comme un « réinvestissement du féminin dans l'histoire<sup>132</sup> » :

Angéline ne cherche pas à devenir historienne. L'histoire est déjà écrite, on le comprend. Mais elle cherche à insérer les personnages féminins dans l'histoire, les pages de la mère, les actions de Madame de Repentigny dans les sources de l'historien François-Xavier Garneau [...].<sup>133</sup>

L'écriture se trouve, dans *Angéline de Montbrun*, tributaire de l'inscription de l'histoire dans le territoire national. C'est l'imaginaire de ce territoire en effet qui rend possible à l'époque de Marie de l'Incarnation la construction d'un statut de sujet écrivant au point de tension entre sacrifice de soi et héroïsme. La valorisation par Angéline de son histoire lui permet donc de mettre en valeur un langage de la négociation qui se cristallise dans la figure de Marie de l'Incarnation, mystique autobiographe, et dans le texte de sa *Relation de 1654*. C'est aussi dans cet attachement à l'histoire que se jouent l'admiration d'Angéline pour Garneau et le fait qu'elle le choisisse comme modèle pour mettre en relief son propre patriotisme. La dévotion d'Angéline se porte sur l'histoire écrite du Canada français, et sur l'idée d'une nation construite sur les bases de l'espace héroïsant qu'était, selon cette histoire écrite, la Nouvelle-France. Ledit espace, tel qu'il est fantasmé au XIX<sup>e</sup> siècle, déclenche la nécessité de l'écriture dans le cadre d'un projet de définition des caractères exemplaires de la *nouvelle nation* dans un espace libre à investir par la

---

<sup>131</sup> Utopie qui, écrit Lucie Robert, « tremble, tremble, mais ne s'effondre pas. » Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*, p. 9.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>133</sup> *Ibid.*

parole. En le reconstruisant dans son texte, Angéline peut donc valoriser l'acte d'écrire en montrant ce dernier comme essentiel.

### 1.3 Le langage catholique

Dans le journal d'Angéline, le dogme catholique qui préside à la fondation du projet de la Nouvelle-France constitue le langage de la diariste. Daniel Vaillancourt remarque que la publication d'*Angéline de Montbrun* en 1884 s'inscrit dans le projet, porté par l'abbé Casgrain, d'« établir un canon littéraire et discursif catholico-canadien-français qui explique la spécificité religieuse des Québécois, leur messianisme, en l'enracinant dans la logique héréditaire de la race française d'avant la Conquête et d'avant la Révolution<sup>134</sup> ». La *Relation de 1654* apparaît comme exemplaire de cet héroïsme relayé par l'écriture qui engendre le topos du messianisme. Plus encore, la *Relation* complète dans *Angéline* l'effet de l'œuvre de Garneau, qui construit rétroactivement une idée de l'espace « vierge » canadien. Marie de l'Incarnation contribue, par l'écriture qui insère le sujet écrivant dans cet espace, à fonder une identité canadienne-française à son époque. Son projet d'écriture intime constitue donc, du point de vue d'Angéline, un pendant au projet d'historien de Garneau, puisqu'il décrit la mise en place des bases de l'héroïsme qui est adopté à l'époque de Conan comme légitimateur du messianisme canadien-français. Le rôle de l'écriture de la subjectivité dans la construction de l'imaginaire de la nation est ainsi mis en valeur dans *Angéline de Montbrun* à travers la *Relation de 1654*. L'investissement « héroïque » du territoire par Marie de l'Incarnation passe en outre par sa foi catholique, foi qui conditionne et forge son langage. Le projet de la Nouvelle-France dans lequel se construit son espace littéraire est en effet né en partie de la certitude exaltée de servir la volonté divine. Avec la fondation d'une identité

---

<sup>134</sup> Daniel Vaillancourt, *op. cit.*, p. 399.



nationale autour de la foi religieuse se déploie ainsi un langage propre au contexte catholique canadien.

Devenue scriptrice, Angéline adopte pour s'exprimer les topoï religieux qui font son histoire nationale. Le texte d'Angéline met de l'avant un mode d'énonciation qui réfléchit sur sa propre légitimité en face de la voix autoritaire divine, ainsi qu'un vocabulaire tissé de références à sa foi. Le dogme catholique, plus qu'un thème dont traite le journal d'Angéline, est l'un des constituants de son langage<sup>135</sup>. Louis Rousseau avance que

la place de la religion dans la construction identitaire du Canada français ne peut surtout pas se réduire à l'organisation cléricale qui a obsédé plus d'une génération d'historiens et de sociologues. La vision chrétienne du monde, les théologies confessionnelles différenciées jouant de l'idéologie, les styles de vie orientant les pratiques, tout cela constitue déjà *un langage régulateur* disponible lorsque voudront s'élaborer les programmes d'identité nationale sous l'Union et au cours des premières décennies de la Confédération [nous soulignons].<sup>136</sup>

Ce langage, qui se déploie à l'époque de Laure Conan, permet de reconsidérer les occurrences d'une abnégation performée dans le journal d'Angéline. En effet, les impératifs religieux contribuent à modeler le discours d'Angéline, et Conan fait ainsi d'*Angéline de Montbrun* un roman de la négociation. La diariste investit l'espace patriarcal en prenant la parole, mais utilise pour ce faire le discours catholique qui

---

<sup>135</sup> Laure Conan n'échappe pas au poids de ce bagage. Sa correspondance témoigne abondamment du rôle joué par le dogme catholique dans la constitution de son écriture : « J'aurais envie d'écrire une toute petite chose qui viendrait à dire qu'avec J.C. c'est la tristesse qui est un songe et la joie qui est une réalité. Quelques pages là-dessus adressées aux Canadiennes. Qu'en pensez-vous ? Qu'en pense-t-on ? M'aidez-vous ? » Lettre de Félicité Angers à Sœur Saint-François-Xavier, 30 nov. 1884, dans Laure Conan, *J'ai tant de sujets de désespoir : correspondance, 1878-1924, recueillie et annotée par Jean-Noël Dion, op. cit.*, p. 187.

<sup>136</sup> Louis Rousseau, « La construction religieuse de la nation », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 443. Nous reparlerons du *langage régulateur* catholique et substituerons les italiques aux guillemets afin d'éviter d'alourdir le texte.

tend pourtant à lui imposer un verbe tout-puissant. D'aucun.e.s ont soutenu, à l'instar de Patricia Smart, que le dénouement du roman montre la victoire du dogme catholique sur la protagoniste<sup>137</sup> et l'étouffement de la révolte de cette dernière ; nous croyons qu'une telle thèse omet de considérer la manière dont se constitue le langage d'Angéline autour de la valorisation d'une identité forgée dans le catholicisme. Louis Rousseau mentionne en effet qu'à l'époque de Laure Conan, le *langage régulateur* catholique est tout prêt à participer à la création d'une « identité nationale<sup>138</sup> » construite sur la conscience d'une histoire commune, sur la valorisation de mythes fondateurs. Dans *Angéline de Montbrun*, la dramatisation par Angéline de ce langage structuré par le dogme, dramatisation qui prend forme dans la reconnaissance par la diariste des obstacles à son projet d'expression de soi, agit comme déclencheur de l'écriture intime. La diariste prend la parole dans le cadre de l'amorce d'une relation de négociation avec le verbe tout-puissant, lequel demeure présent tout au long de son texte. Cette tension, plutôt que de tendre vers une résolution par la victoire de l'une des parties sur l'autre, a pour fonction de donner à la scriptrice une occasion de s'approprier la charge de l'énonciation. De cette manière, les structures sociales fondées sur un langage catholique, en mettant systématiquement les femmes écrivantes en face d'une voix autoritaire englobante, autorisent la création d'une identité scripturaire féminine. Pareille tension se déploie en effet autour de Marie de l'Incarnation, et permet ainsi à l'écriture de l'intime de trouver sa place dans la construction du mythe fondateur canadien-français. La *Relation de 1654* apparaît donc comme le point de rencontre entre, d'une part, un langage catholique véhiculant

---

<sup>137</sup> Smart écrit : « Mais ce refus d'Angéline offre aussi une fin cohérente à son trajet littéraire, et une image désolante de la situation de la femme écrivain. C'est finalement la religion qui a triomphé de l'écriture de cette femme – parole du Père, grâce à laquelle elle en est venue à croire que c'est le Christ Lui-même qui était l'auteur et le narrateur omniscient tenant les ficelles de l'intrigue dans laquelle elle se débattait. » Dans *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990, p. 81.

<sup>138</sup> Louis Rousseau, *op. cit.*, p. 443.

un idéal de l'identité et de l'histoire nationales, et d'autre part une écriture de l'intime suivant des codes spécifiques à l'histoire littéraire des femmes.

L'image de la Nouvelle-France véhiculée par le discours patriotique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle apparaît comme une construction fantasmatique idéalisant le projet de *nation chrétienne*, servant de base à l'idée d'un peuple choisi par Dieu et justifiant la présence des Canadiens-français sur le territoire<sup>139</sup>. La *Relation de 1654* a d'ailleurs servi, au XIX<sup>e</sup> siècle, à la construction d'un mythe fondateur autour de Marie de l'Incarnation. Le texte de l'ursuline a servi de matière à une Vie écrite par l'abbé Casgrain, qui s'est inscrite dans son projet de valorisation des origines de la nation. Ses textes intimes et son ethos marqué par l'humilité ont été récupérés au sein de ce

récit mythologique [...] contribu[ant] largement à édifier la nation, non sur des fondements historiques (ce que tentait Garneau), mais sur des fondations préhistoriques, mythiques même, où une Église primitive, soumise aux volontés divines, aurait connu une sorte d'âge d'or<sup>140</sup>.

La colonisation est en effet comprise à l'époque de Conan à travers le prisme de mythes permettant de « rattach[er] par filiation légitime cette présence, ce présent à une Genèse, à une création du monde<sup>141</sup> ». Dès les années 1830, écrit Fernand

---

<sup>139</sup> Patrick Imbert remarque en la fondation d'une colonie chrétienne en Amérique le fantasme du retour « aux origines bibliques et à la nostalgie du jardin d'Éden » ; celui-ci lui apparaît « favorisé par la traversée océanique qui fait perdre tout contact avec l'enracinement et ses normes. » Patrick Imbert, « Les trois R – ruptures, routes et réussite – dans les Amériques : entre l'oubli et la promesse », dans Gérard Bouchard et Bernard Andrès (dir.), *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Québec Amérique, 2007, p. 142.

<sup>140</sup> Lucie Robert, « À la recherche de "l'Église des premiers temps" : formes médiévales, classiques et romantiques dans les "Vies" au Québec au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », dans Brenda Dunn-Lardeau (dir.), *Entre la lumière et les ténèbres : Aspects du Moyen Âge et de la Renaissance dans la culture des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Actes du congrès de Montréal des 30 mai et 1<sup>er</sup> juin 1995*, Paris, Honoré Champion, coll. « Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance », 1999, p. 214.

<sup>141</sup> Édouard Glissant cité par Patrick Imbert, *ibid.*, p. 145.

Dumont, se dessine la nécessité de la revalorisation des origines : « [le] double recours à l'espérance et à la mémoire est une justification. C'est une garantie de durée. Car il en résultera, *par le pouvoir de l'écriture*, l'édification d'une *référence* qui rendra un peuple présent à l'histoire [nous soulignons]<sup>142</sup> ». Cette référence procède en effet d'un fantasme édénique perpétuellement reconduit à même lequel se construit le *langage régulateur* qu'utilise Angéline. Nous avons remarqué que cette dernière s'appuie pour prendre la parole sur son histoire littéraire et sur le fantasme d'une nation naissante à construire ; le langage catholique qu'elle emploie dans son journal est donc indissociable de son projet de relecture et de valorisation de son passé, tant sur le plan littéraire que national.

Si l'écriture d'Angéline prend son sens dans l'héritage d'un langage féminin et l'évacuation de la voix autoritaire de Charles de Montbrun, elle est aussi porteuse de la valorisation des racines et du fantasme d'une nation naissante à construire. Son texte reconduit l'association des « motifs de l'hagiographie [...] aux traits immuables de l'héroïsme<sup>143</sup> », et la refondation apparaît bien, à travers l'intertexte de la *Relation de 1654* dans *Angéline*, comme un projet permanent, la « rencontre entre les différents éléments mémoriels et historiques des Canadiens [qui] prend place de façon cyclique<sup>144</sup> ». Dans la référence constituée par l'idéal du Canada des origines se cristallise tout ce contre quoi le seigneur de Valriant voudrait défendre l'esprit de sa fille, et s'invalident les prétentions du pauvre Maurice Darville à l'arène politique. En effet, incapable de défendre ses opinions devant son beau-père (« Maurice n'ose dire qu'il est bonapartiste<sup>145</sup> »), prompt à s'exiler pour aller étudier en France (« lorsque

---

<sup>142</sup> Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Québec, Boréal, 1993, p. 236.

<sup>143</sup> Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>144</sup> Anne Trépanier, *op. cit.*, p. ii.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 67.

j'aperçus la terre, la *terre de France*, je vous avoue que tout mon sang frémit<sup>146</sup> », ignorant ou accordant peu d'importance à l'histoire canadienne (« les ombres les plus illustres m'inquiètent assez peu<sup>147</sup> », écrit-il au début du récit, loin d'imaginer l'impact qu'auront les livres d'histoire sur ses propres tribulations sentimentales), le jeune avocat prouve son manque d'attachement à la terre et à l'histoire canadiennes. Il se fait l'inverse du héros conquérant. Au lieu de s'enraciner dans le territoire, il s'attache à ce qui est aérien, éphémère ; son goût pour la musique et la poésie s'oppose à celui d'Angéline pour les textes historiques, perçus comme solides et fondateurs<sup>148</sup>. Maurice incarne, écrit Marie-Andrée Beudet, « l'attachement coupable aux réalités du monde contemporain<sup>149</sup> ». Contrairement à sa promesse qui disserte sur son attachement à la terre, il néglige ses racines, et ne saurait donc mériter Angéline. Valérie Raoul écrit : « Selon les critères d'Angéline, Maurice n'a pas été à sa hauteur. Elle a raison de craindre qu'elle aurait pu avoir un jour à rougir de honte [...] d'avoir aimé un homme inférieur<sup>150</sup> ». Face à ce fiancé décevant et au souvenir d'un patriarce qui préfère la foi à la nation et remet ainsi en question l'importance des questionnements permettant à sa fille de prendre la parole, la scriptrice s'attache à l'historien Garneau et aux récits de l'héroïsme canadien comme à une double caution.

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>147</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 32.

<sup>148</sup> Il nous semble à propos de relever ici l'inversion manifeste des rôles culturels traditionnels. Maurice est représenté comme attaché à des intérêts faisant à l'époque plutôt partie de l'éducation des filles ; et c'est d'ailleurs ce qu'on lui reproche, comme si cela l'empêchait de s'imposer comme voix. Nous reviendrons au chapitre 3 sur les procédés induisant dans le texte une féminisation de Maurice permettant de désactiver sa présence autoritaire.

<sup>149</sup> Marie-Andrée Beudet, *op. cit.*, p. 67.

<sup>150</sup> Valérie Raoul, *op. cit.*, p. 136.

Angéline se livre en outre à un « réinvestissement du féminin dans l'histoire<sup>151</sup> » qui ne saurait être dissocié de la construction d'une identité canadienne-française idéalisée, associée au projet de refondation du pays. En effet, l'espace de la Nouvelle-France met en place des conditions particulières qui forment un point de tension avec les codes de l'histoire littéraire féminine, la performance de l'investissement du territoire entrant en conflit avec la rhétorique de l'humilité. Laure Conan représente Angéline écrivant un journal qui utilise le langage né de cette tension. De plus, elle déploie un imaginaire du moment fondateur qu'est la Nouvelle-France, et fait de sa protagoniste un sujet écrivant dans l'espace formateur d'un héroïsme fantasmé. Elle s'attache donc à l'histoire et au territoire nationaux comme à ce qui légitime et permet la prise de parole, puisqu'en déployant cet imaginaire, elle contribue à son époque à un projet de définition d'une identité canadienne-française. L'imaginaire de ce moment fondateur, en construction dans le texte de Marie de l'Incarnation, véhicule aussi un idéal du sacrifice de soi pour Dieu, et Angéline se questionne longuement sur sa propre volonté à s'y soumettre. Conan construit donc la prise de parole d'Angéline autour de topoï qui insèrent son texte dans l'histoire littéraire des femmes, et elle utilise pour ce faire un langage catholique. La *Relation de 1654* se trouve au point de rencontre de ces topoï et de ce langage dans l'histoire du Canada français. Les dispositifs mis en place par Conan contribuent à établir la parenté littéraire d'Angéline avec Marie de l'Incarnation et avec sa *Relation de 1654*, texte fondateur joignant une rhétorique mystique et une Nouvelle-France idéalisée. En plus de son propre patriotisme qui légitime dans l'espace social et politique l'utilité de son texte, Laure Conan met ainsi en valeur l'importance d'une histoire littéraire canadienne-française qui prend sa source dans les débuts de la colonie.

---

<sup>151</sup> Lucie Robert, « Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 15.

## CHAPITRE II

### *ME TOURNANT VERS LA TERRE JE PLEURAI*<sup>152</sup> : DEVENIR SUJET DU TEXTE INTIME

Ne reste que la pensée ancienne  
du corps illustrée sur mes os,  
fil que je dévide entre poésie et narration.  
Je suis à la veille de changer de peau.<sup>153</sup>

Carole David

Le texte des « Feuilles détachées » met en scène un conflit qu'Angéline prend en charge et qui structure la diégèse à partir du moment où elle se retrouve seule. Ce conflit oppose au « ciel », lieu de la consolation divine qu'Angéline associe à la domination paternelle, la « terre », espace de l'écriture et de la souffrance sur lequel s'est écrite l'histoire des héros canadiens-français. Le texte met en évidence le caractère problématique de la construction du sujet écrivain féminin dans un contexte

---

<sup>152</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>153</sup> Carole David, *L'année de ma disparition*, Montréal, Les herbes rouges, coll. « Poésie », 2015, p. 34.

où le langage catholique rend implicites certaines exigences d'effacement de soi et d'humilité. La diariste décrit sa propre volonté de s'abandonner à la conduite de Dieu et d'ainsi correspondre à un modèle d'héroïne catholique défini par la correspondance aux valeurs de sacrifice de soi et d'obéissance à la volonté de Dieu. Pourtant, elle résiste à s'effacer en tant que sujet écrivain ; entre la terre et le ciel, elle choisit donc résolument la terre. En mettant en texte son hésitation, Angéline s'approprie et réinterprète des composantes des écrits mystiques, et pose la question de l'identité et de la parole féminines sous le dogme catholique : « comment peut-on être héroïne ?<sup>154</sup> » semble demander le texte de son journal. Marie de l'Incarnation s'impose alors comme modèle tout en contribuant à susciter un questionnement chez Angéline, puisqu'elle fait mine de fonder sa prise de parole sur la volonté d'atteindre le divin et parvient à se faire sujet écrivain sans se défaire du dogme catholique qui prône pourtant le renoncement aux choses terrestres. Comme sujet de l'expérience mystique qui la met en face de son propre « néant<sup>155</sup> » et autrice d'une autobiographie spirituelle qui ne peut faire autrement que de mettre de l'avant sa propre personne, elle légitime son texte au moyen d'une contradiction apparente. L'autrice fait sien le conflit qui consiste à écrire sur soi tout en s'effaçant soi-même. Ce conflit trouve son expression dans ce que Jean-Pierre Albert a appelé « la contradiction principale [qui] tient au statut même du sujet "inspiré"<sup>156</sup> » : il faut, écrit-il, « être *et* ne pas être [nous soulignons]<sup>157</sup> ». Angéline, dont l'attachement à la terre devient une source de souffrance, fait apparaître les contradictions du modèle d'héroïne catholique qui est porteur d'un ethos de l'humilité et reconduit par Marie de l'Incarnation. Sa persistance à écrire se fait une forme de résistance au discours patriarcal englobant.

---

<sup>154</sup> Frédéric Demers, « Être et agir, ou la voi(e/x) de l'héroïne : réflexion sur l'identité d'Émilie, fille de Caleb Bordeleau », *Recherches sociographiques*, vol. 43, no 3, 2002, p. 582.

<sup>155</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 108.

<sup>156</sup> Jean-Pierre Albert cité par Alessandra Ferraro, *op. cit.*, p. 65.

<sup>157</sup> *Ibid.*



Elle montre ainsi les problèmes que pose l'héritage catholique qui constitue son histoire dans le cadre d'un projet d'écriture de soi au féminin.

Les « Feuilles détachées » sont structurées par un continuel jeu de balancier qui met en évidence la persistance d'Angéline dans l'écriture. La jeune femme, écrit Patricia Smart, « émerg[e]<sup>158</sup> » de son statut de femme-objet<sup>159</sup> pour se faire diariste dans la troisième partie du roman. Pourtant, loin d'octroyer à sa protagoniste le statut pleinement assumé d'écrivaine, Conan décrit celle-ci comme une « noble jeune fille, qui [...] écri[t] un peu quelquefois<sup>160</sup> ». Angéline s'en tient donc plutôt à une humilité codifiée, conforme aux impératifs sociaux et institutionnels à l'abri desquels son œuvre peut exister dans l'espace public, et qui marque son appartenance à la lignée de femmes écrivantes canadiennes-françaises à laquelle Conan elle-même s'identifie. L'écriture, même présentée comme humble et sporadique, apparaît comme un choix, et c'est un choix qui exclut toutes les autres options considérées pour Angéline dans la première partie du roman. Son destin de diariste l'éloigne en effet des possibles que sont pour elle le mariage, la fusion avec le père et la perpétuation des idéaux légués par ce dernier (culture du sol et foi catholique absolue), tout en éliminant l'option de l'entrée au cloître. Angéline écrit :

J'ai assisté à l'oraison des religieuses. J'aimais à les voir immobiles dans leurs stalles, et toutes les têtes, jeunes et vieilles, inclinées sous la pensée de l'éternité. L'éternité, cette mer sans rivages, cet abîme sans fond où nous disparaîtrons tous !

---

<sup>158</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, op. cit., p. 49.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>160</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p. 88.

Si je pouvais me pénétrer de cette pensée ! Mais je ne sais quel poids formidable m'attache à la terre.<sup>161</sup>

La « terre » dont il est ici question peut être ramenée au sol de Valriant, comme l'écrit Lucie Robert : « Cet attachement à la terre laisse entendre, d'une part, que Angéline restera à Valriant, car il faut, je crois, prendre le mot "terre" à la lettre.<sup>162</sup> » Robert ajoute : « Mais il laisse aussi entendre qu'Angéline n'entrera jamais au cloître<sup>163</sup> ». En effet, la terre constitue, dans le roman, une cristallisation du monde temporel et laïc dans lequel est possible la prise de parole et qui s'oppose à la vie religieuse.

Dans un univers romanesque où les épistolières qui font le choix d'entrer en religion se taisent brusquement, l'entrée au cloître apparaît comme un abandon de soi au silence et un effacement devant la voix divine. C'est en effet le choix de Mina Darville, l'amie et confidente d'Angéline, amoureuse de Charles de Montbrun, que de « céd[er] à l'appel de l'évasion verticale<sup>164</sup> » ; sa voix lucide et narquoise (Mina signe plus de la moitié des lettres de la partie épistolaire du roman) s'éteint avec le début de son noviciat chez les Ursulines de Québec. Angéline fait exactement l'inverse en s'enracinant et en persistant dans l'écriture de son journal. Tout en adoptant une posture construite sur un langage catholique dont elle hérite, Angéline se démarque des personnages féminins qui l'entourent et dont les choix montrent différents modes d'une soumission au dogme. Elle insère dans son propre texte l'idée du territoire canadien comme espace d'écriture, idée ayant aussi contribué à la rédaction de la

---

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>162</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*, p. 10.

<sup>163</sup> *Ibid.*

<sup>164</sup> André Brochu cité par Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*, p. 15.

*Relation de 1654* en fournissant un lieu propice à la construction du statut de sujet écrivain.

## 2.1 Écrire le deuil du patriarche

L'écriture de soi pour Angéline est subséquente à un deuil et sert d'exutoire à la douleur de la perte. Cette douleur, qui concerne les voix autoritaires disparues de Charles de Montbrun et de Maurice, ne peut se conjuguer avec la foi catholique puisqu'elle trahit un doute quant au dogme de la vie éternelle. Angéline manifeste en tant que sujet de l'écriture une douleur à la limite du scepticisme : « *Je crois à la communion des saints, je crois à la résurrection de la chair, je crois à la vie éternelle. Je crois, mais ces ténèbres qui couvrent l'autre vie sont bien profondes [nous soulignons]<sup>165</sup> », écrit-elle. Angéline considère la possibilité de la vie éternelle, et adopte une posture de doute qui lui permet de continuer à écrire. Le domaine de Valriant au temps de Charles est maintes fois qualifié de « paradis<sup>166</sup> » ou comparé au jardin d'Éden ; la jeune femme y demeure alors objet aux yeux des autres personnages, « fleur des champs<sup>167</sup> ». Dans cet espace se recréent autour du patriarche certaines exigences implicites du dogme catholique. Sa voix paraît en effet omniprésente, et son domaine est uniquement ouvert à une minorité de méritants choisis par lui<sup>168</sup>. En outre, les personnages qui entrent dans son domaine doivent se transformer en intégrant ses valeurs. Mina, épistolière s'exprimant sans ambages, écrit après quelque temps à Valriant « voi[r] venir le jour où [elle se prendra] en*

---

<sup>165</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>168</sup> Mina écrit à Maurice qui vient de faire sa demande à Angéline : « Si tu ne lui convenais pas ou à peu près, il t'aurait tenu à distance comme il l'a fait pour tant d'autres. » *Ibid.*, p. 37.

horreur<sup>169</sup> » à force de voir sa voix jugée et englobée par celui que Patricia Smart appelle le « Père-censeur<sup>170</sup> » : « vous le savez, on cesse de s'aimer si personne ne nous aime<sup>171</sup> », confie-t-elle à son amie Emma S... Smart souligne qu'elle voit dans « [c]ette lutte de Mina contre Valriant [...] une lutte contre les valeurs de renonciation prêchées par l'Église<sup>172</sup> ». Pour Angéline, qui se fond dans le Valriant de la première partie du roman comme dans un espace porteur de félicité, le doute quant au Paradis chrétien de l'après-vie permet de se questionner sur sa volonté d'accéder après sa mort à un espace construit de la même manière, autour d'une voix autoritaire.

Les « Feuilles détachées » naissent d'un doute persistant et vécu comme coupable et douloureux, qui engage à prendre la plume. La performance par Angéline de son scepticisme fournit un objet au texte intime et une opportunité de s'exprimer en contournant les exigences implicites du dogme. Les doutes d'Angéline apparaissent évidents lorsqu'elle raconte la mort de sa mère, dont elle ne parle en outre que brièvement et avec peu de détails :

[J]e pensais à ce que mon père me contait du formidable effroi que ma mère ressentit lorsqu'elle se vit, toute jeune et toute vive, entre les mains de la mort. Son amour, son bonheur lui pesait comme un remords. « J'ai été trop heureuse, disait-elle en pleurant, le ciel n'est pas pour ceux-là.<sup>173</sup> »

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>170</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>171</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>172</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>173</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 154.

L'impact de ces paroles est d'autant plus grand que ce sont les seules qui sont prêtées à la mère d'Angéline, dont d'ailleurs on ne connaît pas le nom, et à qui sa fille « ne ressemble pas du tout<sup>174</sup> ». C'est de son doute et de sa douleur que naissent ses premières et dernières paroles. Le bonheur englobant de la première partie du roman apparaît comme un obstacle à l'expression de soi, et Angéline remarque d'ailleurs « n'avoir rien écrit alors que [sa] vie ressemblait à ces délicieuses journées de printemps, où l'air est si frais, la verdure si tendre, la lumière si pure<sup>175</sup> ». Flotte autour dudit bonheur une aura inquiétante ; si Mina écrit qu'Angéline, qu'elle « trouve trop belle, trop charmante, trop heureuse, trop aimée<sup>176</sup> » lui « inspire une pitié qui ne peut se dire<sup>177</sup> », c'est qu'en épistolière qui tient à sa voix, elle voit Angéline comme la femme-objet que fait d'elle cet amour idéalisant. Elle met d'ailleurs Maurice en garde contre ses propres sentiments :

Je connais beaucoup de jeunes filles, mais entre elles et Angéline il n'y a pas de comparaison possible. Ce qu'elle vaut, je le sais bien mieux que toi. Son éclatante beauté éblouit trop tes pauvres yeux. Tu ne vois pas la beauté de son âme, et pourtant c'est celle-là qu'il faut aimer.<sup>178</sup>

La « beauté de son âme », aux temps du règne de Charles de Montbrun, prend les allures d'une innocence extrême, d'une candeur qui rapproche Angéline, ignorante des choses de l'amour et du monde, des premiers êtres humains des mythes chrétiens. Le patriarche entretient cette innocence, assenant à son jeune rival : « [Angéline] est

---

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>177</sup> *Ibid.*

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 37.

une enfant, et je désire beaucoup qu'elle reste enfant aussi longtemps que possible<sup>179</sup> », refusant ainsi d'autoriser le mariage de sa fille avant plusieurs années.

Du vivant de Charles de Montbrun, le domaine de Valriant est construit comme une « miniature<sup>180</sup> », écrit Lucie Robert, un lieu utopique dans lequel Angéline vit en la présence de son père « un peu comme les saints vivent en Dieu<sup>181</sup> ». La diariste écrit en effet :

[J]e l'ai aimé autant que je pouvais aimer. Dans quelle délicieuse union nous vivions ensemble! Rien ne me coûtait pour lui plaire; mais je savais que les froissements involontaires sont inévitables, et pour en effacer toute trace, rarement je le quittais le soir, sans lui demander pardon.<sup>182</sup>

Nous avons mentionné que Charles de Montbrun revêt, dans l'univers clos de Valriant, certaines caractéristiques divines. En effet, de son vivant, sa voix autoritaire tient lieu de Verbe incarné pour Angéline qui ne peut, en sa présence, que s'effacer. Elle va jusqu'à lui demander le pardon des froissements du jour, comme à un Dieu auquel elle confesserait ses péchés. Après sa mort, elle adresse ses prières à Charles de Montbrun en lui octroyant un pouvoir transcendant de pardon et de consolation : « Mon père, m'entendez-vous quand je vous parle ? Dans vos bras, il me semble que j'oublierais mon malheur<sup>183</sup> », écrit-elle. Elle demande à Dieu la permission de hisser son amour pour son père au rang du sacré, et de déifier celui-ci, amalgamant ainsi le bonheur insouciant de la première partie du roman aux jours du Paradis terrestre :

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>180</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 1. L'idée de « miniaturisation » est de Maurice Lemire.

<sup>181</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 89.

Ô maître du sacrifice sanglant ! Je vous ai compris. Vous voulez que les idoles tombent en poudre devant vous. Mais ne suis-je pas assez malheureuse ? N'ai-je pas assez souffert ? Oh ! Laissez-moi l'aimer dans les larmes, dans la douleur. Ne commandez pas l'impossible sacrifice, ou plutôt, Seigneur tout-puissant, Sauveur de l'homme tout entier, ce sentiment où j'avais tout mis, sanctifiez-le, qu'il s'élève en haut comme la flamme, et n'y laissez rien qui soit *du domaine de la mort*.<sup>184</sup>

La disparition de celui dont l'omniprésence faisait du domaine une « miniature<sup>185</sup> » constamment comparée dans le texte au paradis terrestre se fait sentir comme définitive, Angéline ne croyant pas pouvoir retrouver après sa mort une telle félicité. La jeune femme, à partir de ce moment, comprend le divin comme étant loin d'elle, « bien haut, bien loin<sup>186</sup> », et se dit elle-même « une pauvre créature<sup>187</sup> » pour qui il demeure inaccessible dans la vie temporelle. Angéline en effet exclut de sa pensée la possibilité d'entretenir un lien avec le divin hors de la voie de la renonciation totale au temporel. De là vient son sentiment de culpabilité, puisque l'écriture de soi est montrée comme un attachement à la terre.

Par la mise en scène de ses doutes sur des éléments essentiels du dogme catholique, Angéline dramatise sa propre prise de parole. Elle fait mine d'hésiter, mais préfère toujours l'écriture au silence, la terre au ciel. Son attitude, cantonnant Dieu dans les cieux et l'après-vie, s'oppose entièrement à celle de Marie de l'Incarnation accueillant Jésus comme son « Époux<sup>188</sup> », recevant de lui « des caresses<sup>189</sup> ».

---

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>185</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*, p. 2.

<sup>186</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>187</sup> *Ibid.*

<sup>188</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 85.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 82.

L'ursuline entretient un dialogue quotidien et perpétuel avec son « Bien-Aimé<sup>190</sup> », ce qui lui permet d'amalgamer sa foi et son acte d'écriture. Loin de la douleur de l'incertitude et de celle du marchandage avec Dieu, Marie de l'Incarnation exulte puisque l'objet de sa foi l'accompagne au quotidien :

[L]'âme dit [à l'Esprit de Dieu] : « Mon Bien-Aimé, vous êtes ravissant. Vous me poursuivez sans cesse. Il semble que vous n'ayez que moi à aimer et à pourvoir. » Et lors, comme il se plaît infiniment à ce que l'âme, poussée par lui-même, lui dit, il redouble ses divins excès, de sorte que c'est une source inépuisable qui, sans finir, se va dégorgeant en l'âme, qui est un ruisseau qui, semblablement sans fin, recoule dans sa divine source pour s'y perdre, en sorte qu'elle-même semble être son Bien-Aimé, dans les rapports d'esprit à esprit.<sup>191</sup>

Elle se représente communiquant avec l'esprit de Dieu avec un naturel désarmant. Si elle décrit avec douleur ses « faiblesses<sup>192</sup> » et détaille ses pratiques de mortification, il demeure que le texte de son autobiographie spirituelle est porteur d'une certitude constante, d'une foi à toute épreuve qui laisse l'autrice confiante en sa propre vocation et en son accession à la vie éternelle. La mise en texte de cette certitude la pousse à présenter Dieu comme prenant un rôle actif dans l'écriture. Son bien-aimé, écrit-elle, intervient dans le texte puisqu'il donne à l'autrice les moyens de s'exprimer. En tant que sujet, cette dernière met ainsi en place une dynamique de négociation qui lui permet de se mettre de l'avant<sup>193</sup>. En se représentant elle-même comme investie de pouvoirs divins, elle légitime son texte en le rapprochant de la parole divine. Angéline, à qui les doutes face au dogme catholique donnent l'occasion de prendre la parole, résiste à adopter cette rhétorique proche de la mystique. La doxa de son

---

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 91

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>193</sup> Sur le mysticisme, voir chapitre 3.



époque l'engage à cantonner le divin dans les cieux lointains et l'après-vie plutôt que de chercher à voir ses effets sur le monde temporel.

En effet, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'impression d'un Dieu agissant s'éloigne pour laisser sa place à la voix du clergé. La communauté de religion, toujours forte, se fait l'outil du nationalisme. Dans ses travaux sur l'ultramontanisme, Nadia Fahmy-Eid identifie des effets de cette idéologie sur l'organisation sociale et politique au Canada français. Elle écrit :

En considérant le clergé québécois de cette période, on se trouve en présence d'un groupe social dont les attaches historiques autant que la vision du monde (les deux étant d'ailleurs étroitement liées) relèvent d'un type de société antérieur à celui qu'instaure progressivement le mode de production capitaliste [...]. Cependant [...] en attendant que l'implantation définitive du capitalisme industriel se réalise pleinement, laissant face à face sur l'échiquier social les deux classes fondamentales que constituent la bourgeoisie et le prolétariat, le clergé québécois continue à représenter au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle un groupe social qui s'insère dans la dynamique des rapports sociaux [...]. Or c'est ce type spécifique de groupe social dont l'idéologie ultramontaine a exprimé, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les valeurs et les objectifs – soit les intérêts – tant au niveau politique que social et religieux.<sup>194</sup>

Le fait que le clergé comme groupe social s'adonne à un projet de défense de sa propre importance fait de la foi un outil politique. Le discours du dogme semble mettre à distance le divin en lui reconnaissant un pouvoir presque uniquement eschatologique<sup>195</sup>. C'est d'un « dualisme chrétien plaçant Dieu hors d'un monde

---

<sup>194</sup> Nadia Fahmy-Eid, *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, coll. « Histoire », 1978, p. 16.

<sup>195</sup> Voir Vincent Lambert, « Du spirituel dans la littérature québécoise et dans l'antycléricalisme en particulier », *Mens*, vol. 15, n<sup>o</sup> 2, 2015, p. 85-116.

désenchanté<sup>196</sup> », comme le décrit Vincent Lambert, que naît le dilemme d'Angéline : « [l]e dogme clérical aurait [...] entravé la fonction même du religieux – relier absolument – en niant qu'une révélation terrestre fût possible<sup>197</sup> ». Angéline interprète comme un dilemme le rapport de la foi avec la mise de l'avant de soi. Elle voit en le modèle du sujet mystique et en celui de l'héroïne catholique des contradictions qui engendrent son propre texte par les interrogations qu'elles suscitent. Elle écrit sa volonté de correspondre au modèle que représente Marie de l'Incarnation, sujet qui fait mine de s'effacer et est à la fois associé à l'héroïsme du projet de la Nouvelle-France et à l'idéal du sacrifice de soi. Angéline se retrouve pourtant dans une position problématique puisqu'elle a vécu, du temps du vivant de son père, une époque perçue comme paradisiaque et englobante, associée aux jours de l'Éden, et dans laquelle elle demeurait muette. La question qui se pose est donc de savoir si elle décide de s'abandonner à nouveau, à une autorité semblable. À la mort du maître des lieux, la voix envahissante s'éteint, laissant Angéline face à l'évidence d'un vide discursif à emplir et à l'opportunité de sortir de son statut d'objet. La diariste raconte, dans une entrée datée du 20 mai, les moments qui ont suivi la mort de son père :

En reprenant connaissance, je me trouvais couchée sur l'herbe. Je vis Maurice penché sur moi, et je sentais ses larmes couler sur mon visage. Le curé de Valriant me dit alors : « Ma fille, regardez le ciel. »  
*Ma fille...* ce mot, que mon père ne dirait plus jamais, me fut cruel à entendre. Et me tournant vers la terre je pleurai.<sup>198</sup>

Angéline souligne qu'elle ne souhaite plus être appelée « *[m]a fille* », ce qui renvoie à la fois à l'hésitation devant la possibilité d'appartenir à une autorité surplombante et au questionnement sur la soumission voulue par le dogme catholique. Elle préfère ici

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>198</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 96.

la terre au ciel, malgré l'invitation explicite du curé à s'abandonner à la consolation divine. La douleur de la perte devient prétexte à une prise de parole à la première personne.

Tout se passe comme si Angéline appelait de ses vœux le renoncement absolu à la terre. Elle disserte sur son grand regret de ne pas arriver à substituer à sa propre voix la voix autoritaire divine, qui remplacerait efficacement celle de Charles de Montbrun : « Ô mon Dieu, votre grâce me préparait au plus terrible des sacrifices. C'est ma faute, ma très grande faute, si l'éclatante lumière, qui se levait dans mon âme, n'a pas été croissant jusqu'à ce jour<sup>199</sup> », écrit-elle. En insistant sur sa volonté de correspondre aux idéaux catholiques, Angéline construit pourtant une parole féminine qui refuse de se soustraire au dogme. Elle outrepassé ainsi la contradiction qui consiste à écrire tout en s'effaçant soi-même, et qui semble inévitable à une époque où les textes féminins sont soit reconnus comme extraordinaires, soit maintenus dans l'ombre.

## 2.2 La construction d'un destin singulier

Ce qui a été décrit par Patricia Smart comme la « chute<sup>200</sup> » d'Angéline dans l'écriture prend donc forme en une appropriation par la jeune femme, qui vivait auparavant « en<sup>201</sup> » son père, du pouvoir énonciatif. Angéline crée, parmi les personnages féminins qui l'entourent, un destin hors du commun qui est celui d'écrire

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>200</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, *op. cit.*, p. 76.

<sup>201</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 16.

de manière indépendante, dans un espace qui lui appartient. Si Conan, comme l'a fait remarquer Bourbonnais, parsème son texte de citations et de paraphrases, elle y met aussi une pléthore d'alternarrés<sup>202</sup>, concept que Gerald Prince définit comme « tous les événements qui *n'ont pas lieu* mais que le récit désigne cependant (sur un mode hypothétique ou négatif)<sup>203</sup> ». Dans *Angéline de Montbrun*, ceux-ci prennent la forme d'un nombre de destins alternatifs que Conan imagine pour Angéline : ils s'incarnent en différents personnages, solitaires pour la plupart, tous présentés à travers leur rapport à l'écrit. Ces personnages paraissent semés dans le roman comme autant de doubles permettant de mettre en relief les choix que fait la diariste. Lucie Robert a remarqué l'alternarré le plus important pour l'évolution d'Angéline comme étant représenté par le personnage historique d'Hermine Frémont, dite la Fleur du Carmel, autrice de « la première autobiographie (au sens moderne) publiée au Québec<sup>204</sup> ». Le contact avec Frémont, « [s]ainte *et* écrivaine<sup>205</sup> », laisse la jeune femme soulagée, en paix avec « mille pensées tristes et douces<sup>206</sup> », et permet à Angéline de faire la paix avec sa volonté d'écrire. Un peu avant sa visite à Frémont, elle raconte d'ailleurs un épisode qui, selon Robert, est « le premier où elle se pose comme le sujet d'une écriture qui pourrait dépasser l'auto-écriture, s'adresser à un public ou simplement être lue par quelqu'un d'autre<sup>207</sup> ». Robert remarque qu'en parlant de l'historien François-Xavier Garneau, la diariste adopte un ton élogieux qui montre qu'elle tente

---

<sup>202</sup> Gerald Prince, « L'alternarré », *Strumenti Critici*, 1989, n° 60, p. 223.

<sup>203</sup> Il poursuit : « Celui-ci comporte donc des expressions aléthiques de virtualité (inaccomplie) ou d'impossibilité [...] des expressions déontiques d'interdiction (respectée), des expressions épistémiques d'ignorance, des expressions ontologiques de non-être, des mondes purement imaginés, souhaités, intentionnels, des vœux non exaucés, des croyances injustifiées, des espoirs trompés, des tentatives qui échouent, de faux calculs, des erreurs, et ainsi de suite. » *Ibid.*, p. 225-226.

<sup>204</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 11.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>206</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 180.

<sup>207</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 15.

de convaincre. Elle exhibe ses valeurs patriotiques, ce qui confirme sa conscience d'un potentiel lectorat. Si le deuil du père permet à Angéline de prendre la parole pour exprimer sa douleur, la mention de Garneau, sous couvert de rendre hommage à un grand disparu, donne à Angéline une occasion de déborder de la sphère du privé. Robert évoque la possibilité que l'objet de la discussion avec Frémont, qui suit de près dans le récit l'apologie de Garneau et le débordement de l'intime, soit plus littéraire que religieux. C'est après cette visite qu'Angéline, sereine, écrit à Maurice : « Cette résolution de ne pas vous recevoir, vous pouvez me la rendre encore plus difficile, encore plus douloureuse à tenir, mais vous ne la changerez pas<sup>208</sup> ». Elle préserve ainsi son espace d'écriture en s'assurant qu'en demeure exclus le personnage masculin qui tente de s'y introduire de force. Fleur du Carmel offre en effet à sa visiteuse l'expérience d'un espace reclus et empreint de sérénité qui, en outre, est son espace d'écriture. Angéline repart de Saint-Hyacinthe avec l'envie de retrouver un espace propice à l'expression de la subjectivité et de l'émotion : « Oui, je suis heureuse d'avoir été là. J'en ai emporté une force, une lumière, un parfum, j'espère y avoir compris le but de la vie. [...] C'est avec un grand regret que j'ai quitté ma chambre où d'autres âmes faibles sont venues chercher la force<sup>209</sup> », écrit-elle. La rencontre avec Fleur du Carmel n'encourage pas Angéline, selon toute vraisemblance, à « tout sacrifier<sup>210</sup> » à Dieu, pas plus qu'elle ne la fait culpabiliser en ce qui concerne son projet d'écriture. Elle lui donne plutôt un appui sous la forme de l'expérience d'un espace propice à la solidarité féminine et à l'expression de soi.

---

<sup>208</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 184.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>210</sup> Maïr Verthuy avance : « L'une dans sa solitude, l'autre dans son cloître, les deux amies réussissent à mener une vie utile, accèdent enfin à l'existence. Elles n'ont pas « tout sacrifié » ; elles n'ont rien sacrifié, car elles n'avaient rien. » Dans « Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan », *op. cit.*, p. 34.

Si le personnage de Frémont contribue à faire préserver son espace d'écriture à Angéline, il est compensé par un autre des alternarrés, modèle de passivité et d'effacement de soi, qui encourage Angéline à suivre son exemple. Il s'agit de Véronique Désileux, vieille dévote dont l'« affreuse laideur<sup>211</sup> », handicap insurmontable dans le récit, provoque son retrait du monde. Cette dernière ne s'impose dans le récit qu'à travers son amour pour Dieu et sa reconnaissance pour Charles de Montbrun, dont la bienveillance lui fait momentanément oublier la « terrible vérité<sup>212</sup> ». Elle écrit sa déception face au monde temporel et décrit le « bonheur qui ne fini[t] jamais<sup>213</sup> » qu'elle entrevoit dans la potentialité de la vie éternelle. En outre, elle ne manque pas de conseiller par lettre à Angéline défigurée d'essayer de « voir le néant de ce qui passe comme on le voit en face de la mort<sup>214</sup> ». Ses lectures mêmes<sup>215</sup> et ses propres déclarations font état d'une immersion d'elle-même dans l'amour de Dieu, prolongé par son amour pour Charles de Montbrun qui l'aide à survivre avec condescendance. Désileux fond sa propre voix dans celle, autoritaire et omniprésente, du père sauveur, à l'image d'une Angéline qui résolument choisirait le ciel et la consolation divine. Les « ténèbres qui couvrent l'autre vie<sup>216</sup> », que la dévote suggère d'accueillir, sont précisément celles que la jeune de Montbrun redoute. Cette dernière n'adhère pas au mode de pensée de Désileux, qui se tourne résolument vers le ciel et méprise les attaches terrestres.

---

<sup>211</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>215</sup> Elle lit « Tout pour Jésus », qu'Angéline emporte lors de sa visite aux Aulnets, et dont la jeune de Montbrun ne retient qu'une page ayant pour objet la vacuité de la vie et des mots humains en face de la parole divine. *Ibid.*, p. 113-114.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 159.

Angéline résiste également au discours culpabilisant du Père S..., prêtre aussi adorateur de Charles de Montbrun que Désileux, qui lui écrit : « Vous dites que la consolation ne fera jamais qu'effleurer votre cœur ; vous dites qu'il n'y a plus de paix pour vous. Mon enfant, la consolation vous presse de toutes parts puisque vous êtes chrétienne<sup>217</sup> ». Après la lecture de cette missive, Angéline tentera de ne plus ouvrir son journal et brûlera les lettres et le portrait de Maurice. Elle reviendra pourtant à l'écriture, non sans s'en culpabiliser ; « [c]'est un grand malheur d'avoir laissé ma volonté s'affaiblir<sup>218</sup> », écrit-elle. Après cette entrée, datée du 22 octobre, où elle dit vouloir fortifier sa volonté afin d'atteindre un renoncement qu'elle espère apaisant, Angéline part pour quinze jours à Saint-Hyacinthe, où elle rencontre Frémont. Les entrées qui suivent cette rencontre la montrent renouvelant son attachement à la terre, à la fois par la sérénité qu'elle trouve dans le contact avec son domaine de Valriant et par la lettre de rupture définitive qu'elle adresse à Maurice. Angéline montre ainsi qu'elle a fait son choix et s'engage dans la voie défrichée par Frémont, s'enracinant pourtant contrairement à son modèle dans un espace d'écriture laïc, qui demeure terrestre.

Angéline choisit ainsi en Fleur du Carmel et en François-Xavier Garneau des modèles qui lui permettent d'ancrer sa voix dans son histoire. Lucie Robert associe à ces deux personnages l'émergence de l'écriture biographique au Québec, l'un à cause de sa participation à la glorification de certains héros canadiens-français dans son *Histoire du Canada*, l'autre de par son statut d'autobiographe avant la lettre. Elle fait voir que cette émergence, qu'elle situe vers 1845<sup>219</sup>, va de pair avec la mise en valeur d'une

---

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>219</sup> Lucie Robert, « À la recherche de "l'Église des premiers temps" : formes médiévales, classiques et romantiques dans les "Vies" au Québec au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 210.

forme d'individualité qui passe, au sein de l'Église catholique, par les textes des vies de saint.e.s. Elle précise :

[L]à plus rapidement que dans la sphère laïque, apparaît l'idée d'une exemplarité spécifiquement nationale. Il ne s'agit plus ici de représenter la collectivité en tant que regroupement de personnes, mais bien de choisir, parmi les membres de cette collectivité, ceux et celles qui en représentent les valeurs fondamentales et de donner à cette exemplarité une profondeur historique.<sup>220</sup>

Dans les *Relations* des Jésuites, le héros se faisait allégorie de la collectivité même ; dans la *Vie*, le héros apparaît plutôt comme exemplaire au sein de sa collectivité, porteur des valeurs de celle-ci<sup>221</sup>. Angéline est influencée dans sa prise de parole par l'idéal d'une histoire du Québec dans laquelle la foi catholique tient une place de choix mais où l'effacement de soi n'est pas une nécessité ; l'abnégation pourrait même, en effet, nuire à son projet de quête des valeurs exemplaires de la nation. L'écriture de soi, pour elle qui adopte Garneau pour modèle, ne peut plus aller de pair avec l'obéissance performée au dogme catholique. En effet, sa prise de parole est plus associée à un questionnement face aux impératifs religieux qui l'ont formée que liée à son parcours spirituel comme l'était celle de Marie de l'Incarnation. Conan révisé l'histoire et les codes de l'écriture féminine, et utilise le tout pour investir l'espace patriarcal par la voix d'Angéline. L'autrice, pour mettre en place un questionnement qui oppose au projet d'écriture de soi une exigence catholique d'humilité, met en valeur une histoire dans laquelle l'action individuelle est justifiée par le projet de *nouvelle nation chrétienne*.

---

<sup>220</sup> *Ibid.*

<sup>221</sup> Robert souligne que le dogme catholique y encourage chez les femmes un « être » plutôt qu'un « agir », la culture de certains caractères immanquablement passifs. Dans « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *op. cit.*, p. 444.



### 2.3 S'imposer par son parcours intellectuel

Angéline étant aux prises avec un espace social dans lequel la voix féminine est tue, envahie, elle doit créer une place dans cet espace surchargé de voix autoritaires (celle de Dieu se superposant à celle du père puis à celle de Maurice). Angéline partage dans son journal son parcours intellectuel, qui s'amorce avec la mort de Charles de Montbrun. Le récit de ce parcours, qui mène au développement d'une écriture indépendante, passe outre sa quête de modèles, par le détail de ses lectures. En effet, elle explique qu'elle a pris l'habitude de « faire lire<sup>222</sup> » ; « je m'en tiens surtout aux livres de religion et d'histoire<sup>223</sup> », précise-t-elle. L'acte de lecture est passif, puisque, quand elle s'essaie à lire elle-même, elle s'« arrête trop souvent<sup>224</sup> ». Pourtant, le corpus constitué par ces textes met en place le parcours intellectuel d'Angéline, qui se défait de ses études d'enfant (dont elle retrouve les traces écrites et dont elle dit s'être acquittée parce qu'elle « craignai[t] tant<sup>225</sup> » son père) pour choisir son propre bagage intellectuel. En outre, note Nicole Bourbonnais, la diversité des textes cités par Angéline est bien plus grande que ce qu'elle mentionne : « si les citations édifiantes foisonnent, elles cèdent souvent la place aux textes profanes de toutes sortes qui portent sur l'amour, la nature, la chevalerie, le temps qui passe<sup>226</sup> ». Ce camouflage performé de l'étendue de sa propre culture littéraire laisse paraître un ethos de l'humilité historiquement associé à l'écriture féminine de soi, et qui n'est pas sans marquer également la *Relation de 1654*.

---

<sup>222</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 161.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>226</sup> Nicole Bourbonnais, « *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan : œuvre palimpseste », *op. cit.*, p. 82.

À l'instar de Patricia Smart et de Chantal Théry, Amandine Bonesso remarque en effet dans le texte de Marie de l'Incarnation le récit, tissé dans le texte mystique, de la construction de son statut d'intellectuelle, et la mise en valeur prudente de détails sur son expérience de « lectrice et [d']écrivaine<sup>227</sup> ». Si la narratrice insiste à plusieurs moments de son récit sur sa difficulté à s'adonner à des activités intellectuelles, son texte permet de remarquer que l'ursuline a certainement « beaucoup plus lu qu'elle ne le dit<sup>228</sup> ». Marie de l'Incarnation se plaint de sa propre incapacité à lire et justifie l'écriture par la demande de son confesseur, se présentant ainsi elle-même comme une personne qui ressent plus qu'elle ne réfléchit. Bonesso écrit :

[L]a concentration requise par la lecture représentait une privation spirituelle qui engendrait un sentiment de culpabilité. [...] Tout en considérant la lecture comme une « sainte occupation » (R 259), la religieuse insiste sur son impossibilité en attribuant la responsabilité à Dieu, maître inexorable de son esprit.<sup>229</sup>

Bonesso avance que Marie de l'Incarnation se présente comme sujet de la « *lectio divina*<sup>230</sup> », un mode de lecture « qui remonte à la tradition monastique médiévale<sup>231</sup> » et qui consiste à s'appropriier le texte par « une lecture qui dépasse le sens partagé de décodage mécanique, car elle se fait plus par le cœur ou par le fond de l'âme que par les facultés cognitives<sup>232</sup> ». Elle remarque aussi pourtant dans la *Relation* des traces des nombreuses lectures de l'autrice, arguant que le texte « foisonne en citations bibliques de mémoire ou littérales<sup>233</sup> ». La représentation de la *lectio divina* apparaît

---

<sup>227</sup> Amandine Bonesso, *op. cit.*, p. 128.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>231</sup> *Ibid.*

<sup>232</sup> *Ibid.*

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 121.

comme une stratégie permettant d'intégrer le récit du parcours intellectuel de l'autrice dans celui de son parcours spirituel. En rendant ces deux récits dépendants l'un de l'autre, Marie de l'Incarnation résout en partie les contradictions inhérentes à son statut de « sujet inspiré<sup>234</sup> ».

Angéline, si elle n'est pas inspirée au sens où l'est Marie de l'Incarnation, est toutefois modelée par la voix de son père jusqu'à la mort de ce dernier. Lorsqu'elle accède au statut de sujet, elle relate son propre parcours intellectuel. Elle y parvient en mettant en évidence sa connaissance de son histoire littéraire. Cela lui permet de déconstruire le statut d'objet qui lui est attribué par les discours de ses proches dans la première partie du roman. Quand Charles disparaît, Angéline s'approprie son bagage intellectuel en y sélectionnant ce qu'elle veut garder des études entamées aux côtés de son père. Le fait que la voix du père soit reléguée dans les cieux rend possible cette prise en charge. Le parcours intellectuel d'Angéline se forme donc de pair avec son questionnement spirituel ; l'autorité du père se superpose à l'autorité divine, mais nécessite d'être relayée par Angéline pour exister dans le texte. La diariste se représente elle-même en négociation avec les voix autoritaires, et suggère à maintes reprises que la rédaction de son texte va à l'encontre des attentes de ces voix, assumant ainsi la responsabilité de son projet littéraire. Elle prend acte des limites ayant forgé le langage des écrivaines dans l'histoire littéraire, construisant la nécessité d'une légitimation qui prend forme chez Marie de l'Incarnation dans l'adoption du statut de « sujet inspiré<sup>235</sup> ». Angéline résiste pourtant à adopter ce mode d'énonciation.

---

<sup>234</sup> Jean-Pierre Albert cité par Alessandra Ferraro, *op. cit.*, p. 65.

<sup>235</sup> *Ibid.*

Pour Marie de l'Incarnation, la performance de l'inspiration divine contribue à légitimer la prise de parole de l'autrice. Ce statut permet également la mise en scène d'une communication d'égal à égal avec Jésus<sup>236</sup>. Celle-ci est décrite comme étant d'ordre amoureux, incontrôlable car déclenchée par la passion, ce qui permet de camoufler les marques du parcours intellectuel de l'ursuline et sa connaissance des textes mystiques qui la précèdent. L'érotisme inhérent au texte de la *Relation* permet en outre de réévaluer l'importance qu'y prend le discours du sacrifice. Marie de l'Incarnation décrit l'urgence qu'elle ressent d'investir des terres inconnues, puis son expérience de colonisation, comme les étapes d'un accomplissement de soi qui implique de « se consomm[er] pour les intérêts de [s]on céleste et divin Époux<sup>237</sup> » ; pourtant en se donnant à son « amant divin<sup>238</sup> », elle reçoit aussi, et s'en vante. Elle en vient à ne plus chercher à souffrir pour gagner son ciel, comme l'y encourage le dogme catholique. Sa souffrance performée est déjà récompensée dans le monde temporel. Son dévouement au Verbe incarné lui vaut, écrit-elle,

des touches divines et des pénétrations de lui en moi et d'une façon admirable de retours réciproques de moi en lui, de sorte que n'étant plus moi, je demeurai lui par intimité d'amour et d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue lui [...].<sup>239</sup>

Elle devient elle-même divine, en s'abandonnant en apparence à la conduite de son « Époux<sup>240</sup> ». En outre, elle martèle que c'est Jésus lui-même qui « ne lui perme[t]

---

<sup>236</sup> Communication décrite, encore une fois, dans le pur pathos, en camouflant les marques de son parcours intellectuel, sa connaissance des textes mystiques et bibliques.

<sup>237</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 130.

<sup>238</sup> Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>239</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 77.

<sup>240</sup> *Ibid.*, p. 9.

pas de [se] taire<sup>241</sup> » ; l'écriture est commandée par son époux, déclenchée par la relation avec lui. L'autrice se protège ainsi de tout soupçon d'orgueil, mais protège aussi son texte des potentielles interventions extérieures ou des jugements, puisqu'étant d'origine divine il se légitime lui-même. C'est donc par un discours performatif du sacrifice de soi doublé d'un érotisme permettant d'amener la scriptrice au niveau du divin qu'elle arrive à conjuguer ensemble écriture de soi et abandon à Dieu.

Dans le texte d'Angéline, l'écriture de soi demeure en relation conflictuelle avec l'exigence catholique implicite d'effacer la subjectivité. Ce conflit ne trouve pas de résolution dans le roman, et Conan laisse dans l'ombre la persistance ou l'abandon de l'écriture par Angéline. Cette fin ouverte permet pourtant de laisser croire à la survivance du projet littéraire, puisque la diariste finit par repousser son ex-fiancé dans une lettre d'un optimisme énigmatique : « Mon ami, vous le savez, l'arbre dépouillé tient toujours à la terre [...]. Je vous en prie, ne vous mettez pas en peine de mon avenir<sup>242</sup> ». Angéline réitère son refus de rencontrer Maurice, voix autoritaire qui tente de s'insérer dans son espace littéraire. Elle privilégie donc son projet d'écriture, d'une part en insistant sur son attachement à la terre, et d'autre part en manifestant une confiance en sa propre voix, son indépendance et son avenir. Sa valorisation de l'histoire littéraire des femmes laisse paraître la volonté de s'y inscrire, et de se faire charnière entre une littérature féminine des origines, construite autour de topoï et de modes d'énonciation conditionnés par l'espace fondateur de la Nouvelle-France, et un avenir littéraire qui poursuit un questionnement sur les conditions d'accession au statut de sujet.

---

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>242</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 185-186.

La lettre à Maurice suit de près, en effet, les épisodes du journal d'Angéline dans lesquels elle choisit des modèles qui lui permettent de fournir des appuis à la problématisation des rapports entre son statut de sujet et sa foi. Angéline elle-même, semble dire Conan, peut écrire ou arrêter d'écrire ; mais elle prend une place dans l'histoire littéraire des femmes au Canada français, et le questionnement qu'elle amorce quant au langage catholique et à la disponibilité d'un espace littéraire féminin appelle une suite. De la même manière que Marie de l'Incarnation, qui utilise un langage catholique pour se représenter comme l'égale de Dieu, Angéline s'approprie son parcours intellectuel et fournit ainsi un appui à l'affirmation de son statut de sujet.

Le parcours intellectuel d'Angéline ne peut finalement qu'exclure Maurice. Ce dernier représenterait une nouvelle voix autoritaire et le « Québec nouveau<sup>243</sup> » trop loin des valeurs sur lesquelles Angéline construit son projet d'écriture. Surtout, sa présence détruirait le manque et le deuil qui agissent comme source et légitimation du journal d'Angéline. Maurice est une voix aérienne, émotive, se détournant de la baie de Gaspé « où Jacques Cartier prit possession du pays en y plantant la croix<sup>244</sup> » pour s'abandonner à son désir d'Angéline. En outre, il est toujours mobile, partageant son temps entre Québec, Valriant et la France. La diariste montre l'importance que prend son enracinement dans l'élaboration de son projet d'écriture, et ce projet est d'ailleurs amorcé dès le début de sa solitude. Angéline montre en rejetant Maurice une volonté de préserver les conditions de son accession au statut de sujet. Conan termine donc son roman en laissant à son personnage son indépendance, et appelle à une poursuite du relais de la parole féminine que met en valeur le roman *Angéline de Montbrun*. Le personnage-objet qu'est d'abord Angéline devient dépositaire d'un relais de la parole

---

<sup>243</sup> Maïr Verthuy, « Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan », *op. cit.*, p. 34.

<sup>244</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 29.

féminine canadienne française et sujet écrivain qui dépasse la contradiction consistant à « être et ne pas être<sup>245</sup> ».

L'abbé Casgrain, que d'aucun.e.s ont moqué pour son aveuglement face au potentiel subversif de l'œuvre, a écrit qu'on sortait du roman *Angéline de Montbrun* « comme d'une église, [...] les vêtements tout imprégnés d'encens<sup>246</sup> ». Le questionnement de la diariste, pourtant, naît du fait que son histoire et son langage, profondément catholiques, l'engagent à adopter un ethos qui lui paraît problématique. La conclusion du roman montre une Angéline en paix avec les tristes pensées qui ont présidé à l'écriture de son journal, reconnaissant ses origines dans l'ethos de l'humilité et du sacrifice de soi qui est celui de Marie de l'Incarnation, mais bien décidée à ne pas donner à Dieu la plus grande place dans son propre texte. Si le journal fictif ne confirme pas qu'Angéline persiste dans son projet d'écriture, le fait qu'elle demeure attachée à la terre, son espace d'écriture, le suggère. Le ciel, comme métaphore des voix autoritaires surplombantes, demeure toujours présent dans le texte d'Angéline en tant qu'alternative à l'expression de soi par l'écriture. C'est pourtant la scriptrice elle-même qui relaie ces voix et se représente en négociation avec elles, en questionnement par rapport aux conditions de construction de son statut de sujet écrivain. La foi catholique, *langage régulateur* à l'époque de Conan, est aussi le langage littéraire d'Angéline, puisque les exigences implicites de cette foi sont à la source de la volonté d'expression de soi qui préside à l'écriture des « Feuilles détachées ». L'accession d'Angéline au statut de sujet, sans éteindre sa foi, dépend d'une certaine mise à distance des impératifs religieux, d'une réflexion indépendante. Fine diariste, Angéline trouve ainsi en sa propre foi un outil essentiel à son projet d'écriture intime. La foi catholique permet donc l'écriture de soi, mais est

---

<sup>245</sup> Jean-Pierre Albert cité par Alessandra Ferraro, *op. cit.*, p. 65.

<sup>246</sup> Henri-Raymond Casgrain, « Étude sur *Angéline de Montbrun* », dans Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1884, p. 8.

problématisée par Conan puisqu'elle demeure pour la scriptrice une source de culpabilité et met des obstacles à l'expression de sa subjectivité. Dans *Angéline de Montbrun*, Conan dramatise donc les problèmes que posent le langage catholique et les codes contraignants imposés aux voix littéraires féminines à l'affirmation de soi comme sujet. Elle éclaire ainsi les conditions problématiques ayant encadré la reconnaissance de sujets écrivains dans l'histoire littéraire des femmes au Canada français, et à travers le personnage d'Angéline qui repousse progressivement toutes les voix autoritaires de son espace d'écriture, elle propose des pistes pour la construction d'un sujet féminin qui naîtrait autrement qu'en relation avec une autorité surplombante.



### CHAPITRE III

#### L'OBJET ET SON EFFACEMENT : LA MYSTIQUE COMME OUTIL D'EMANCIPATION

Il n'est plus personne qui m'aime  
aujourd'hui. [...] Je suis grave et abîmée  
dans des chagrins que nul n'a cure de percer.  
Mais je ne veux pas parler d'autrui. Peu  
m'importent les autres mortels.<sup>247</sup>

Mary Shelley

L'amalgame constitué par Charles, Maurice et Dieu, qu'Angéline fait objet de son journal intime, déclenche et justifie l'écriture de soi par son absence physique. Il se trouve ainsi considéré dans les « Feuilles détachées » comme pourrait l'être un objet mystique. Angéline aborde la figure d'autorité comme un être désiré dont l'absence physique légitime de manière passive le texte intime. Si donc Angéline jette les bases d'une manière de se faire sujet autrement qu'en faisant mine de se soumettre à une

---

<sup>247</sup> Mary Shelley, *Que les étoiles contemplent mes larmes : journal d'affliction*, Le Bouscat, Finitude, 2017, p. 40-41.

autorité surplombante, elle le fait en adoptant pour objets les représentants de cette autorité, dont l'absence lui laisse toutefois le champ libre. En outre, en adoptant un objet surplombant, le texte travaille à renverser le rapport de pouvoir à l'œuvre dans la première partie du roman. En devenant sujet, la scriptrice investit l'espace et travaille à en effacer les voix patriarcales qui lui fournissaient jusque-là un repère contre lequel se définir<sup>248</sup>.

### 3.1 L'absent comme caution

Dans le texte du journal d'Angéline apparaît un topos mystique qui consiste à adopter pour objet un être désiré dont la principale spécificité est d'être absent<sup>249</sup>. La construction du sujet écrivant dans les « Feuilles détachées », en passant par une conscience aiguë du corps et par la mise en texte d'une volonté de s'en détacher, met en place ce topos. L'écriture performe et actualise une relation amoureuse avec un être désiré qui est toujours physiquement inatteignable. De son vivant, Charles de Montbrun détenait déjà un pouvoir divin, celui de la création et de la procréation ; dans l'économie du roman, il est le seul à avoir engendré une descendance, qu'il a d'ailleurs créée « à son image<sup>250</sup> », « la ressemblance morale [étant entre eux] encore plus grande que la ressemblance physique<sup>251</sup> ». Ce pouvoir de création de la vie, remarque Valerie Raoul, est sur le point d'être légué à Angéline et Maurice quand

---

<sup>248</sup> Sur la distribution des espaces dans *Angéline de Montbrun*, voir Virginie Fournier, *op. cit.*

<sup>249</sup> Michel de Certeau écrit : « [Le] "corps mystique" découpé par la doctrine appelle d'emblée l'attention sur la quête dont il est le but : la recherche d'un corps. Il désigne l'objectif d'une marche qui va, comme tout pèlerinage, vers un site marqué par une disparition. Ce qui se formule comme rejet du "corps" ou du "monde", lutte ascétique, rupture prophétique, n'est que l'élucidation nécessaire et préliminaire d'un état de fait à partir duquel commence la tâche d'offrir un corps à l'esprit, d'"incarner" le discours et de donner lieu à une vérité. » Dans *La fable mystique, 1 : XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982, p. 108.

<sup>250</sup> Valerie Raoul, *op. cit.*, p. 42.

<sup>251</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 47.

leur mariage se fait imminent ; la mort du père réussit remarquablement dans ce contexte à « arrêter le temps<sup>252</sup> » et à remplacer Charles de Montbrun par son absence, laissant Angéline « dans un état permanent de perte et de désir<sup>253</sup> » qui lui donne l'impulsion d'écrire.

L'absence pousse Angéline à prêter à Charles dans son texte un pouvoir de compréhension et de pardon qui transcende même la mort, et à lui adresser ses prières. Charles de Montbrun, tout divin qu'il soit, semble pourtant se trouver plutôt sur la terre qu'au ciel, puisque sa fille « le revoit partout<sup>254</sup> » dans sa maison et ne cesse de revivre des souvenirs de nature *physique*, comme si le corps du père comptait par-dessus tout dans le souvenir qu'elle en gardait. L'insistance sur le corps du patriarche apparaît d'autant plus évidente que le second objet masculin des « Feuilles détachées », Maurice Darville, demeure désincarné. Dès le début du récit, Maurice est décrit par les autres personnages comme une voix et un discours<sup>255</sup> ; nul ne mentionne son aspect physique. En outre, son amour pour Angéline prend la forme d'une adoration chaste, dont sa sœur Mina se moque d'ailleurs gentiment<sup>256</sup>. Après qu'Angéline l'ait chassé de Valriant, il subsiste dans le souvenir de la jeune femme à

---

<sup>252</sup> E. D. Blodgett, « La séduction du père : l'exemple d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *op. cit.*, p. 176.

<sup>253</sup> *Ibid.*

<sup>254</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>255</sup> « Quel dommage qu'un homme qui chante si bien ne sache pas toujours ce qu'il dit ! » dit Mme Lebrun à sa nièce Angéline à la fin de la première journée de Maurice à Valriant. Ce dernier ne cache d'ailleurs ni son « embarras de paroles », ni les « sottises » qu'il dit en la présence d'Angéline. Plus tard, Mina lui écrit, entre autres : « J'ignore si, comme tu l'affirmes, le chant fut le langage du premier homme dans le paradis terrestre, mais je m'assure que ce devrait être le tien dans les circonstances présentes. Ta voix la ravit » ; et « Mon cher Maurice, tu ne saurais croire comme j'ai hâte d'entendre ta belle voix dans la maison. » Dans Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *ibid.*, p. 15, 17, 19, 31.

<sup>256</sup> Elle lui écrit : « Ainsi Maurice, tu t'es mis à genoux. Il est vrai que c'était sur la mousse ; n'importe, je sais que ces belles choses ne m'arriveront jamais. On me glisse assez volontiers les doux propos mais je n'ai pas *le charme souverain qui enlève l'esprit*, et l'on ne songe pas du tout à se prosterner. Dans Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *ibid.*, p. 36.

travers sa voix, son regard et ses mots. Si Maurice demeure objet de désir, c'est d'une manière qui exclut son corps. Angéline écrit :

Si, une fois encore, je pouvais l'entendre, il me semble que j'aurais la force de tout supporter. Sa voix exerçait sur moi une délicieuse, une merveilleuse puissance ; et, seule, elle put m'arracher à l'accablement si voisin de la mort où je restai plongée, après les funérailles de mon père.<sup>257</sup>

Dès la première partie du roman, le désir d'Angéline pour Maurice se déclenche avec le chant<sup>258</sup> ; il n'est d'ailleurs pas anodin que dans sa lettre finale à Angéline, le jeune homme supplie son ex-fiancée de « consentir », non pas à le voir, mais « à [l']entendre<sup>259</sup> ». La présence physique de Charles de Montbrun, pour sa part, est beaucoup plus importante ; au-delà des descriptions de ses « belles mains d'aristocrate<sup>260</sup> » et autres attraits, le texte travaille son caractère omniprésent. Il est présent dans les scènes décrites par Maurice et Mina ; son absence significative lors de la scène de l'aveu par Maurice de son amour est compensée par la présence du cygne<sup>261</sup>, tenant-lieu devant lequel Angéline, éperdue d'admiration, oublie tout ce qui l'entoure. En outre, la proximité physique perpétuelle confirme la relation fusionnelle entre le père et sa fille en même temps qu'elle éveille la jalousie de Maurice. Ce

---

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>258</sup> Patricia Smart écrit : « Maurice est aussi intimidé par la beauté d'Angéline que par l'autorité de son père, mais il la séduit par la "pénétrante douceur" de son chant, qui la plonge dans un état d'émotion que la perspicace Mina reconnaît comme le désir. » Dans « Angéline de Montbrun ou la chute dans l'écriture », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *op. cit.*, p. 220.

<sup>259</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 183.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>261</sup> Plusieurs critiques ont vu dans le cygne d'Angéline une image du père se mirant narcissiquement dans l'étang ; entre autres Roger Le Moine, « Introduction à Angéline de Montbrun » ; Jacques Cotnam, « *Angéline de Montbrun* : un cas patent de masochisme moral », François Gallays, « *Angéline de Montbrun* : reflets et redoublements. L'infra-textuel », Valerie Raoul, « Les journaux fictifs de Laure Conan : femmes phalliques et narcissisme moral », Patricia Smart, « *Angéline de Montbrun* ou la chute dans l'écriture » ; tous ces textes sont rassemblés dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin, *op. cit.*

dernier, voyant de sa fenêtre les Montbrun s'étreindre à l'aube dans le jardin, s'imagine le père pensant : « qu'on vienne donc me prendre mon trésor !<sup>262</sup> » La présence physique du patriarche contribue donc dès le départ à tenir à distance la voix de Maurice qui tente de s'imposer. Le jeune Darville sait d'ailleurs que son mariage avec Angéline est aussi un mariage avec Charles de Montbrun, dont la présence englobante ne saurait être remise en question<sup>263</sup>. Cette mise à distance de la voix de Maurice, loin de s'interrompre avec la mort de Charles, est prise en charge par Angéline qui construit son texte intime autour de l'absence de son père.

L'importance que prend le corps du patriarche, d'abord dans la relation que ce dernier entretient avec sa fille, ensuite dans la quête qu'en fait Angéline par l'écriture de son journal, active le topos mystique de l'absence de l'aimé. Cet absent recherché par le texte est cependant, dans *Angéline de Montbrun*, délogé du ciel et relocalisé sur la terre, puisque c'est là que la diariste retrouve les traces de son passage. Charles de Montbrun demeure porteur de l'idéal d'un territoire pur et neuf, et de celui de son investissement justifié par la foi. Sa parenté avec le chevalier de Lévis connu comme protecteur du territoire canadien-français, son insistance à cultiver sa terre, tout cela continue à compter dans la manière dont le patriarche est construit comme objet du texte, et semble l'empêcher, dans le texte d'Angéline, de rejoindre le ciel après sa mort. Tout divin qu'il soit au sein de son domaine, il demeure associé à l'enracinement et à un héroïsme perçu comme un constituant de l'histoire canadienne. L'adoption de Charles de Montbrun comme objet du texte contribue donc à construire dans le texte d'Angéline l'oscillation entre abandon de soi au ciel et enracinement. Angéline, en cherchant son père sur la terre, se choisit un idéal qui dément celui proposé par l'Église. Le père S... qui écrit à la jeune femme vers la fin du récit ne

---

<sup>262</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p. 18.

<sup>263</sup> « Faites vos réflexions, mon cher, et voyez si vous avez quelque objection à *m'épouser* », écrit-il à Maurice. *Ibid.*, p. 38.

manque pas d'ailleurs de souligner qu'elle cherche son père, selon lui, au mauvais endroit : « La pensée de son bonheur ne saurait-elle vous adoucir votre tristesse ? Pourquoi toujours regarder la tombe au lieu de regarder le ciel ? Pourquoi le voir où il n'est pas ?<sup>264</sup> », lui écrit-il. Pour Angéline dont l'écriture de soi s'enracine, le désir de l'absent ne saurait procéder de la volonté d'atteindre un divin prenant sa place au ciel. L'écriture de l'intime naît de la nostalgie de l'amour terrestre. Angéline se définit bien en face d'un absent dont son journal performe le désir ; elle résiste cependant à faire de l'effacement en Dieu une condition à son désir.

Daniel Vaillancourt tire de l'analyse comparée de trois œuvres dont font partie *Angéline de Montbrun* et la *Relation de 1654* les contours de ce qu'il nomme la « figure de la religieuse<sup>265</sup> ». L'activation de cette figure est provoquée par la reconnaissance à la lecture de certains topoï. La présence dans le texte d'un absent mystique fait partie de ces topoï qui engendrent une parenté entre les deux textes :

[L]a scène sur laquelle notre figure subsiste se situe aux confins du religieux et laisse voir et s'énoncer un corps qui n'a de cesse d'être amoureux, et ce, sur le mode d'une violence particulière, soit celle de l'Absent. Il s'agit, bien entendu, de la mystique [...]. Les deux discours [(celui d'Angéline de Montbrun et celui de Marie de l'Incarnation)] deviennent alors le Livre de la femme amoureuse, l'écriture d'un corps désirant qui place tant Dieu que le père dans la position de l'objet désiré, inaccessible, de qui provient le discours.<sup>266</sup>

Vaillancourt remarque dans le journal d'Angéline la mise en jeu de la mystique et le rôle que cette dernière joue dans l'activation d'une figure qui englobe aussi la

---

<sup>264</sup> Ibid., p. 172.

<sup>265</sup> Daniel Vaillancourt, « Autour de la religieuse, série, figure et sémiotique du lecteur : pour une lecture sérielle de Marie de l'Incarnation, de Laure Conan et d'Anne Hébert », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 1992, p. 287.

<sup>266</sup> Daniel Vaillancourt, « De Laure à Marie : généalogie d'une figure », *op. cit.*, p. 401-402.

*Relation de 1654*. L'« objet désiré » paraît cependant moins être à la source du verbe que le légitimer de façon passive. Nous avons mentionné qu'Angéline écrit seule dans un espace qui lui appartient, après que Conan ait pris soin de la débarrasser de toutes les voix autoritaires. En se faisant la mémoire de ces voix, elle se les approprie et inverse donc les rapports d'autorité à l'œuvre dans le Valriant préalable à la mort de Charles. La prise en charge de l'énonciation lui permet de cadrer le patriarche dans son regard, et la figure du possesseur de l'espace se voit ainsi relativisée par la mise en discours. Angéline exprime des regrets quant à son innocence perdue, mais cela ne l'engage à rien, puisque la décision lui appartient désormais de reproduire ou non une structure dans laquelle elle serait objet. Elle construit son texte presque entièrement autour de la nostalgie du temps passé, sans cependant agir pour reproduire les structures d'autorité qui y étaient à l'œuvre. La diariste insiste sur le fait qu'ayant perdu son insouciance elle ne pourra jamais la regagner, ni non plus revenir à un état de bonheur puisque ce dernier serait nécessairement moins parfait que celui de la première partie du roman. En mettant en mots son désir, en construisant un langage du manque, Angéline s'approprie le dispositif énonciatif et renverse ainsi par la rédaction de son journal intime les rapports d'autorité à l'œuvre dans la partie du récit qui précède la mort du père. De la même manière, Marie de l'Incarnation s'évade de la relation avec une voix autoritaire réelle, celle de son fils, pour adopter comme objet le possesseur d'une voix qui nécessite d'être relayée par l'écriture. C'est de cette manière qu'elle peut se faire l'égale du divin, puisque la charge de l'énonciation lui appartient.

Pourtant, contrairement à Angéline, qui, en s'appropriant la charge énonciative, se reconnaît créatrice de son propre journal, Marie de l'Incarnation donne à Dieu l'entier mérite de son autobiographie. Elle écrit en effet à une époque où l'Église se méfie du

mysticisme<sup>267</sup> qui transgresse la hiérarchie confessionnelle, et où le projet d'investissement du territoire canadien est encouragé par la propagande jésuite dont les héros agissent anonymement au nom d'une collectivité pieuse. Elle munit son texte d'un prologue qui minimise l'importance du sujet écrivant :

Jésus, Maria, Joseph

M'ayant été commandé de celui qui me tient la place de Dieu pour me diriger dans ses voies de mettre par écrit ce qui me sera possible des grâces et faveurs que sa divine Majesté m'a faites dans le don d'oraison qu'il lui a plu me donner, je commencerai mon obéissance pour son honneur et sa plus grande gloire, au nom du suradorable Verbe Incarné, mon céleste et divin époux.<sup>268</sup>

Dans le cas de Marie de l'Incarnation, l'absent est un mandataire et une caution ; se réclamer de l'absent est une manière de légitimer sa décision d'écrire et de protéger son texte<sup>269</sup>. Amandine Bonesso remarque chez Marie de l'Incarnation, outre l'accès problématique au statut de sujet, une « hésitation à assumer le rôle auctorial<sup>270</sup> » qui tient selon elle au genre du texte : « dans la culture chrétienne du XVII<sup>e</sup> siècle [...] toute manifestation du "moi", et spécialement l'autobiographie qui en est l'expression exaltée, risque de tomber dans les pièges de la vanité<sup>271</sup> », écrit-elle. Le texte de la *Relation* tente ainsi constamment de désactiver un préjugé négatif de la part du destinataire, et foisonne à cet effet de justifications. L'écriture est « commandé[e]<sup>272</sup> »

<sup>267</sup> Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, op. cit., p. 29.

<sup>268</sup> Marie de l'Incarnation, op. cit., p. 9.

<sup>269</sup> Voir entre autres Patricia Smart, « Vivre et écrire pour Dieu : l'ère mystique », dans *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, op. cit., p. 27-30 ; Alessandra Ferraro, « Postface : la *Relation* de 1654 de Marie de l'Incarnation, premier texte féminin de la Nouvelle-France », dans *Marie de l'Incarnation*, op. cit., p. 245-250.

<sup>270</sup> Amandine Bonesso, op. cit., p. 123.

<sup>271</sup> *Ibid.*

<sup>272</sup> Marie de l'Incarnation, op. cit., p. 9.



par le confesseur et « perm[ise]<sup>273</sup> » par Dieu, elle n'est pas présentée comme le fruit d'un besoin ou d'une décision personnelle, puisque l'affirmation du sujet écrivant en tant qu'individu va à l'encontre de l'exigence chrétienne d'humilité<sup>274</sup>. Se mêle pourtant au refus apparent par l'autrice du statut de sujet une indéniable « volonté de peindre le moi dans toutes ses facettes<sup>275</sup> ». Elle se lance en effet dans une entreprise d'épuisement de sa subjectivité, de ses sentiments et décisions. Elle écrit ne rien celer à son destinataire, ce qui, remarque Alessandra Ferraro, cause « le sentiment de la violation d'un espace sacré, celui de la confession, par un changement de destinataire qui se configure comme une infraction aux lois de la religion et par une valorisation du moi qui est incompatible avec les préceptes chrétiens<sup>276</sup> ». Ferraro voit pourtant dans cette insistance à se détailler soi-même une « désacralisation de l'espace du dedans<sup>277</sup> » qui marque, tout en utilisant les topoï de la mystique, une entrée dans le genre de l'autobiographie.

Le texte de Marie de l'Incarnation se construit donc autour d'un rapport amoureux qui, en constituant le texte comme un échange perpétuel, permet au « je » de l'autrice de ne pas y prendre toute la place. L'objet de la *Relation*, qui s'y trouve souvent interpellé à grands renforts de mots tendres, est Dieu, plus particulièrement, à partir de l'entrée de Marie en religion, Dieu représenté « par le Cœur de Jésus, [s]on très aimable fils<sup>278</sup> ». Le caractère surplombant de cet objet apparaît évident ; pourtant

---

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>274</sup> « Selon un *topos* de l'écriture monastique féminine qui remonte au Moyen Âge, la moniale justifie l'existence de son texte en se réclamant d'un acte d'obéissance à son directeur de conscience et du soutien divin. » Dans Amandine Bonesso, *op. cit.*, p. 124.

<sup>275</sup> Alessandra Ferraro, « Une voix qui perce le voile : émergence de l'écriture autobiographique dans la *Relation* de 1654 de Marie de l'Incarnation », *op. cit.*, p. 68.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>277</sup> Georges Gusdorf cité par Alessandra Ferraro, *ibid.*

<sup>278</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 134.

l'autrice ne laisse paraître aucun complexe quant à la décision de parler à sa place, de se l'approprier par l'écriture. Le texte apparaît bien comme un compte rendu des « opérations intimes dans [l']âme<sup>279</sup> », le produit intime d'une relation amoureuse intense. Y paraissent cependant les stratégies mises en place par l'autrice pour écrire et exister dans l'espace social :

*Je m'enfermais lors, de peur d'être rencontrée, et, comme son excès dans mon âme me brûlait d'un feu qui étouffait mes soupirs, je lui parlais vocalement et pour exhaler ce feu, et j'étais contrainte de lui dire : « Ô mon amour, je n'en puis plus ! Laissez-moi un peu, mon Bien-Aimé ! ma faiblesse ne peut porter vos excès ; ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce dont une âme enfermée en prison n'est pas capable. » J'expérimentais qu'il se plaisait à ce que je disais, car *c'était son Esprit qui ne me permettait pas de me taire* [nous soulignons].<sup>280</sup>*

Marie de l'Incarnation se présente elle-même comme un outil, le relais à travers lequel passe la voix d'un autre. Cet autre pourtant, cet absent, encourage l'autrice à continuer son projet d'écriture de soi légitimée par le désir dudit absent. Si, comme nous l'avons mentionné dans le premier chapitre, la construction d'un espace littéraire féminin passe pour Marie de l'Incarnation par l'adoption d'un milieu de vie répondant à l'imaginaire d'un territoire vierge de discours, elle passe aussi par le refus de laisser dans le texte la moindre place aux voix autoritaires autres que celle de l'absent divin, qui pour sa part a besoin d'être relayée pour exister. Ainsi, la construction d'un espace littéraire féminin passe, dans la *Relation*, par la priorisation et l'épuisement de l'écriture de soi au détriment de la place laissée au destinataire légitimateur. La rédaction d'un texte d'une telle intimité ne peut faire autrement cependant que de passer par un mandataire divin pour prendre en charge l'écriture du

---

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 82.

désir, et c'est pourquoi le désir est toujours décrit comme réciproque, encourageant ainsi l'autobiographe à continuer à écrire.

Angéline, bien que reprenant des topoï conduisant le fantasme de l'époque des débuts de la Nouvelle-France, écrit pour sa part au XIX<sup>e</sup> siècle, dans un domaine qui lui appartient. Son statut assumé de châtelaine célibataire, qui paraît pour le moins excentrique dans un univers romanesque chargé de dévotes recluses et de fraîches jeunes femmes à marier, illustre néanmoins un choix plus près des valeurs de son époque que de celles du XVII<sup>e</sup> siècle. L'individu ne se fonde plus, comme au temps des héros jésuites, dans un idéal de la nation comme projet divin qui nécessite le sacrifice de soi. Au contraire, le choix d'Angéline d'adopter son père comme absent se superposant à Dieu permet de mettre en relief la stratégie qui consiste à prendre la parole pour parler de soi en se cautionnant par le désir de l'absent. En effet, si le père possède plusieurs caractéristiques divines, il ne ressuscitera pas pour autant, ni ne possédera plus de pouvoir de jugement sur sa fille. Il apparaît à son tour comme un outil, et le mérite de la rédaction du texte ne lui revient en aucun cas. Ce choix permet donc à Angéline de se construire comme sujet en détaillant son désir pour le disparu, sans toutefois se soumettre à la nécessité de donner au disparu le mérite de la paternité de son texte. En prenant en charge l'énonciation, Angéline repense les rapports d'autorité à l'œuvre à Valriant et s'approprie un pouvoir sur les figures d'autorité en même temps qu'un espace d'écriture. Elle utilise donc des stratégies énonciatives héritées du mysticisme, qui se fondent sur l'adoption d'un objet absent. Les voix autoritaires disparues, pour Angéline comme pour Marie de l'Incarnation, laissent libre un espace propice à la prise de parole et fournissent, par leur absence, des outils pour la construction du statut de sujet féminin écrivain.

### 3.2 La voix humaine

La confusion qu'Angéline entretient par rapport à l'identité des personnages objets de son journal permet de faire entrer Dieu dans l'équation et de fondre l'ambiguïté inquiétante de la relation avec Charles de Montbrun dans une relation intime de dévotion plus naturelle aux yeux du dogme. Elle confond « dans un même pronom personnel<sup>281</sup> » les trois possesseurs des voix autoritaires, c'est-à-dire Maurice, Charles et Dieu. Cela lui permet d'entamer dans son journal un discours du manque qui passe par l'absence du corps de son père, en utilisant des procédés hérités de textes pieux. La douleur occasionnée par l'absence du corps du patriarche est ainsi vécue comme un exil du paradis terrestre, c'est-à-dire du Valriant de Charles, dans lequel il était possible de vivre comme « en Dieu<sup>282</sup> ».

Le père cristallise en effet le souvenir de la jeunesse et de l'éducation d'Angéline, construites dans le texte comme proches de l'idéal du jardin d'Éden, et par lesquelles se met en place la persona angélique d'Angéline. La superposition du père décédé à un Dieu absent du monde temporel la mène à construire un ethos mystique qui la représente dans la quête perpétuelle d'un corps qui n'est pas celui de Jésus. Les procédés utilisés par Angéline, qui s'approprie des phrases de la Bible et appelle l'absent à venir la rejoindre, voire la chercher, font des « Feuilles détachées » un texte fortement marqué par un mysticisme semblable à celui qu'exhibe Marie de l'Incarnation. Pour cette dernière, Dieu est l'unique absent, celui dont la voix autoritaire est omniprésente mais doit être interprétée pour exister dans le texte, et qui laisse donc la voix de la scriptrice libre dans son espace terrestre. Michel de Certeau

---

<sup>281</sup> Nicole Bourbonnais, *op. cit.*, p. 93.

<sup>282</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun, op. cit.*, p. 16.

explique la recherche de l'absent dans les textes mystiques comme une recherche de nature physique :

Dans l'Évangile de Jean, Jésus n'a de présence que partagée entre les lieux historiques où il n'est plus et l'inconnaissable lieu, dit-il, « où je suis », de sorte que son « être-là » est le paradoxe d'« avoir été » ici autrefois, de « demeurer » inaccessible ailleurs et de « revenir » plus tard. Son corps est structuré par la dissémination, comme une écriture. Depuis, les croyants continuent de s'interroger – « où es-tu ? » – et, de siècle en siècle, ils demandent à l'histoire qui passe : « où l'as-tu mis ? »<sup>283</sup>

Si donc les textes mystiques mettent en jeu le corps de celles et ceux qui les écrivent, c'est qu'ils sont, écrit de Certeau, dans la recherche perpétuelle d'un corps divin, d'un corps qui manque. C'est ainsi que se déclenche la recherche de l'absent décrite par Vaillancourt, qui conditionne la rédaction du texte intime. Marie de l'Incarnation est explicite dans ses descriptions de l'amour de Jésus comme une expérience physique<sup>284</sup> qui l'oblige à s'enfermer pour exhiler le trop-plein qu'il provoque en elle. Explicites aussi sont ses exhortations à Dieu à la faire mourir aussi vite que possible pour qu'elle puisse enfin rejoindre son époux :

Non, dit-elle, mon chaste Amour, je ne vous veux point en partie, mais c'est tout entier que je vous veux. Si c'est ma vie qui vous empêche de venir, retranchez-la, car elle nuit, si c'est elle qui me retarde de vous posséder. Vous êtes si bon et si puissant en amour, et vous vous plaisez en

---

<sup>283</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 110.

<sup>284</sup> D'aucunes sont allées jusqu'à suggérer que le statut de veuve et mère de Marie de l'Incarnation ait pu influencer son écriture puisque l'expérience de l'amour physique ne lui était pas inconnue. Voir Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, *op. cit.*, p. 73-76 ; Chantal Théry, « Marie de l'Incarnation, intimée et intime, à travers sa Correspondance et ses Écrits spirituels », dans Manon Brunet et Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993.

mon tourment ! Vous pouvez m'en délivrer par la mort. Hé ! Pourquoi ne le faites-vous pas ?<sup>285</sup>

L'autrice ici se met sur un tel pied d'égalité avec le divin qu'elle paraît le mettre au défi. Le fait que ce dernier la garde en vie implique, suppose-t-elle, qu'il cautionne ses choix, particulièrement celui d'écrire. Loin de supposer sur elle un regard surplombant et réprobateur, l'ursuline montre le porteur de la voix autoritaire divine comme un objet de désir avec lequel elle se trouve à égalité. La *Relation* fait mine de tendre entièrement vers le contact direct avec le divin, qui ne peut advenir dans le dogme catholique que par la mort du corps. Elle écrit donc son désir du corps de Jésus et de la mort de son corps à elle. Dès le tout début de son texte, Marie de l'Incarnation montre au lecteur qu'elle est « à » Jésus. Dans le tout premier chapitre de sa *Relation de 1654*, en parlant d'une vision qu'elle a eue enfant, l'ursuline écrit :

Cette suradorable majesté s'approchant de moi, mon cœur se sentit tout embrasé de son amour. Je commençai à étendre mes bras pour l'embrasser. Lors, lui, le plus beau de tous les enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassant et me baisant amoureusement, me dit : « Voulez-vous être à moi ? » Je lui répondis : « Oui. »

Lors, ayant ouï mon consentement, nous le vîmes remonter au ciel.<sup>286</sup>

Elle choisit de se donner à celui qui, dès qu'elle lui a dit oui, se retire sagement au ciel, et dont l'amour exclut toute présence physique. Elle met en place dans son texte « un *espace* et des *dispositifs*<sup>287</sup> », un espace qui est celui de l'absence de l'aimé et des dispositifs qui tendent à le rejoindre, ce qui lui permet la création au présent d'un texte intime par le caractère très personnel de son langage amoureux.

---

<sup>285</sup> Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 47.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>287</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 26.

Pour Angéline, le dispositif mystique est accompagné d'un sentiment de culpabilité dû à la conscience de ne pas désirer le corps choisi par le dogme. L'ensemble du journal est structuré d'une part, autour de l'absence du corps du père et, d'autre part, du regard divin qu'Angéline sent sur elle et suppose réprobateur devant son insistance à préférer son géniteur à son Père divin. Elle accumule les justifications, et l'évidence culpabilisante demeure : « Ô Seigneur Jésus, vous le savez, ce n'est pas vous que je veux, ce n'est pas votre amour dont j'ai soif, et même en votre adorable présence, mes pensées s'égarer<sup>288</sup> », écrit-elle. Si le retour du Christ est assuré par les Évangiles, ce qui permet à ses fidèles de conserver l'espoir de le retrouver, Angéline n'est pas sans savoir que Charles de Montbrun est bien mort. L'espoir qu'elle peut entretenir de le retrouver réside dans la possibilité de la vie après la mort, qui croit-elle peut lui être accessible, paradoxalement, si elle renonce aux amours et désirs terrestres.

Elle demeure ainsi jusqu'au bout attachée à la terre, mais accomplit cependant l'une des étapes qui rappellent la mystique par la mise en jeu de soi puisque sa prise de parole est précédée et aidée par un détachement de son propre corps. Ce détachement, rendu évident et inévitable par le brusque défigement d'Angéline, est dans le roman une étape nécessaire de l'accession au statut de sujet. Le défigement semble bien déclencher là « chute » d'Angéline « dans l'écriture<sup>289</sup> », puisqu'il permet de dissocier le clone de son modèle et de constituer Charles de Montbrun en absent, que le texte à partir de là peut chercher à rejoindre. Autrement, le disparu, loin de s'éteindre pour toujours, demeurerait présent dans le corps d'Angéline qui lui ressemble physiquement. En outre, la chute d'Angéline permet de montrer la faiblesse de Maurice (« lorsque sa fiancée eut perdu le charme enchanteur de sa

---

<sup>288</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, op. cit., p. 137.

<sup>289</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, op. cit., p. 49.

beauté, le cœur de Maurice Darville se refroidit<sup>290</sup> ») et de débarrasser la scriptrice de sa potentielle voix autoritaire (« je ne veux point que vous pensiez à ces choses, et dès que j'en aurai le droit, je *vous le défendrai*<sup>291</sup> », lui écrit-il). Angéline regrette néanmoins sa beauté, associée aux jours de bonheur, et qui pourrait lui permettre de faire revivre, à travers sa ressemblance à Charles de Montbrun, le corps du patriarche<sup>292</sup>. Si l'éducation reçue de son père lui a enseigné « qu'aimer une personne pour son extérieur, c'est comme aimer un livre pour sa reliure<sup>293</sup> », ces belles paroles n'ont pas empêché Charles de faire sentir à sa fille toute l'importance que prend pour lui leur ressemblance. Une fois défigurée, Angéline se retire donc dans son manoir, un « voile épais<sup>294</sup> » couvrant son visage. Quasi muette jusqu'à la mort de son père et définie en partie par les discours tenus par les autres personnages sur son corps, elle se défait de son statut d'objet, comme l'a remarqué Smart, pour commencer à écrire. C'est en se voilant et en s'isolant qu'elle fait sien l'espace, patriarcal jusque-là, de Valriant.

Elle écrit en se construisant en face d'un idéal chrétien, ce qui lui permet de persister dans l'écriture puisqu'elle n'atteint jamais cet idéal en raison de sa réticence à se taire et s'abandonner. Le journal travaille néanmoins à renverser les rapports de pouvoir motivant son sentiment de culpabilité. En se questionnant sur les raisons des nombreuses mentions de la honte d'Angéline dans le récit, Valerie Raoul remarque :

---

<sup>290</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>292</sup> François Ouellet écrit : « D'une part, en ce qui concerne Charles, le défigement ne métaphorise pas autre chose que ceci : Angéline, révoltée contre Charles, n'a plus droit de lui ressembler. Il s'agira maintenant pour la coupable d'atteindre à "la beauté céleste de la pureté sans tache" (*AM*, 143). » Dans « Les silences d'*Angéline de Montbrun* », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 198.

<sup>293</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 141.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 93.



Sa « honte » semble être liée moins au péché d'insubordination, ou de concupiscence de la chair, qu'à sa nouvelle conscience d'être un objet sexuel pour autrui – la même honte qui poussa Adam et Ève à couvrir leur corps nu. Angéline continuera à se voiler, à cause de la perte de sa beauté (C : 93). Sa « honte » ne commence pas après la scène finale avec le père, ni tout de suite après la mort de celui-ci. Elle commence seulement après sa défiguration et le refroidissement de l'amour de Maurice.<sup>295</sup>

Le corps comme objet de convoitise est source de honte, et Angéline travaille à s'en détacher, d'abord en se voilant et en s'isolant, ensuite en prenant la parole dans son journal, ce qui lui permet d'opposer ses propres choix aux désirs de Maurice. Elle choisit comme destinataires ceux qui la maintenaient dans la première partie du roman dans le rôle d'objet, et travaille à effacer la source même de la honte en prenant les rênes de la relation avec son fiancé. Le journal commence au moment où Angéline vient de redonner à Maurice son anneau, le gage de son désir. Le projet d'écriture, à partir de ce moment, travaille la relation pour renverser le rapport de pouvoir, rendre Maurice impuissant à son tour et le forcer à embrasser un mode de vie qui le rend inoffensif.

Le travail de Virginie Fournier propose une réflexion sur l'appropriation de l'espace patriarcal par Angéline au moyen de l'écriture. En effet, l'écriture de soi et la forme du journal intime ont pour effet de renverser la relation regardant-regardée et de cadrer les personnages masculins dans le regard de la protagoniste. Le/la lecteur/trice passe en effet par la perception d'Angéline pour accéder à des parties du récit qui précèdent la mort de Charles de Montbrun. Dans son mémoire de maîtrise, Fournier écrit :

Le cadre de représentation qu'ordonnent les héroïnes dans leurs écrits intimes place le personnage masculin comme point focal des

---

<sup>295</sup> Valerie Raoul, *op. cit.*, p. 137.

représentations. En situation de « présentation de son corps », le patriarche mis en portrait, tant littéraire que pictural, est renvoyé à un état d'objet dans le regard des femmes, bien qu'elles soient soumises à son autorité dans les intrigues.<sup>296</sup>

Fournier fait ainsi remarquer que le choix de la forme du journal intime par Conan contribue à renverser les rapports de pouvoir à l'œuvre. La partie du récit qui met en place Charles de Montbrun comme patriarche et incarnation quasi-divine sert ainsi de point de repère pour l'Angéline diariste qui encadre le patriarche de son point de vue et s'approprie ainsi un pouvoir au sein de la relation, dans un renversement du « male gaze<sup>297</sup> » décrit par la terminologie féministe. Le fait que le renversement de ce rapport de pouvoir passe par la mise en portrait du corps du patriarche permet d'ailleurs de remarquer le rôle que joue, dans la prise de parole par Angéline, le détachement de son propre corps. Le défigurement d'Angéline étouffe dans l'œuf la tentation qu'elle pourrait avoir de retrouver, dans son mariage, une structure sociale patriarcale rassurante car connue<sup>298</sup>. Définitivement libérée des regards auparavant posés sur elle de manière permanente et des épistoliers décrivant ses moindres faits et gestes, elle saisit l'occasion de raconter à son tour, et ce faisant affirme son propre pouvoir énonciatif et sa propre autorité sur son objet.

---

<sup>296</sup> Virginie Fournier, « Mise en récit du désir, mise en abyme de l'acte d'écriture : Angéline de Montbrun au prisme des études brontiennes », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2018, p. 105.

<sup>297</sup> Laura Mulvey, *Visual and Other Pleasures*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1989, p. 19.

<sup>298</sup> Marie de l'Incarnation, une fois devenue veuve, refuse également de se remarier et se consacre plutôt à une relation dans laquelle elle s'approprie la charge de l'énonciation : « J'avais pour lors dix-neuf ans, auquel temps, Notre-Seigneur fit une séparation, appelant à soi la personne avec laquelle, par sa permission, j'avais été liée. [...] [L]a perte des biens temporels, les procès, ni la disette, ni mon fils qui n'avait que six mois, que je voyais dénué de tout aussi bien que moi, ne m'inquiétaient point. L'esprit étant sans expérience humaine, l'Esprit qui m'occupait intérieurement, me remplissant de foi, d'espérance et de confiance, me faisait venir à bout de tout ce que j'entreprenais. » Marie de l'Incarnation, *op. cit.*, p. 23-24.

### 3.3 L'effacement du destinataire

Angéline, en repoussant par la décision d'écrire son journal les exigences catholiques qu'elle voit peser sur elle et qui sont personnifiées à la fin du roman par le père S..., doit trouver ailleurs que dans sa foi les outils lui permettant de se construire comme sujet. Dès la mort de son père, elle s'entoure d'un nombre de femmes dans ce que Lucie Robert a appelé une « utopie féminine<sup>299</sup> », ce qui lui permet de motiver et de mettre en relief son propre parcours. Plusieurs d'entre elles illustrent différents modes possibles de l'écriture au féminin, dans un entremêlement de voix persuasives complémentaires ; aucune, pourtant, ne fait comme Angéline un apprentissage de l'écriture associé à l'émancipation et à l'accession au statut de sujet. Elles contribuent donc à mettre en place autour d'Angéline l'aura d'un destin particulier, d'une écriture hors des standards qui crée son propre espace, à l'instar de celle de Marie de l'Incarnation qui se sert de la mystique, des Vies, des Relations, pour construire un texte féminin singulier par la place qu'il s'approprie. Alexandre Amprimoz écrit :

[S]i *Angéline de Montbrun* est le premier roman psychologique de la littérature québécoise, il est également le premier texte égotiste, du moins dans le domaine de la fiction. Le mysticisme des "Feuilles détachées" ne peut cacher que le vrai culte est le culte du moi. La multiplicité des formes, qui peut à première vue distraire l'analyste, finit par révéler ce qu'elle voulait cacher; et c'est peut-être là l'un des grands intérêts de cette fiction.<sup>300</sup>

Pour Amprimoz, l'objectif premier des « Feuilles détachées » est de détailler le « je » féminin et de mettre en relief le personnage écrivant par rapport aux autres

---

<sup>299</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun* : l'utopie ultramontaine », *op. cit.*, p. 8.

<sup>300</sup> Amprimoz, Alexandre L., « Signification de la multiplicité formelle de *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 9, n° 2, 1984, en ligne, <<https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/8012/9069>>.

personnages. Dans cette optique, les personnages entourant Angéline semblent agir à titre de « collectivité imaginaire<sup>301</sup> » justifiant un projet d'écriture dont « la subjectivité intrinsèque [...] constitue [...] la raison d'être<sup>302</sup> ». Ils contribuent à élaborer dans le texte d'Angéline une comparaison d'elle-même à un idéal constitué par ces personnages qui incarnent certaines valeurs chrétiennes, dans un amalgame cristallisant l'innocence et la piété confiante qui constituaient sa vie d'avant. Cet idéal permet donc une autre forme de négociation qui vise à montrer que la prise de parole « égotiste » peut être acceptable aux yeux du dogme.

La communauté pieuse qui entoure l'Angéline scriptrice agit comme la collectivité justificatrice dont les Vies de saints et les écrits mystiques supposent l'existence<sup>303</sup>, un groupe au nom duquel il devient possible de faire valoir son individualité au sein du dogme catholique. Encouragée et justifiée dans sa décision de prendre la plume par cette communauté qui éloigne d'elle les voix autoritaires masculines, Angéline se sert néanmoins des valeurs pieuses qu'elle remarque chez lesdits personnages pour mettre en relief ses propres décisions et continuer de se détailler comme sujet. « Comme sa vie semble douce ! Elle a la santé, la beauté<sup>304</sup> », écrit-elle à propos de Marie Desroches, jeune femme innocente et prompte à l'abnégation, qui possède et conserve la seule photographie de Charles de Montbrun, et dont Virginie Fournier remarque qu'elle est « un dédoublement positif de la jeune protagoniste [...], la fille

---

<sup>301</sup> Lucie Robert parle de collectivité imaginaire à propos des Vies de saints, qui n'ont leur pertinence que mises en relation avec une collectivité dont le rôle est de reconnaître comme singulières ces vies. C'est ce qui se passe avec Angéline, elle se met elle-même en scène au sein de cette collectivité dans laquelle elle se reconnaît singulière. Dans « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *op. cit.*, p. 439.

<sup>302</sup> Virginie Fournier, *op. cit.*, p. 10.

<sup>303</sup> Voir Lucie Robert, « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *op. cit.*, p. 433-453.

<sup>304</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 105.

idéale pour un père<sup>305</sup> ». Angéline écrit admirer l'attitude de la jeune Desroches, l'envier ; mais elle se garde bien d'agir pour y correspondre, et au contraire s'en dissocie en la décrivant. Les enfants Paul et Marie rappellent la candeur d'Angéline dans son amour pour Maurice et dans son abandon à son père, fascinés qu'ils sont l'un par l'autre et unis dans une relation fusionnelle exclusive<sup>306</sup> dont Angéline remarque qu'elle ne peut manquer de se terminer dans la douleur<sup>307</sup>. Quant à Véronique Désileux et Mina, elles écrivent toutes deux, l'une quelques missives et un journal intime qu'elle brûle avant sa mort, l'autre une abondante correspondance qui se raréfie à son entrée en religion. Elles illustrent par la fin de leur parcours différents modes de l'abandon de soi qu'Angéline n'écrit envier que pour mieux en revenir à son attachement à la terre, qui l'empêche de suivre leur exemple. Mme de Montbrun, pour sa part, écrit un journal dont le texte demeure celé. Elle demeure dans le souvenir des personnages un être fantomatique, à la compagnie de laquelle son mari préfère labourer sa terre, et qui n'a légué à sa fille aucun trait de ressemblance, hormis l'envie d'écrire. L'écriture d'Angéline naît d'une comparaison du sujet avec les personnages qui l'entourent, et cette comparaison permet au dit sujet de se mettre de l'avant<sup>308</sup>.

---

<sup>305</sup> Virginie Fournier, *op. cit.*, p. 72.

<sup>306</sup> Valerie Raoul voit d'ailleurs dans le couple des enfants la superposition de la relation incestueuse entre Angéline et Charles sur la relation quasi androgynique entre Angéline et Maurice. Sur les doubles et la reproduction des duos dans *Angéline de Montbrun*, voir Valerie Raoul, *op. cit.*

<sup>307</sup> « Pauvres petits ! que deviendra celui des deux qui survivra à l'autre ? » Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>308</sup> « [[L]a parole autobiographique et intime, le discours amoureux et la prière] sont, de l'une à l'autre des écrivantes, tout autant des modes d'exploration d'une relation d'altérité qu'une façon de sémiotiser et de référentialiser une expérience complexe et souffrante. L'« autre » dont il est question est bien sûr *objet de désir, enjeu du discours et absence signifiante*. De fait, dans ces trois postures, il s'agit de *parler de soi*, de l'autre et à l'autre. Ce sont trois modes d'être qui dévoilent dans la mesure du possible une parole de l'intérieur [nous soulignons]. » Daniel Vaillancourt, « Autour de la religieuse, série, figure et sémiotique du lecteur : pour une lecture sérielle de Marie de l'Incarnation, de Laure Conan et d'Anne Hébert », *op. cit.*, p. 402.

Marie de l'Incarnation pour sa part se définit comme sujet en relation avec l'objet divin de son texte, dans un mouvement qui nie l'importance du destinataire « réel ». Ce dernier, Dom Claude Martin, fils de l'ursuline, voué à Dieu par elle dès sa naissance et son principal correspondant sa vie durant, agit à titre d'éditeur du texte et prend en charge ce dernier dans l'espace public. Son pouvoir s'applique pourtant uniquement au remaniement du texte après la mort de sa mère, puisqu'en tant que destinataire il est constamment repoussé au profit d'un rapport amoureux qui l'exclut. Marie-Florine Bruneau remarque cette tension entre destinataire et objet du texte, et suggère que Claude Martin tente de s'imposer comme objet des écrits de sa mère alors que celle-ci le repousse au profit d'un Dieu physiquement absent avec lequel elle entretient une relation fusionnelle :

La mère se constitue en sujet poétique par la mise en jeu de la mystique, par le refus du lien « naturel » et par son départ pour le Nouveau Monde. En lui écrivant les délices de son commerce avec Dieu, elle le constitue en témoin de sa subjectivité, elle l'oblige à assumer la position de tiers dans un duo amoureux qui ne l'inclut pas, et qui demande son « fading » en tant que sujet.<sup>309</sup>

En décrivant sa propre relation amoureuse, son désir pour un autre que celui qui tente de s'imposer à elle, l'autrice en effet repousse son destinataire dans l'ombre<sup>310</sup>. En outre, elle affirme sa préférence pour la relation amoureuse qu'elle a choisie et qui lui laisse le champ libre pour parler d'elle-même plutôt que pour la relation familiale qui lui est imposée. Elle veut engager son fils à adopter le même amour qu'elle pour un tiers. Elle repousse d'ailleurs aisément les demandes de Dom Claude, qui la presse de revenir en France : « [p]our vous, je ne vous quitte point auprès de Dieu. Demeurons

---

<sup>309</sup> Marie-Florine Bruneau, « Le sacrifice maternel comme alibi à la production de l'écriture chez Marie de l'Incarnation (1599-1672) », *Études littéraires*, vol. 27, n° 2, 1994, p. 74.

<sup>310</sup> « Il veut être l'objet du désir de sa mère ; elle n'aura de cesse de l'amener à devenir mystique : c'est-à-dire à abandonner l'idée qu'elle soit l'objet de son désir pour accepter d'adopter son désir à elle. » *Ibid.*, p. 74.

donc en ce vaste océan, et y vivons ça-bas en attendant l'éternité que nous nous y verrons réellement<sup>311</sup> », lui répond-elle, se montrant confiante en une éventuelle réunion dans l'au-delà qui rendrait futiles les contacts humains dans le monde temporel. Cette stratégie préserve son espace d'écriture et maintient Dom Claude dans le rôle de destinataire spectateur.

Angéline s'y prend de semblable manière dans sa correspondance avec Maurice lorsque celui-ci lui écrit pour tenter de s'imposer à elle. Dans sa lettre finale, Maurice tente visiblement d'endosser le rôle du patriarche, reprenant les mots de Charles de Montbrun, rappelant que ce dernier l'avait choisi (plutôt que Jésus) pour prendre soin de sa fille après sa mort, en appelant non seulement à son amour mais aussi aux devoirs supposés d'Angéline envers lui. L'enjeu est plus important que ce qu'impliquent les noces ; en effet, Maurice, s'il se voit repoussé pour de bon, compte se faire jésuite<sup>312</sup>. Sans une réponse favorable d'Angéline, Maurice suivra donc le conseil de cette dernière qui l'engage à « sacrifi[er] tout<sup>313</sup> », et par dépit s'abandonnera à l'autorité divine à l'instar de sa sœur, se rangeant ainsi du côté des figures féminines du récit. Encourager Maurice à appartenir à Jésus va ainsi de pair avec le projet d'Angéline de construction d'une « utopie féminine<sup>314</sup> » après la mort de son père. Lucie Robert écrit :

Dans le roman, le jugement que les femmes portent sur l'univers masculin est sans appel. Maurice repenté ne peut trouver grâce aux yeux d'Angéline. Jamais non plus Mina ne regarde en arrière. Cet espace ainsi condamné

---

<sup>311</sup> Marie de l'Incarnation, *Ursuline (1599-1672). Correspondance, op. cit.*, p. 224. En outre, la *Relation de 1654* elle ne mentionne jamais son destinataire. Seules les recherches historiques et la *Correspondance* permettent de l'identifier.

<sup>312</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun, op. cit.*, p. 56, 181.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>314</sup> Lucie Robert, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », *op. cit.*, p. 8.

est, spécifiquement, celui de la ville, de la politique partisane, des mondanités, des amours superficielles.<sup>315</sup>

C'est dans cet univers en effet qu'évolue Maurice au cours de la première partie du roman, à l'inverse de Charles de Montbrun qui apparaît porteur des valeurs traditionnelles associées au souvenir de l'époque de la Nouvelle-France. L'utopie ultramontaine construite par le patriarche et réinterprétée par Angéline dans son projet littéraire détermine un ensemble de valeurs à partir desquelles sont dévalués les rares personnages masculins contemporains. La lettre finale de Maurice ne fait que confirmer sa faiblesse, puisqu'il tente de reproduire au présent les structures en place à l'époque de Charles de Montbrun. Il minimise l'importance du défigement d'Angéline et par conséquent de sa « chute dans l'écriture<sup>316</sup> », puisqu'il insiste sur la possibilité de reproduire la relation telle qu'elle était avant ces changements. Il ne manque pas non plus de souligner l'effacement progressif de la cicatrice d'Angéline, qu'il espère garantir de l'effacement de ses résolutions. Angéline l'engage conséquemment à laisser tomber ses illusions et à s'abandonner à Dieu. Elle tente ainsi de le ramener à son niveau, de lui faire adopter un mode de vie et des valeurs perçus comme supérieurs, et de désactiver la potentielle voix autoritaire de Maurice en l'intégrant dans son « utopie féminine ». Si Charles de Montbrun demeure présent dans le journal d'Angéline comme figure masculine, c'est qu'il se superpose à la figure du Verbe incarné, et que sa disparition laisse la place aux voix féminines qui trouvent en lui leur objet. Maurice reste bien présent physiquement ; Angéline doit donc faire en sorte que sa voix ne s'immisce pas dans son espace littéraire. Un Maurice féminisé qui transférerait son désir sur le divin deviendrait une voix

---

<sup>315</sup> Lucie Robert, « D'Angéline de Montbrun à *La chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *op. cit.*, p. 103.

<sup>316</sup> Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, *op. cit.*, p. 49.



inoffensive, et ce transfert effacerait la « honte<sup>317</sup> » d'Angéline, qui ne serait plus considérée par lui comme un objet sexuel.

Pour Maurice, le rejet aurait bien plus de sens s'il était justifié par le désir d'Angéline pour un autre, et Dieu apparaît comme l'autre par excellence, dont le désir légitimerait toute décision. Angéline pourtant, et c'est ce qui donne au roman sa complexité, n'entre pas au cloître, puisqu'elle demeure attachée à la terre. L'ambiguïté de sa posture rend Maurice passif en effaçant son désir. Angéline fait comme Marie : elle invalide les prétentions d'un correspondant qui tente de la reconquérir, en lui opposant un texte qui ne parle que d'elle-même. Angéline disserte sur sa propre douleur, mais préfère toujours, à la consolation divine, « [c]es regrets passionnés, ces dévorantes tristesses<sup>318</sup> » propres à la « terre d'épreuve<sup>319</sup> », terre à laquelle l'ensemble de son discours ne cesse de la ramener comme à l'endroit où l'écriture est possible. Maurice fait une tentative pour se réinsérer dans le récit en tant que sujet du désir lorsqu'il envoie à Angéline une lettre accompagnée des cheveux de sa sœur Mina, qui vient d'entrer dans les ordres. Mina abandonne, pour se reclure, cet attribut propre à entretenir la coquetterie, alors qu'Angéline demeure hors du cloître en voilant son visage. L'envoi d'un tel objet de séduction paraît une tentative de Maurice de donner à Angéline un exemple à suivre ou un signal qu'elle fait fausse route. Angéline refuse pourtant à Maurice le pouvoir qu'elle fait mine d'accorder à Dieu et son père superposés, c'est-à-dire la capacité de provoquer en elle des regrets. Loin de lui permettre de prendre la parole, l'expression de regrets à Maurice concernant son amour risquerait de reproduire une relation de pouvoir qui aurait pour effet de faire taire Angéline. Cette dernière adopte donc pour objets Dieu et Charles,

---

<sup>317</sup> Valerie Raoul, *op. cit.*, p. 137.

<sup>318</sup> Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>319</sup> *Ibid.*

physiquement absents. Refusant finalement l'abandon total à Dieu en même temps que le sacrifice que demande Maurice, Angéline, dans sa toute dernière lettre, demande explicitement à son destinataire de disparaître. « [J]e vous donne à l'Amour Sauveur<sup>320</sup> », écrit-elle à Maurice ; « en sacrifiant tout, on sacrifie bien peu de chose<sup>321</sup> ». Le roman se clôt sur cette lettre, dans laquelle Angéline affirme son indépendance face à Maurice.

*Angéline de Montbrun* se conclut donc sur l'affirmation par la diariste de sa propre indépendance face aux voix autoritaires se constituant objets de son texte. Le langage du manque et du désir qu'elle utilise tout au long des « Feuilles détachées » témoigne en outre d'une récupération d'un mysticisme historiquement utilisé par les femmes comme outil d'expression de soi. Conan, en mettant en évidence ses modèles et outils d'énonciation, propose une réflexion sur le discours singularisant de l'institution littéraire. Elle interroge le champ littéraire de son époque quant à la place qui y est réservée aux textes féminins. Elle donne à Angéline une voix qui vise à renverser le mode de fonctionnement de ses relations avec les voix autoritaires qui l'entourent, en vue d'exister sans nécessité d'être reconnue comme singulière par elles. C'est dans ce projet que s'inscrivent les mots d'Angéline à Maurice : « [S]i je suis courageuse, si je suis fidèle, avant longtemps j'aurai la paix. Alors la lumière viendra complète ». L'épistolière signifie à son destinataire qu'elle est prête à s'émanciper de sa présence et de son regard. Conan clôt ainsi *Angéline de Montbrun* en insistant sur la solidité de son texte construit à partir de topoï et modes d'énonciation spécifiques à l'histoire littéraire des femmes. Cette solidité est si importante qu'elle permet à Conan de tendre à se libérer de la nécessité de négocier sa place dans l'institution littéraire.

---

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>321</sup> *Ibid.*

## CONCLUSION

Nous avons identifié, dans *Angéline de Montbrun*, texte intime fictif rédigé au XIX<sup>e</sup> siècle, et la *Relation de 1654*, autobiographie féminine de l'époque de la Nouvelle-France, un réseau commun de topoï et stratégies d'énonciation. Cela nous permet de repérer de nouvelles traces d'une histoire littéraire des femmes qui se forge à même le langage et les mythes catholiques canadiens-français. En effet, *Relation de 1654* se trouve au point de rencontre entre une rhétorique spécifiquement féminine et un idéal des origines du Canada qui se construit par l'écriture. Ainsi, bien que le roman de Conan puise dans un bagage littéraire vaste et diversifié, l'imaginaire et le langage qui forgent la prise de parole d'Angéline naissent de l'investissement du Canada au moyen de l'écriture de soi, investissement qui s'amorce dans la *Relation de 1654*. Le réseau commun aux deux œuvres trouve sa cohérence d'une part dans l'omniprésence d'un dogme qui restreint l'espace de l'expression de soi, et d'autre part dans des topoï et modes d'énonciation qui parviennent à y injecter leur subjectivité. Par la mise en place du personnage d'Angéline comme sujet écrivant, Laure Conan travaille à une forme de résolution du conflit qui pousse Marie de l'Incarnation comme écrivaine à faire mine de s'effacer devant les voix autoritaires omniprésentes pour prendre la parole. La spécificité et l'intérêt des textes que nous abordons résident dans le fait qu'ils prennent résolument en charge l'énonciation par une voix féminine qui construit son espace littéraire au sein du dogme.

Notre analyse nous a permis de montrer que dans *Angéline de Montbrun* comme dans le cas de la *Relation de 1654*, l'écriture naît de la conscience de l'espace restreint<sup>322</sup>, de la stigmatisation et des limites imposées à l'écriture féminine<sup>323</sup>. Le « passé littéraire<sup>324</sup> » d'Angéline, dont fait partie le texte de Marie de l'Incarnation, sert d'assise à un texte qui s'articule en effet autour de la volonté de mettre en place un espace d'écriture au sein d'un univers surchargé de voix autoritaires. Liliana Rizzuto écrit : « L'histoire des femmes en est une d'exclusion et de marginalisation, mais aussi, et peut-être surtout, d'appivoisement et d'adaptation<sup>325</sup> ». Nous ajoutons que le contexte sociohistorique canadien-français d'une cosmologie bâtie sur un « moment instituant [...] *politico-religieux*<sup>326</sup> » encadre ces modes d'énonciation de variables spécifiques. En faisant des exigences implicites du dogme catholique des constituants identitaires, ce contexte crée une tension entre identité nationale et expression de soi par l'écriture. En résulte la nécessité d'une négociation avec le dogme qui engendre, dans les textes qui nous intéressent, une dramatisation de l'énonciation. Cette dramatisation de la prise de parole contribue à mettre en relief la décision d'écrire comme un acte de résistance face aux voix autoritaires surplombantes. Comme pour nier sa propre performance de l'effacement de soi, Angéline persiste dans l'écriture malgré les discours culpabilisants. En se déployant dans les espaces précédemment possédés par les patriarches, l'écriture de soi, appuyée par une mise en valeur de

---

<sup>322</sup> C'est dans la *chambre à elle* qu'Angéline construit en écrivant son journal à Valriant que peut se réviser le souvenir de d'autres chambres plus inquiétantes, le souvenir de la « maison du père ». Voir entre autres Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, *op. cit.*, p. 41-86.

<sup>323</sup> Sur les conditions d'existence des textes féminins au tournant du XXe siècle, voir Chantal Savoie, *op. cit.*

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>325</sup> Liliana Rizzuto, « La rhétorique de l'éloge chez les premières femmes auteurs canadiennes-françaises », mémoire de maîtrise, département de langue et littérature françaises, université McGill, 2012, p. 92.

<sup>326</sup> Louis Rousseau, *op. cit.*, p. 438. La citation est d'Alain Caillé.

l'histoire littéraire des femmes, offre la possibilité d'un espace littéraire pour la performance de la subjectivité féminine.

Nous avons montré que le choix de genres de l'intime (journal, autobiographie spirituelle, correspondance) dans les projets littéraires d'Angéline et de Marie de l'Incarnation suggère une conscience de soi permettant de s'interroger sur les exigences implicites du dogme catholique. La dramatisation de l'énonciation permet de penser le langage comme le lieu d'une construction problématique du sujet écrivant dans l'espace littéraire circonscrit par les codes qui entourent la prise de parole au féminin. Elle met aussi en valeur les modalités par lesquelles s'élabore le « je » écrivant, puisque Conan met en récit les conditions d'accession par Angéline à l'écriture<sup>327</sup>. La scriptrice ne peut manquer de se confronter aux limites du langage qu'elle adopte, puisqu'il prend acte de la présence englobante d'une voix autoritaire qui réclame implicitement de la part de la scriptrice une performance de l'effacement de soi. Le langage qui est le lieu de cette confrontation entre l'écriture de soi et l'abnégation se fait pourtant un outil pour la scriptrice. S'y dessine une insistance sur un

*acte présent* de parole [qui] relativise la pertinence du savoir garanti par un acquis (une révélation passée) et fonde une historicité de l'expérience (un rapport existentiel et nécessaire à l'instant) : rien de ce qui a été dit hier à d'autres ne remplace ce que je puis dire ou entendre, ici et maintenant.<sup>328</sup>

La construction d'un espace littéraire passe en effet chez Angéline par la mise en place d'un projet d'écriture intime tributaire du discours mystique. Il affiche une

---

<sup>327</sup> La douleur, l'attachement à la terre comme manière de montrer l'attachement à une histoire nationale qui donne de la force, la disparition des voix autoritaires, l'adoption d'une « chambre à soi ».

<sup>328</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 222-223.

semblable tentative d'épuisement de sa subjectivité et vise à « peindre le moi sous toutes ses facettes<sup>329</sup> ». La mise en scène du dévoilement de soi participe à dramatiser l'énonciation et jusqu'à la décision de la prise de parole. C'est par cette dramatisation que se mettent en place, dans *Angéline de Montbrun*, l'affirmation de soi par l'écriture et l'insertion de la subjectivité féminine dans les espaces patriarcaux. L'acte de se décrire soi-même exhaustivement revient à s'approprier une place dont on prive les voix autoritaires.

Dans les « Feuilles détachées », l'insistance sur la prise en charge de l'énonciation par Angéline au détriment de l'objet de son texte permet de remarquer une volonté de pousser à l'extrême l'affirmation de son statut de sujet. La dramatisation de l'énonciation se manifeste dans le rejet par Angéline de son fiancé et dans le dispositif qui entoure ce rejet, et permet à la diariste de prendre la parole (aménagement d'un espace d'écriture, détachement du corps, questionnement sur les exigences du dogme). Le « je » que le texte met en scène travaille à produire un espace dans lequel sa voix ne nécessiterait plus pour exister d'être encadrée par un dispositif textuel constitué de relations de pouvoir. Il persiste donc à entretenir un fantasme permettant de continuer à écrire, puisque la prise de parole d'Angéline trouve son point de départ dans la négociation avec les voix cristallisant ces conditions. Conan parle ainsi de l'espace littéraire féminin au Canada français comme d'un espace problématique puisque le langage qu'il construit naît de sa propre marginalisation.

Pour conclure, nous insisterons sur le fait que le projet littéraire d'Angéline pose la question des possibles de l'écriture des femmes dans le champ littéraire à son époque.

---

<sup>329</sup> Alessandra Ferraro, « Une voix qui perce le voile : émergence de l'écriture autobiographique dans la *Relation* de 1654 de Marie de l'Incarnation », *op. cit.*, p. 68.

Elle élabore une réflexion sur la rhétorique catholique et sur la manière dont celle-ci délimite cet espace. En outre, elle affiche sa parenté avec Marie de l'Incarnation qui, cloîtrée, investit tout de même le territoire sauvage comme une occasion de construire un mode d'expression intime au milieu de textes jésuites porteurs de la « tentation de l'épopée<sup>330</sup> ». Elle trouve en effet, subséquemment à la performance du détachement de son corps, une « chambre à elle<sup>331</sup> » qui renverse les modes de l'enfermement. Après la chute d'Angéline et son accession à l'écriture, la jeune femme saisit l'opportunité de s'enraciner dans les espaces patriarcaux et d'y renverser les relations de pouvoir à l'œuvre en se servant de celles-ci pour prendre la parole<sup>332</sup>. La scriptrice choisit de se cloîtrer, mais de le faire dans un espace dénué de toutes voix autoritaires, et problématise par sa prise de parole celles qui s'imposent tout de même à elle, c'est-à-dire celles qui vont de pair avec sa foi catholique.

Le roman-charnière qu'est *Angéline de Montbrun*, sous couvert de raconter une histoire d'amour, une « quête spirituelle<sup>333</sup> » et l'affirmation d'une subjectivité, montre une volonté de redéploiement des modes d'expression féminins. La négociation avec les voix autoritaires souligne dans son texte la parenté avec Marie de l'Incarnation, dont la *Relation* fait office de point de rencontre entre un dogme englobant et le langage de l'écriture de soi au féminin. Le texte de Marie de l'Incarnation participe en outre à la fondation d'un mythe qui délimite l'espace littéraire d'Angéline. L'énonciation et sa dramatisation qui prennent leur place dans cet espace montrent, au-delà de ladite négociation avec les voix autoritaires, une volonté de les effacer pour finir par exister sans se définir par rapport à elles. Le

---

<sup>330</sup> Marie-Christine Pioffet, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, *op. cit.*

<sup>331</sup> Virginia Woolf, *A room of one's own*, Londres, Vintage, coll. « classics », 2016, 288 p.

<sup>332</sup> Et aussi, écrit Virginie Fournier, en « enfermant » à son tour le patriarche dans son regard. Virginie Fournier, *op. cit.*

<sup>333</sup> Marie-Andrée Beaudet, *op. cit.*, p. 62.

rapport à la plus haute des autorités en contexte chrétien, Dieu, est lui-même révisé par la mise en place d'un point de vue féminin fort de la récupération d'un langage mystique au rôle non négligeable dans l'histoire littéraire que l'autrice valorise. Angéline, en se montrant comme un personnage « à lire », lit plutôt elle-même ce qui l'entoure et s'approprie son histoire aussi bien que le langage du dogme. En mettant en scène un personnage dont les questionnements procèdent d'une tension entre dogme englobant et affirmation d'une voix féminine, Laure Conan fictionnalise ainsi la fonction même de son œuvre dans le champ littéraire de son époque, et fait d'*Angéline de Montbrun* une allégorie de son rôle au sein du champ littéraire.



## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus étudié

Conan, Laure, *Angéline de Montbrun*, Ottawa, Fides Montréal-Paris, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 1967, 187 p.

de l'Incarnation, Marie, *Relation de 1654*, Montréal, Boréal, coll. « Compact classique », 2016, 255 p.

### Sources convoquées

Abbott, Elizabeth, *Histoire universelle de la chasteté et du célibat*, Saint-Laurent, Fides, 2003, 615 p.

Amprimoz, Alexandre L., « Signification de la multiplicité formelle de *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 9, n° 2, 1984, récupéré de <https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/8012/9069>.

Andrès, Bernard et Zilà Bernd (dir.), *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, Québec, Nota bene, 1999, 267 p.

d'Avila, Thérèse et Jean de la Croix, *Œuvres*, Lonrai, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, 1094 p.

Beaude, Joseph, « La mystique, langage et discours des petits », *Laval théologique et philosophique*, vol. 53, n° 2, 1997, p. 335-342.

Beaudet, Marie-Andrée, « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété : hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle », *Voix et images*, vol. 32, n° 3, (96) 2007, p. 59-71.

Beaudet, Marie-Andrée et Mylène Bédard (dir.), *Relire le XIX<sup>e</sup> siècle québécois à travers ses discours épistolaires*, Montréal, Nota Bene, coll. « Romantismes », 2016, 235 p.

- Bédard, Mylène, « Les stratégies épistolaires et les rébellions identitaires dans la correspondance (1830-1840) de Julie Bruneau-Papineau », *Recherches féministes*, vol. 24, n° 1, 2011, p. 7-24.
- Bloch, R. Howard, *Medieval Misogyny and the Invention of Western Romantic Love*, Chicago, The University of Chicago Press, 1991, 298 p.
- Blodgett, E. D., « Introduction : l'équivoque et la négation chez Laure Conan », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2004, p. 5-18.
- Bonesso, Amandine, « L'autoportrait intellectuel ambigu de Marie de l'Incarnation d'après sa *Relation de 1654* », *Lumen*, Volume 36, numéro hors série, 2017, p. 113-128.
- Bouchard, Gérard et Bernard Andrès (dir.), *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Québec Amérique, 2007, 432 p.
- Bourbonnais, Nicole, « *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan : œuvre palimpseste », *Voix et images*, vol. 22, n° 1, (64) 1996, p. 80-94.
- \_\_\_\_\_, « Vingt fois sur le métier... : *Angéline de Montbrun* ou la quête de la forme idéale », *Voix et images*, vol. 29, n° 2, 2004, p. 33-52.
- Braun, R.P. Antoine, *Une fleur du Carmel : la première carmélite canadienne, Marie-Lucie-Hermine Frémont, en religion sœur Thérèse de Jésus*, Montréal, Compagnie d'imprimerie canadienne, 1875, 464 p.
- Bremond, Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours, volume II*, Grenoble, Jérôme Millon, 2006, 1085 p.
- Brochu, André, « Le cercle et l'évasion verticale dans *Angéline de Montbrun*, de Laure Conan », *Études françaises*, vol. 1, n° 1, 1965, p. 90-100.
- Brodeur, Raymond, « Marie de l'Incarnation ou l'expérience du sujet spirituel », *Théologiques*, vol. 18, n° 2, 2010, p. 71-82.
- Bruneau, Marie-Florine, « Le sacrifice maternel comme alibi à la production de l'écriture chez Marie de l'Incarnation (1599-1672) », *Études littéraires*, vol. 27, n° 2, 1994, p. 67-76.
- Brunet, Manon, « Henri-Raymond Casgrain et la paternité d'une littérature nationale », *Voix et Images*, vol. 22, n° 2, (65) 1997, p. 205-224.

- \_\_\_\_\_ (dir.), *Érudition et passion dans les écritures intimes*, Montréal, Nota Bene, coll. « Littérature(s) », 1999, 225 p.
- Brunet, Manon et Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, 267 p.
- de Certeau, Michel, *La fable mystique, 1 : XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982, 415 p.
- Chartier, Daniel, « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphane Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », n° 34, 2013, 206 p.
- Cheyrou, Christine, *Les Ursulines de Québec : espaces et mémoires*, Montréal, Fides, 2015, 211 p.
- Comby, Jean (dir.), *L'itinéraire mystique d'une femme : rencontre avec Marie de l'Incarnation, ursuline*, Paris, éditions du Cerf, coll. « Épiphanie documents », 1993, 223 p.
- Conan, Laure, *J'ai tant de sujets de désespoir : correspondance, 1878-1924, recueillie et annotée par Jean-Noël Dion*, Montréal, Varia, coll. « Documents et biographies », 2002, 480 p.
- Conseil national des femmes du Canada (dir.), « Les femmes du Canada: leur vie et leurs œuvres (ressource électronique) », *Nineteenth Century Collections Online*, 1900, récupéré de <http://tinyurl.galegroup.com/tinyurl/3pSX79>.
- de la Croix, Jean, *Poèmes mystiques de Saint Jean de la Croix, traduction en vers français avec le texte espagnol en regard par un frère des écoles chrétiennes* (ressource électronique), Paris, Gabriel Beauchesne, 1922, 136 p., coll. de l'Université d'Ottawa, récupéré de <https://archive.org/details/pomesmystiques00jean>.
- Dansereau, Noëlla, « La *Correspondance* de Marie de l'Incarnation : un contexte, une personnalité et un discours de persuasion », mémoire de maîtrise, Département des littératures, Faculté des lettres de l'Université Laval, 2000, 167 f.
- Demers, Frédéric, « Être et agir, ou la voi(e/x) de l'héroïne : réflexion sur l'identité d'Émilie, fille de Caleb Bordeleau », *Recherches sociographiques*, vol. 43, n° 3, 2002, p. 577-604.

- Deroy-Pineau, Françoise, *Marie de l'Incarnation : femme d'affaires, mystique et mère de la Nouvelle-France*, Québec, Bibliothèque québécoise, 2008 (1999), 331 p.
- Desbiens, Marie-Frédérique, *Le premier romantisme au Canada : Entre engagement littéraire et politique*, Montréal, Nota Bene, 2018, 349 p.
- Destrempe, Hélène, « Mise en discours et médiatisation des figures de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain au Canada français dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Tangence*, n<sup>o</sup> 90, 2009, p. 89–106.
- Detrez, Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2002, 257 p.
- Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Québec, Boréal, 1993, 397 p.
- Dumont, Micheline, *Les religieuses sont-elles féministes ?*, Québec, Bellarmin, 1995, 208 p.
- Dunn-Lardeau, Brenda (dir.), *Entre la lumière et les ténèbres : Aspects du Moyen Âge et de la Renaissance dans la culture des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Actes du congrès de Montréal des 30 mai et 1<sup>er</sup> juin 1995*, Paris, Honoré Champion, coll. « Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance », 1999, 258 p.
- F. Eid, Nadia, *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, coll. « Histoire », 1978, 318 p.
- Ferland, Rémi, « Rêver la Nouvelle-France au XIX<sup>e</sup> siècle », *Tangence*, n<sup>o</sup> 90, 2009, p. 71–87.
- Ferraro, Alessandra, « Le manuscrit oublié de Trois-Rivières », *Liberté*, n<sup>o</sup> 309, 2015, p. 80-81.
- \_\_\_\_\_, « Une voix qui perce le voile : émergence de l'écriture autobiographique dans la *Relation* de 1654 de Marie de l'Incarnation », *Ponts*, n<sup>o</sup> 9, 2009, p. 57-69.
- Filiatrault, Jean, « Le bonheur dans le roman canadien-français », *Liberté*, vol. 3, n<sup>o</sup> 6, 1961, p. 750-755.
- Fournier, Virginie, « Mise en récit du désir, mise en abyme de l'acte d'écriture : Angéline de Montbrun au prisme des études brontiennes », mémoire de

- maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2018, 116 f.
- Gagnon-Barbeau, Daniel, « Le fol amour de Marie de l'Incarnation », *Liberté*, vol. 43, n° 2, (252) 2001, p. 40-52.
- Giguère, Hermann, « Une voie de l'indicible : le fond de l'âme », *Laval théologique et philosophique*, vol. 53, n° 2, 1997, p. 317-333.
- Gusdorf, Georges, *Les écritures du moi : lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1990, 431 p.
- \_\_\_\_\_, *Mémoire et personne, tome premier : la mémoire concrète*, Paris, Presses universitaires de France, 1993 [1950], 563 p.
- Hayward, Annette et Joubert, Lucie (dir.), *La vieille fille : lectures d'un personnage*, Montréal, Triptyque, 2000, 181 p.
- Knibiehler, Yvonne, *La virginité féminine : mythes fantasmes, émancipation*, Paris, Odile Jacob, coll. « Histoire », 2012, 221 p.
- Kuperty-Tsur, Nadine (dir.), *Écriture de soi et argumentation : rhétorique et modèles de l'autoreprésentation, actes de colloques de l'université de Tel-Aviv (3-5 mai 1998)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2000, 184 p.
- Lajat, Dom Félix-M., « Petite Fontaine d'amour : Sœur Marie-Anne Fontaine, religieuse hospitalière de Saint-Joseph de l'Hôtel-Dieu de Tracadie (Nouveau-Brunswick) », *Our roots/Nos racines*, 1935, récupéré de <http://www.ourroots.ca/page.aspx?id=844299&&qryID=d2d8e97d-3a0f-4eb7-93d6-1c2cc46c71d8>.
- Lambert, Vincent, « Du spirituel dans la littérature québécoise et dans l'anticléricisme en particulier », *Mens*, vol. 15, n° 2, 2015, p. 85-116.
- LeBlanc, Julie, *Genèses de soi : l'écriture du sujet féminin dans quelques journaux d'écrivaines*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008, 238 p.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 361 p.
- Lejeune, Philippe et Catherine Bogaert, *Le journal intime : histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006, 506 p.

- Nadeau-Lacour, Thérèse, « La parole mystique : un acte théologique autrement rationnel », *Laval théologique et philosophique*, vol. 58, n° 2, 2002, p. 259-270.
- Nardout-Lafarge, Élisabeth, « "Il faut que ces filles-là soient folles" », *Liberté*, n° 309, 2015, p. 78-79.
- Nepveu, Pierre, « Être à côté de soi », *Liberté*, n° 309, 2015, p. 79-80.
- Nepveu, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde : essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, 378 p.
- Ouellet, François, « Les silences d'Angéline de Montbrun », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 185-205.
- Ouellet, Réal, *La relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles) : Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, ProQuest Ebook Central, récupéré de <http://ebookcentral.proquest.com/lib/uqam/detail.action?docID=3272571>.
- Ouellette, Fernand, « L'Expérience mystique en son lieu au-delà de toute connaissance », *Liberté*, vol. 43, n° 2, (252) 2001, p. 63-75.
- Oury, Guy-Marie, « La réédition des œuvres de Marie de l'Incarnation. Une généalogie de chercheurs », *Laval théologique et philosophique*, vol. 53, n° 2, 1997, p. 275-284.
- \_\_\_\_\_, « Oraison », *Dictionnaire de la prière*, Chambray-lès-Tours, C.L.D., 1990, p. 168-169.
- \_\_\_\_\_, « Le sentiment religieux en Nouvelle-France au XVIIe siècle », *Sessions d'étude - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 50, n° 1, 1983, p. 255-279.
- \_\_\_\_\_ (dir.), *La croix et le nouveau monde : Histoire religieuse des francophones d'Amérique du Nord*, Montréal/Chambray, C.M.D./C.L.D, 1987, 253 p.
- \_\_\_\_\_, *Notre héritage chrétien : histoire religieuse populaire du Canada*, Québec, Novalis, 1990, 194 p.
- Marie de l'Incarnation, Ursuline (1599-1672). Correspondance*, Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, nouvelle édition par Dom Guy-Marie Oury, moine de Solesmes, 1971, 1073 p.

Pioffet, Marie-Christine, *La tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, Québec, éditions du Septentrion, 1997, 299 p.

\_\_\_\_\_, « Les cogitations de la critique devant les fluctuations d'un "genre" : Quelle poétique pour la relation de voyage ? », *Dix-septième siècle*, vol. 3, n° 252, 2011, p. 469-488.

\_\_\_\_\_, « Nouvelle-France ou France nouvelle : les anamorphoses du désir », *Tangence*, n° 90, 2009, p. 37-55.

\_\_\_\_\_, « Pour une sémiologie du lieu imaginaire au XVII<sup>e</sup> siècle : figures et significations », *Dix-septième siècle*, vol. 2, n° 247, 2010, p. 335-354.

Prince, Gerald, « L'alternarré », *Strumenti Critici*, 1989, n° 60, p. 223.

Raoul, Valerie, « Cette autre-moi : hantise du double disparu dans le journal fictif féminin, de Conan à Monette et Noël », *Voix et Images*, vol. 22, n° 1, (64) 1996, p. 38-54.

\_\_\_\_\_, « Les journaux fictifs de Laure Conan : femmes phalliques et narcissisme moral », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2004, p. 117-158.

Rayez, André, « Marie de l'Incarnation et le climat spirituel de la Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 16, n° 1, 1962, p. 3-36.

Reynes, Geneviève, *Couvents de femmes : la vie des religieuses cloîtrées dans la France des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 301 p.

Rizzuto, Liliana, « La rhétorique de l'éloge chez les premières femmes auteurs canadiennes-françaises », mémoire de maîtrise, département de langue et littérature françaises, université McGill, 2012, 110 p.

Robert, Lucie, « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3, 2003, p. 433-453.

\_\_\_\_\_, « D'Angéline de Montbrun à *La chair décevante*. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, 1987, p. 99-110.

- \_\_\_\_\_, « *Angéline de Montbrun : l'utopie ultramontaine* », communication donnée lors du colloque *Il y a en moi une force étrange. Contemporanéités d'Angéline de Montbrun et de Laure Conan*, Québec, 23 janvier 2016.
- Rousseau, Louis, « La construction religieuse de la nation », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 437-452.
- Roy, Fernand, « L'histoire dans les romans de Laure Conan : lecture sémiotique de l'idéologie de la langue gardienne de la foi », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 228-248.
- Roy, Julie et Chantal Savoie, « De la couventine à la débutante : signature féminine et mise en scène de soi dans la presse au XIXe siècle », *Médias 19*, récupéré de <http://www.medias19.org/index.php?id=318>.
- Roy, Julie, « Stratégies épistolaires et écritures féminines : les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839) », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2003, 517 f.
- Saint-Martin, Lori, « Postface », *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, Montréal, Boréal, coll. « compact classique », 2002 (1884), p. 217-232.
- \_\_\_\_\_, (dir.), *L'autre lecture : la critique au féminin et les textes québécois, tome 1*, Montréal, XYZ, coll. « documents », 1992, 215 p.
- Sales, François de, *Introduction à la vie dévote*, Montréal et Paris, Fides, coll. « Les maîtres de la spiritualité », 1957 (1608), 324 p.
- Savoie, Chantal, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XXe siècle*, Montréal, Nota Bene, 2014, 243 p.
- Siegwalt, Gérard, « Dieu au fond de nous, ou la mystique comme débordement du silence », *Laval théologique et philosophique*, vol. 55, n° 3, 1999, p. 413-423.
- Smart, Patricia, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p.
- \_\_\_\_\_, *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1990, 347 p.
- Théry, Chantal, « Chemins de traverse et stratégies discursives chez Marie de l'Incarnation », *Laval théologique et philosophique*, vol. 53, n° 2, 1997, p. 301-315.



\_\_\_\_\_, *De plume et d'audace : femmes de la Nouvelle-France*, Montréal, Triptyque/Cerf, 2006, 262 p.

Trépanier, Anne, « La permanence de la refondation dans l'imaginaire et l'identitaire politiques des Canadiens : de la Nouvelle-France au Canada moderne (1663-1867) », thèse de doctorat, Faculté des lettres de l'Université Laval, 2005, 407 f.

Turcotte, Hélène, « Génétique littéraire québécoise : devenir auteure au tournant du siècle (1885-1925) », thèse de doctorat, Département des littératures, Faculté des lettres de l'Université Laval, 1996, 473 f.

Vadeboncoeur, Pierre, *Essais sur la croyance et l'incroyance*, Québec, Bellarmin, 2005, 167 p.

Vaillancourt, Daniel, « Autour de la religieuse, série, figure et sémiotique du lecteur : pour une lecture sérielle de Marie de l'Incarnation, de Laure Conan et d'Anne Hébert », thèse de doctorat, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 1992, 500 f.

\_\_\_\_\_, « De Laure à Marie : généalogie d'une figure », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2004, p. 391-412.

Verthuy, Maïr, « Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2004, p. 251-264.

Woolf, Virginia, *A room of one's own*, Londres, Vintage, coll. « classics », 2016, 288 p.